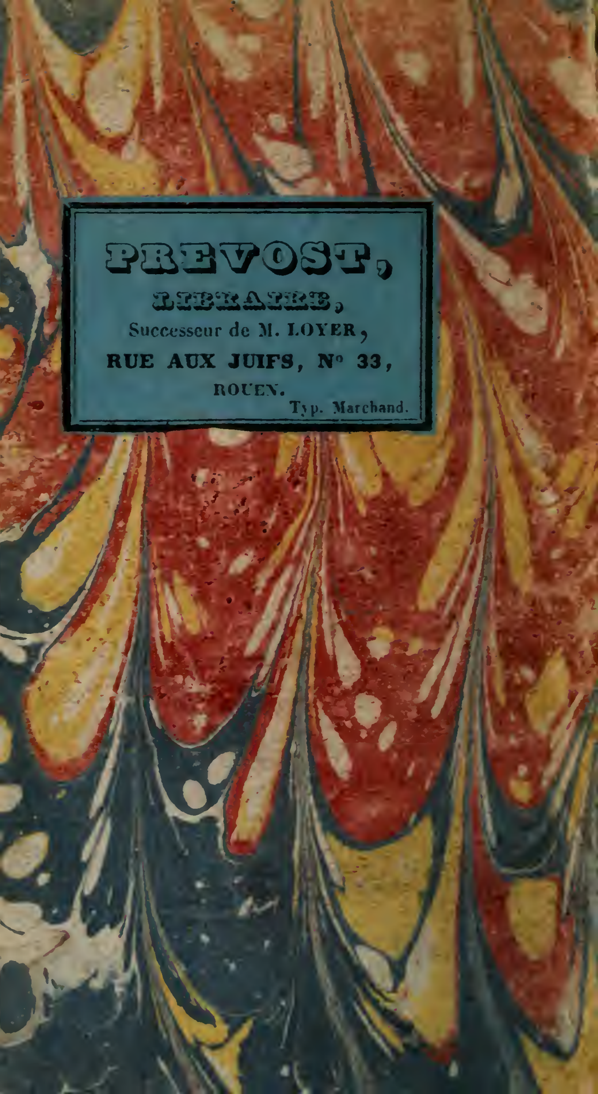



PREVOST,
LIBRAIRE,
Successeur de M. LOYER,
RUE AUX JUIFS, N° 33,
ROUEN.
Typ. Marchand.



Poesies et mélanges.

..y.. Iphigénie en tauride .. guymond de la touche

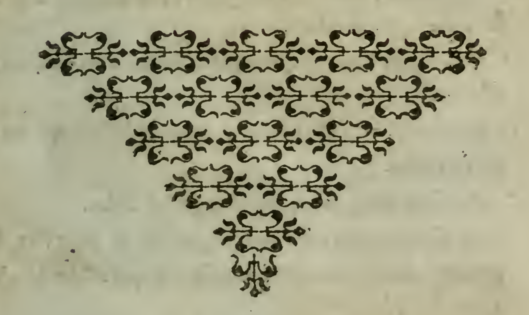
.. La force du naturel ... destouches

..e. l'orphelin de la chine .. Voltaire

60 f.

RECUEIL DE PIÉCES EN VERS ET EN PROSE,

Par l'Auteur de la Tragédie de Sémiramis.



A AMSTERDAM.

M. DCC. L.

AVERTISSEMENT
DE
L'EDITEUR.

Les trois Diſcours ſuivans ſont de l'année 1734. Les trois derniers ſont de l'an 1736.

Le premier Diſcours prouve l'égalité des conditions ; c'eſt-à-dire, qu'il y a dans chaque Profeſſion une meſure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le ſecond, que l'homme eſt libre, & qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur.

Le troiſieme, que le plus grand obſtacle au bonheur, eſt l'envie.

Le quatriéme, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquiéme, que le plaiſir vient de Dieu.

Le ſixiéme, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Ces Piéces ſont ici réimprimées fort différentes des précédentes éditions.



PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

AMi, dont la vertu, toujours facile &
pure,
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la nature,
Qui ſais à ton état conformer tes deſirs,
Satisfait ſans fortune, & ſage en tes plaiſirs :
Heureux qui, comme toi, docile à ſon génie,
Dirigea prudemment la courſe de ſa vie ;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans ſa ſphère, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, mais les hommes diffèrent;
Où l'imprudent périt, les habiles proſpèrent :
Le bonheur eſt le port où tendent les humains.
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incer-
tains,

Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux,
Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,
Que ta poupe soit peinte, & que ton mât déploye
Une voile de pourpre & des cables de soye?
L'Art du pilote est tout; & pour dompter les vents
Il faut la main du sage, & non des ornemens.
Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre!
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis, dans le fonds d'un bureau,
Vaut-elle une princesse auprés du thrône assise?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'Eglise,
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après laude ou matine,
De son prieur cloîtré vingt coups de discipline?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux?

Non ; Dieu feroit injufte , & la fage nature
Dans fes dons partagés garde plus de mefure.
Penfe-t-on qu'ici-bas fon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune colonel a fouvent l'impudence
De paffer en plaifirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roy, dit le peuple hébêté,
Hélas pour le bonheur que fait la Majefté ?
En vain fur fes grandeurs un monarque s'appuie,
Il gémit quelquefois , & bien fouvent s'ennuie.
Dieu voit d'un œil égal tous les faibles humains
Nés du même limon façonné par fes mains.
Admirons de fes dons le différent partage ;
Chacun de fes enfans reçut un héritage :
Le terrein le moins vafte a fa fécondité,
Et l'ingrat qui fe plaint eft feul deshérité.
Poffédons fans fierté , fubiffons fans murmure
Le fort que nous a fait l'Auteur de la nature.
Dieu , qui nous a rangés fous différentes lois,
Peut faire autant d'heureux , non pas autant de rois.

On dit qu'avant la boëte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux ; nous le fommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eft pour nous la parfaite & feule égalité.

Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres;
Qui détournent ces eaux; qui, la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modéle
De ces paſteurs galans qu'a chantés *Fontenelle*.
Ce n'eſt point *Timarette*, & le tendre *Tyrcis*,
De roſes couronnés, ſous des myrthes aſſis,
Entrelaſſant leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines.
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Souleve un Char tremblant dans un foſſé bourbeux:
Perrette au point du jour eſt aux champs la première.
Je les vois haletans, & couverts de pouſſière;
Bravant dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des Hyvers, & le feu des Etés.
Ils chantent cependant; leur voix fauſſe & ruſtique
Gayement de *Pellegrin* détonne un vieux Cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.

Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles
Sans rien dire à ſon cœur aſſourdit ſes oreilles :
Il ne deſire point ces plaiſirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas, il regrette ſes champs.
Dans ſes champs fortunés l'amour même l'appelle,
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin,
Des intrigues du tems compoſant ſon deſtin,
Duppé par ſa maîtreſſe, & haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons & ſa flâme ;
Quitte Æglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale & le bruit ;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,
Revole vers Liſette en la ſaiſon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'*Hébert* vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
Il n'en a pas beſoin : c'eſt le fard du bonheur.

L'Aigle, fiere & rapide, aux ailes étenduës,
Suit l'objet de ſa flâme, élancé dans les nuës.

Dans l'ombre des vallons le taureau bondiſſant,
Cherche en paix ſa geniſſe, & l'aime en mugiſſant.
Au retour du Printems la douce Philoméle
Attendrit par ſes chants ſa compagne fidéle ;
Et du ſein des buiſſons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux inſectes de l'air ;
De ſon être content, qui d'entr'eux s'inquiette
S'il eſt quelqu'autre eſpéce, ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon ſort, à mes plaiſirs préſens,
Qu'il ſoit d'autres heureux, qu'il ſoit des biens plus grands ?
Mais,quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoutant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reſte affreux,
Reſpirant pour ſouffrir, eſt-il un homme heureux ?
Non,ſans doute;&Tamas qu'un eſclave détrône;
Ce viſir dépoſé, ce grand qu'on empriſonne,
Ont-ils des jours ſerains, quand ils ſont dans les fers ?
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle auroit ſous ſes loix retenu l'Angleterre,

Et *Dufresni*, plus ſage & moins diſſipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un Auteur.
Tout eſt égal enfin : la Cour a ſes fatigues,
L'Egliſe a ſes combats, la Guerre a ſes intrigues.
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci.
Le malheur eſt par tout ; mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmuroit hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! diſoit-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! Il a tout, & moi rien.
Comme il diſoit ces mots une armée en furie
Attaque en ſon palais le tyran de Carie
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné ;
Il fuit, on le pourſuit ; il eſt pris, enchaîné ;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes ;
Il pleure ; il apperçoit au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.

O Jupiter ! dit-il. O ſort inéxorable !
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompoient tous deux; & nous nous trompons tous
Quand du deſtin d'un autre, avidement jaloux,
Nous cédons à l'éclat qu'un beau dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés; tout homme eſt un abime.
La joye eſt paſſagère, & le rire eſt trompeur.
Hélas ! Où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout tems, dans toute la nature;
Nulle part tout entier, par tout avec meſure,
Et par tout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'éléve dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Mortel, en quelque état que le ciel t'ait fait naître,
Sois ſoumis, ſois content, & rend grace à ton maître.

DEUXIÈME DISCOURS.
DE
LA LIBERTÉ.

DAns le cours de nos ans, étroit & court paſſage,
Si le bonheur qu'on cherche eſt le prix du vrai ſage,
Qui pourra me donner ce tréſor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? Eſt-ce un préſent des Cieux ?
Eſt-il comme l'eſprit, la beauté, la naiſſance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? Ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles reſſorts ?
Enfin, ma volonté qui me meut, qui m'entraine,
Dans le palais de l'ame eſt-elle eſclave ou reine?
Obſcurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs ſe tournoient vers le Ciel.
Lorſqu'un de ces eſprits, que le Souverain Etre
Plaça près de ſon trône, & fit pour le connaitre,

Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis, pense être au-dessus d'eux ;
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un systême,
Prend ses brouillards épais pour le jour du ciel même.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble ; & ton ame sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout Etre qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre Tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.

Il connut, il voulut, & l'Univers nâquit.
Ainſi, lorſque tu veux, la matiére obéit.
Souverain ſur la terre, & roi par la penſée,
Tu veux, & ſous tes mains la nature eſt forcée,
Tu commandes aux mers, au ſoufle des zéphirs,
A ta propre penſée, & même à tes deſirs.
Ah! ſans la liberté que ſeroient donc nos ames?
Mobiles agités par d'inviſibles flâmes,
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre Etre en un mot, rien ne ſeroit à nous.
D'un Artiſan ſuprême, impuiſſantes machines,
Automates penſans; mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu, qui nous auroit trompés.

Comment ſans liberté ſerions-nous ſes images?
Que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.

Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice,
Pucelle eſt ſans vertu, (*a*) Desfontaines ſans vice.
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce cahos du monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Mirivis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu ſeul en eſt l'Auteur ;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole ;
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice & de paix
Seroit l'auteur du trouble, & le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le Diable ?
J'étois, à ce diſcours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,

(*a*) L'Abbé Pucelle, celébre Conſeiller au Parlement. L'Abbé Desfontaines, homme ſouvent repris de Juſtice, qui tenoit une boutique ouverte, où il vendoit des louanges & des ſatires.

Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laiſſe encor à peine entrevoir la lumière.
J'oſai répondre enfin d'une timide voix :
Interprête ſacré des éternelles loix,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de
faibleſſe ?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?
Il le ſuit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, & ſi libre & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage :
L'Eſprit conſolateur à ces mots répondit ;
Quelle douleur injuſte accable ton eſprit !
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont
d'un Dieu.
Quoi ! Dans cet Océan, cet atôme qui nage,
Dira ; l'immenſité doit être mon partage.
Non, tout eſt faible en toi, changeant & li-
mité ;
Ta force, ton eſprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tous ſens, a des bornes preſ-
crites,
Et le pouvoir humain ſeroit ſeul ſans limites !

Mais, dis-moi, quand ton cœur formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions;
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincuë,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fiévre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi! par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort,
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin reclame.
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois: la soif de la grandeur,
La colére, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses saillies;
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prend ce livre sensé, consulte cet ami,
(Un ami, don du ciel, & le vrai bien du sage)
Voilà l'*Helvetius* (*a*), le *Sylva*, le *Vernage*,

(*a*) Fameux Medecins de Paris.

Que le Dieu des humains, prompt à les ſe-
courir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril ait une autre penſée,
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin.
Entend comme il conſulte, approuve, dé-
libére;
Entend de quel reproche il couvre un adver-
ſaire;
Vois comment d'un rival il cherche à ſe ven-
ger;
Comme il punit ſon fils, & le veut corriger.
Il le croyoit donc libre? Oui, ſans doute, &
lui-même
Dément à chaque pas ſon funeſte ſyſtême.
Il mentoit à ſon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abſurde à croire, abſurde à prati-
quer.
Il reconnait en lui le ſentiment qu'il brave,
Il agît comme libre, & parle comme eſclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à ſon auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur;
Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles;

Ferme en tes ſentimens, & ſimple dans ton
cœur,
Aime la vérité; mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zéle atrabilaire,
Ce mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton
frere;
Sois ſage pour toi ſeul, compâtiſſant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainſi parloit la voix de ce Sage ſuprême;
Ses diſcours m'élevoient au-deſſus de moi-même;
J'allois lui demander, indiſcret dans mes vœux,
Des ſecrets réſervés pour les peuples des cieux:
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le tems, le reſſort, la lumière,
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond (a) Graveſande, & le ſubtil Mairant,
Et qu'expliquoit en vain, dans ſes doctes chiméres,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit
plus guéres.

(a) Mr s'Graveſande, Profeſſeur à Leide, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de Nevvton.

Mr. Dortous de Mairan, Gentilhomme de Beſiers, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.

Mais,

Mais, déja s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au ſéjour où luit la vérité.
Il n'étoit pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-haut, que je ne puis comprendre ;
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été bleſſés ;
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit aſſez.



TROISIE'ME DISCOURS.

DE

L'ENVIE.

SI l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le ſait que trop ; ces tyrans ſont les vices,
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? C'eſt l'envie,
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie,
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,

Trifte ennemi des Dieux, par les Dieux écrafé;
Lançant en vain les feux dont il eft embrafé.
Il blafphême, il s'agite en fa prifon profonde;
Il croit pouvoir donner des fecouffes au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il eft oppreffé:
L'Etna fur lui retombe, il en eft terraffé.
J'ai vû des courtifans, yvres de fauffe gloire,
Détefter dans *Villars* l'éclat de la victoire.
Ils haïffoient le bras qui faifoit leur appui.
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Ce Héros eut raifon, quand cherchant les batailles,
Il difoit à Louis: *Je ne crains que Verfailles.*
Contre vos ennemis je marche fans effroi:
Défendez-moi des miens, ils font près de mon Roi.

Cœurs jaloux! A quels maux êtes-vous donc en proye?
Vos chagrins font formés de la publique joye;
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, eft un poifon pour vous.
O vous, qui de l'honneur entrez dans la carriere,
Cette route à vous feul appartient-t'elle entiere?
N'y pouvez-vous fouffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous reffembler à ces rois d'Orient,

Qui de l'Asie esclave, oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner, qu'en étranglant leurs freres ?

Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :
Quand *Dufrêne* (*a*) & *Gossin*, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir :
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du *Glorieux* ;
Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux ;

(*a*) Dufrêne, celébre acteur de Paris. Madlle Gossin, actrice pleine de graces, qui joua Zaïre.

Mais garde-toi ſur tout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes *Ayeux chimériques* (a).
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groſſiers, pillés chez *Rabelais.*
Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatirique,
Dont la moderne muſe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de *Marot.*
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon, mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage:
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée;
Mais pour ſifler *Rameau* l'on doit être un Orphée;

(a) Mauvaiſe Comédie, qui n'a pû être jouée.

Il faut être Pſiché pour cenſurer Vénus.
Eh ! Pourquoi cenſurer ? Quel triſte & vain abus !
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre Bayle une infâme cabale ?
Par le fougueux Jurieu (*a*) Bayle perſécuté
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté,
Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ſes chagrins un miſérable auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Sejan, chez Neſtor, chez Narciſſe,
Il diſtille à longs traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété.
Aſſurer que ce globe en ſa courſe emporté
S'éleve à l'Equateur, en tournant ſur lui-même;
C'eſt un rafinement d'erreur & de blaſphême.

(*a*) Jurieu étoit un Miniſtre Proteſtant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon ſens; il écrivit en fol, & il fit le Prophéte : Il prédit, que le royaume de France éprouveroit des révolutions, qui ne ſont jamais arrivées. Quant à Bayle, on ſait que c'eſt un des Grands-Hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon teſtament, qui devoit être annullé comme celui d'un Réfugié, ſelon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un homme, qui avoit éclairé le Monde, & honoré ſa Patrie. L'Arrêt fut rendu ſur le rapport de M. de Senaux, Conſeiller.

Malbranche est Spinosiste, & *Locke*, en ses ecrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, o, le mauvais Chrétien!
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.

Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs;
Méprisable, en son goût, détestable en ses mœurs:
Médisant qui se plaint des brocards qu'il essuye;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuye;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.
On peut à *Despréaux* pardonner la satyre;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs
Pouvoit de sa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frelon, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,

On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle étoit votre erreur? O vous, peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloitre où *Bruno* semble encor respirer;
Par une lâche envie ont pû défigurer (*a*)
Du *Zeuxis* des Français les savantes peintures,
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures:
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux;
Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice!
D'un critique modeste, & d'un vrai Bel-Esprit,
Qui, lorsque *Richelieu* follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que *Chapelain* osoit juger *Corneille*;
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement, je voudrois l'avoir fait:

(*a*) Quelques Peintres jaloux du Sueur, gâterent ses Tableaux, qui sont aux Chartreux.

C'est

C'eſt ainſi qu'un grand cœur fait penſer d'un grand-homme.
A la voix de *Colbert*, *Bernini* vint de Rome,
De (*a*) *Perrault*, dans le Louvre il admira la main.
Ah, dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein
Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur.
Qu'il eſt grand, qu'il eſt doux de ſe dire à ſoi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime !
Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élevent enſemble;

(*a*) La belle façade du vieux Louvre eſt de M. Perrault.

Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe touchant, aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems,
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.



QUATRIE'ME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'Etude, dans l'Ambition, dans les Plaisirs.

*à M. H***.*

TOut vouloir eſt d'un fou ; l'excès eſt ſon partage;
La modération eſt le tréſor du ſage.
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes deſirs.
Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance :
La nature eſt ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit; avance à ſa lumière;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière,

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur & Buffon qui d'une main si sûre,
Ont percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendront-ils jamais, par quels subtils ressorts
L'Eternel Artisan fait végéter les corps ;
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la pantère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnoissant la main qui le nourrit ;
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ;
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage *Dufay* (*a*) parmi ses plans divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il, pourquoi la tendre Sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?

(*a*) M. Dufay étoit directeur du jardin du Roi, qui avoit été très-négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent *Sylva* vous êtes consolé,
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire;
Demandez à *Silva* par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?
Il leve au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.
Revole *Maupertuis*, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés;
Apôtre de *Newton*, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros (*a*) de la physique, argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,

(*a*) Messieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c. allerent en 1736. à Torno, mesurer un degré du méridien.

Dont le travail immenſe & l'éxacte meſure,
De la terre étonnée ont fixé la figure ;
Dévoilez ces reſſorts, qui font la peſanteur.
Vous connaiſſez les loix qu'établit ſon auteur ;
Parlez, enſeignez-moi, comment ſes mains fécondes,
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ;
Pourquoi, vers le ſoleil notre globe entraîné
Se meut autour de ſoi ſur ſon axe incliné.
Parcourant en douze ans les céleſtes demeures,
D'où vient que Jupiter a ſon jour de dix heures.
Vous ne le ſavez point. Votre ſavant compas
Meſure l'univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois deſſiner par un art infaillible,
Les dehors d'un Palais à l'homme inacceſſible,
Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits,
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vuë
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répanduë.
Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,

Marchant ſur des monceaux de bitume & de
cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

Modérons-nous ſurtout dans notre ambition ;
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion.
L'empeſé magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en pôſte à Verſaille eſſuyer des mépris
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à
Paris.
Les libres habitans des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe ;
Platon va raiſonner à la cour de Denîs,
Racine janſéniſte eſt auprès de Louis.
L'auteur voluptueux, qui célébra Glicère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des
fers :
Mais leur ſageſſe au moins les rendit plus
légers.
Horace modéré, vêcut riche & tranquille.
Qui veut tout, n'obtient rien ; le diſcret eſt
l'habile.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris,
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris;
Qui plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre ame une éternelle ivreſſe,
Apprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouir;
Les plaiſirs ſont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a ſa ſaiſon & par des ſoins prudens
On peut en conſerver dans l'Hyver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légère;
On flétrit aiſémeut leur beauté paſſagère.
N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre.
Le travail eſt ſouvent le pere du plaiſir;
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.

Le bonheur eſt un bien que nous vend la Nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture :
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.

Regardez Lucullus, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe envain ſes oreilles ;
Il ſe traîne à ſouper plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joye, & fatigué de lui,
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encor quelques traits ſans force & ſans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enyvrer,
Malheureux ! il n'a pas le tems de déſirer.

Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe ;
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'ennui détruiſoit l'univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir le travail & la peine ;
La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas,
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répéte aux belles.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur.
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture,
Ce feu follet s'éteint, privé de nourriture.
Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah ! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire.
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, & surtout vertueux.
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

O divine amitié ! Félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures.
Sans toi tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.

Idole d'un cœur juſte, & paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préſide à mes vers, comme il régne en mon
cœur;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.



CINQUIE'ME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

AU ROY DE PRUSSE,
alors Prince Royal.

JUſqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, & d'un ton deſpotique
Damnant le genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de *Calvin*, ce fou ſombre & ſévère
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le miniſtre abhorré,
D'eſclaves qu'il a faits triſtement entouré,
Dictant d'un air hideux ſes volontés ſiniſtres ;
Je cherche un roi plus doux, & de plus doux miniſtres.

Timon (*a*) ſe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien :
Il faut que l'on ſoit homme afin d'être Chrétien.
Je ſuis homme, & d'un Dieu je chéris la clémence.
Mortels ! venez à lui ; mais par reconnaiſſance.
La nature, attentive à remplir vos déſirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaiſirs.
Nul encor n'a chanté ſa bonté toute entière,
Par le ſeul mouvement il conduit la matière :
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence,
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe,
Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux ;
Soit que vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature ;

(a) Cette Piéce eſt uniquement fondée ſur l'impoſſibilité où eſt l'homme d'avoir des ſenſations par lui-même. Tout ſentiment prouve un Dieu, & tout ſentiment agréable prouve un Dieu bienfaiſant.

Ou que l'amour vous force en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous,
Partout d'un Dieu clément la bonté ſalutaire,
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire :
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût ſubi l'eſclavage ?
Quelle beauté jamais auroit eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé ;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?

Ah ! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels à vos plaiſirs reconnaiſſez un Dieu,
Que dis-je ! à vos plaiſirs ? C'eſt à la douleur même,
Que je connais de Dieu la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu ;
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie :
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.

O moitié de notre être, amour-propre enchanteur,
Sans nous tyrannifer régne dans notre cœur.
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer foi-même:
Que Dieu foit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, furtout dans nos amis.
Cet amour néceffaire eft l'ame de notre ame,
Notre efprit eft porté fur ces aîles de flâme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les paffions. (*a*)

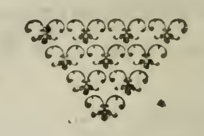
(a) Comme prefque tous les mots d'une Langue peuvent être entendus en plus d'un fens, il eft bon d'avertir ici, qu'on entend par ce mot paffions, des défirs vifs & continués de quelque bien que ce puiffe être. Ce mot vient de *Pâtir*, fouffrir; parce qu'il n'y a aucun defir fans fouffrance; défirer un bien c'eft fouffrir l'abfcence de ce bien, c'eft *Pâtir*, c'eft avoir une paffion, & le premier pas vers le plaifir eft effentiellement un foulagement de cette fouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tout également de ces defirs vifs & continus, appellés *Paffions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le defir de réuffir dans fon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût de Sciences, font des paffions, qui n'ont rien de criminel. Il feroit à fouhaiter que les langues euffent des mots pour exprimer les defirs habituels, qui en foi font indifférens, ceux qui font vertueux, ceux qui font coupables: mais il n'y a aucune langue au monde, qui ait des fignes repréfentatifs de chacune de nos idées, & on eft obligé de fe fervir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on fe fert quelquefois du même inftrument pour des ouvrages de différentes natures.

Tout dangereux qu'il eſt c'eſt un préſent céleſte ;
L'uſage en eſt heureux, ſi l'abus eſt funeſte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de ſoi,
Qui tenant ſes déſirs enchaînés ſous ſa loi,
S'arrache au genre-humain pour Dieu qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
Et brûlant pour ſon Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaiſirs permis, par un plaiſir plus grand.
Mais que fier de ſes croix, vain de ſes abſtinences,
Et ſurtout en ſecret laſſé de ſes ſouffrances,
Il condamme dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de pere, & la ſociété ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde,
C'eſt moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde ;
On lit dans ſes chagrins le regret des plaiſirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des déſirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
Dieu, ſi nous l'en croyons, ſeroit ſervi par nous,
Ainſi qu'en ſon ſérail un Muſulman jaloux,
Qui

Qui n'admet prés de lui que ces monſtres
d'Aſie,
Que le fer a privés des ſources de la vie (*a*).
Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lû jamais la docte antiquité ?
Ne connaiſſez-vous point les filles de Pélie :
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la nature & le tems,
Et rendre leur vieux pere à la fleur de ſes ans.
Leurs mains par piété dans ſon ſang ſe plongerent,
Croyant le rajeunir, ſes filles l'égorgerent.
Voilà votre portrait, Stoïques abuſés,
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruiſez.
Uſez, n'abuſez point. Le ſage ainſi l'ordonne ;
Je fuis également Epictete & Pétrone.
L'abſtinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines.
De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux, que ce torrent par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en ſon cours.

(*a*) Cela ne regarde que les eſprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les ſentimens.

Vents épurez les airs, & soufflez sans tempêtes ;
Soleil sans nous brûler, marche & luis sur nos
têtes.
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés ;
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude ;
Cet amour des beaux arts & de la solitude :
Voilà mes passions. Vous, qui les approuvez ;
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cul-
tivez,
Vous, dont la passion nouvelle & généreuse,
Est d'éclairer la terre, & de la rendre heureuse ;
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent
du ciel,
Qui connait mieux que vous les dons de l'E-
ternel ?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie ;
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés,
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.



SIXIE'ME DISCOURS.

DE
LA NATURE
DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, & de ce Labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux. Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & *Paschal* en ont fait la satyre,
Pope & le grand *Leibnitz* moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu,
Ils descendent à l'homme, ils s'élevent à Dieu.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ?
Sous l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure,

Chacun a dit ſon mot, on a long-tems rêvé ;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé ?
Je ſai bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catulle ;
Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins,
Exercent plaiſamment nos cerveaux libertins.
Autre tems, autre étude, & la raiſon ſévère
Trouve accès à ſon tour, & peut ne point dé-
plaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous
éclairer.
Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage ;
Sa voix trouble & ſéduit : eſt-on ſeul, on eſt
ſage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre, au trône de ſon roi.
Montre-moi, ſi tu peux, cette chaine in-
viſible
Du monde des eſprits & du monde ſenſible,
Cet ordre ſi caché de tant d'êtres divers,
Que *Pope* après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me preſſez en vain. Cette vaſte ſcience ;
Ou paſſe ma portée, ou me force au ſilence.
Mon eſprit reſſerré ſous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais,

Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire,
A Bourge un Bachelier peut percer ce myſtère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hazarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez ſeulement un récit véritable,
Que peut-être *Fourmont* (*a*) prendra pour une fable,
Et que je lûs hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jéſuite à Pequin traduiſit autrefois.

Un jour quelques ſouris ſe diſoient l'une à l'autre,
Que ce monde eſt charmant! quel empire eſt le nôtre!
Ce palais ſi ſuperbe eſt élevé pour nous;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons ſous cette voûte obſcure,
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux juſqu'à la fin des tems;
Oui, nous ſommes, grand Dieu, ſi l'on en croit nos ſages,
Le chef d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.

(*a*) Homme très-ſçavant dans l'Hiſtoire des Chinois, & même dans leur langue.

Les chats ſont dangereux, & prompts à nous manger,
Mais c'eſt pour nous inſtruire & pour nous corriger.

Plus loin, ſur le duvet d'un herbe renaiſſante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nazillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés;
Diſoient tout eſt à nous, bois, prés, étangs, montagnes,
Le ciel pour nos beſoins fait verdir les campagnes.
L'aſne paiſſoit auprès, & ſe mirant dans l'eau,
Il rendoit grace au ciel en ſe trouvant ſi beau.
Pour les aſnes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme eſt né mon eſclave, il me panſe, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes déſirs,
Il bâtit mon ſérail, il conduit mes plaiſirs.
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joye, il m'améne une âneſſe,
Et je ris quand je vois cet eſclave orgueilleux,
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.

L'homme vint, & cria: Je ſuis puiſſant & ſage,
Cieux, terres, élémens, tout eſt pour mon uſage.

L'océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux.
Les vents ſont mes couriers, les aſtres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les ſombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient & préſide aux étoiles;
Moi, je préſide à tout; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop ſerré.
Mais enfin de ce monde, & l'oracle & le maître,
Je ne ſuis point encor ce que je devois être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les cieux
Réglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faiſant tournoyer ces immenſes planettes,
Diſoient, pour nos plaiſirs, ſans doute elles ſont faites.
Puis de-là ſur la terre ils jettoient un coup d'œil,
Ils ſe mocquoient de l'homme & de ſon ſot orgueil.
Le *Tien* (*a*) les entendit, il voulut que ſur l'heure
On les fit aſſembler dans ſa haute demeure,
Ange, homme, quadrupede, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaſte univers.

Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Vous portez, leur dit-il, *mon divin caractère*,

(*a*) Dieu des Chinois.

Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous ;
Je ſuis le centre unique où vous répondez tous.
Des deſtins & des tems, connaiſſez le ſeul maître ;
Rien n'eſt grand ni petit, tout eſt ce qu'il doit être.
D'un parfait aſſemblage inſtrumens imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez ſatisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile eſpéce ;
Sera-t elle occupée à murmurer ſans ceſſe ?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours ſur les bancs
Combattit la raiſon par de beaux argumens,
Plein de *Confucius*, & ſa logique en tête,
Diſtinguant, concluant, préſenta ſa requête.
Pourquoi ſuis-je en un point reſſerré par les tems?
Mes jours devroient aller par de-là vingt mille ans.
Pourquoi ne ſuis-je pas haut de trois cens coudées ?
D'où vient que je ne puis, plus promt que mes idées,
Voyager dans la lune, & réformer ſon cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours,
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flâme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?

Pourquoi

Pourquoi fus-je en un jour ſi las de ſes attraits ?
Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.
Bientôt tes queſtions vont être décidées :
Va chercher ta réponſe aux pays des idées ;
Pars. Un Ange auſſi-tôt l'emporte dans les airs,
Au ſein du vuide immenſe où ſe meut l'univers,
A travers cent ſoleils entourés de planettes,
De lunes, & d'anneaux, & de longues cometTes.
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les deſſeins ;
Où l'œil peut contempler les images viſibles,
Et des mondes réels & des mondes poſſibles.
Mon vieux lettré chercha, d'eſpérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement : l'Ange lui fit connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que ſi l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faiſant la guerre au ciel, ou plutôt au bon ſens,
S'il eût à vingt mille ans étendu ſa carrière,
Ce petit amas d'eau, de ſable & de pouſſière
N'eût jamais pu ſuffire à nourrir dans ſon ſein
Ces énormes enfans d'un autre genre-humain.
Le Chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a ſa meſure ;

Que l'homme n'eſt point fait pour ces vaſtes déſirs ;
Que ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs ;
Que Dieu ſeul a raiſon, ſans qu'il nous en informe.
Le lettré, convaincu de ſa ſottiſe énorme,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé ;
Mais il y murmura quand il fut arrivé.
Convertir un Docteur eſt une œuvre impoſſible.
Matthieu (*a*) *Garo* chez nous eut l'eſprit plus fléxible ;
Il loua Dieu de tout : peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans nos bois ;
La Lune étoit plus grande & la nuit moins obſcure ;
L'hyver ſe couronnoit de fleurs & de verdure :
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aiſe, admiroit ſon néant,
Et formé pour agir, ſe plaiſoit à rien faire.
Mais pour nous, fléchiſſons ſous un ſort tout contraire ;

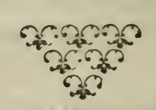
(*a*) Voyez la fable de la Fontaine :

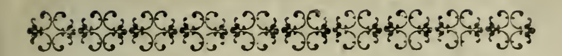
En louant Dieu de toute choſe.
Garo retourne à la Maiſon.

Contentons nous des biens qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous, & comme nous bornés,
Sans rechercher envain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, & ce qu'il devoit être,
Obſervons ce qu'il eſt, & recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du Dieu, qui nous fit, l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné notre exiſtence,
Il nous auroit fait grace; il faudroit conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer;
Le temps eſt aſſez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter long-tems,
Et je vais te prouver par mes raiſonnemens...
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours inſtruire;
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.
C'eſt ainſi que ma Muſe, avec ſimplicité,
Sur des tons différens chantoit la vérité,
Lorſque de la nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à *Quito* cherchoient d'autres étoiles;
Que *Cleraut*, *Maupertuis*, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnoient les Lapons,

Tandis que d'une main ſtérilement vantée, *
Le hardi *Vaucanſon*, rival de Prométhée,
Sembloit, de la nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.
Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Permeſſe,
Je ſuivois la nature, & cherchois la ſageſſe;
Et des bords de la ſphere où s'emporta *Milton*,
Et de ceux de l'abime ou pénétra *Newton*,
Je les voyois franchir leur carrière infinie;
Amant de tous les arts & de tout grand génie;
Implacable ennemi du calomniateur;
Du fanatique abſurde & du vil délateur;
Ami ſans artifice, auteur ſans jalouſie;
Adorateur d'un Dieu, mais ſans hypocriſie;
Dans un corps languiſſant, de cent maux attaqué,
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué,
Et ſachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.

* Il n'avoit pas encore été récompenſé.





MEMNON.

Ce petit Ouvrage ayant quelque raport aux Discours en vers cy-dessus, on a cru devoir l'imprimer à leur suite.

MEmnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement Sage. Il n'y a gueres d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. Memnon se dit à lui même, pour être très Sage & par conséquent très heureux, il n'y a qu'à être sans passions, & rien n'est plus aisé comme on sait. Premiérement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même, ces joües-là se rideront un jour, ces beaux yeux seront bordés de rouge, cette gorge ronde deviendra platte & pendante, cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors, & assûrément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu je serai toûjours sobre, j'au-

rai beau être tenté par la bonne chere, par des vins délicieux, par la séduction de la société : je n'aurai qu'à me représenter les suites des excés, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé, & du temps. Je ne mangerai alors que pour le besoin, ma santé sera toûjours égale, mes idées toûjours pures & lumineuses. Tout cela est si facile, qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite, disoit Memnon, il faut penser un peu à ma fortune, mes desirs sont modérés, mon Bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive; j'ai dequoi vivre dans l'indépendance, c'est là le plus grand des biens. Je ne serai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne & personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très aisé.

J'ai des amis, continuoit-il, je les conserverai puis qu'ils n'auront rien à me disputer, je n'aurai jamais d'humeur avec eux ni eux avec moi. Cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de Sagesse dans sa chambre, Memnon mit la tête à la fenêtre, il vit deux femmes qui se prome-

noient ſous des platanes auprès de ſa maiſon. L'une étoit vieille & paroiſſoit ne ſonger à rien. L'autre étoit jeune, jolie & ſembloit fort occupée. Elle ſoûpiroit, elle pleuroit & n'en avoit que plus de graces. Notre Sage fut touché, non pas de la beauté de la Dame, (il étoit bien ſûr de ne pas ſentir une telle faibleſſe) mais de l'affliction où il la voyoit; il deſcendit, il aborda la jeune Ninivienne dans le deſſein de la conſoler avec ſageſſe. Cette belle perſonne lui conta de l'air le plus naïf & le plus touchant tout le mal que lui faiſoit un Oncle qu'elle n'avoit point, avec quels artifices il lui avoit enlevé un Bien qu'elle n'avoit jamais poſſédé, & tout ce qu'elle avoit à craindre de ſa violence. Vous me paraiſſez un homme de ſi bon conſeil, lui dit-elle, que ſi vous aviez la condeſcendance de venir juſques chez moi, & d'éxaminer mes affaires, je ſuis ſure que vous me tireriez du cruel embarras où je ſuis. Memnon n'héſita pas à la ſuivre pour éxaminer ſagement ſes affaires, & pour lui donner un bon conſeil.

La Dame affligée le mena dans une chambre parfumée & le fit aſſeoir avec elle poliment ſur un large ſopha, où ils ſe tenoient

tous deux les jambes croifées vis-à-vis l'un de l'autre. La Dame parla en baiſſant les yeux dont il échapoit qnelquefois des larmes, & qui en fe relevant rencontroient toûjours les regards du fage Memnon. Ses difcours étoient pleins d'un attendriſſement qui redoubloit toutes les fois qu'ils fe regardoient. Memnon prenoit fes affaires éxtrêmement à cœur, & fe fentoit de moment en moment la plus grande envie d'obliger une perfonne fi honnête & fi malheureufe. Ils ceſſerent infenfiblement dans la chaleur de la converfation d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croifées, Memnon la confeilla de fi près & lui donna des avis fi tendres, qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre parler d'affaires & qu'ils ne favoient plus où ils en étoient.

Comme ils en étoient là, arrive l'Oncle, ainfi qu'on peut bien le penfer : Il étoit armé de la tête aux pieds, & la premiére chofe qu'il dit, fut qu'il alloit tuer comme de raifon le fage Memnon & fa Niéce, la derniere qui lui échapa fut qu'il pouvoit pardonner pour beaucoup d'argent ; Memnon fut obligé de donner tout ce qu'il avoit, on étoit heureux dans ce temps là d'en être quitte à fi bon

marché, l'Amerique n'étoit pas encore decouverte, & les Dames affligées n'étoient pas à beaucoup près ſi dangereuſes qu'elles le ſont aujourd'hui.

Memnon honteux & déſeſperé rentra chez lui ; il y trouva un billet qui l'invitoit à diner avec quelques-uns de ſes intimes amis, Si je reſte ſeul chez moi, dit-il, j'aurai l'eſprit occupé de ma triſte avanture, je ne mangerai point, je tomberai malade. Il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur ſociété la ſottiſe que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous, on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour diſſiper ſa triſteſſe. Un peu de vin pris modérément eſt un reméde pour l'ame & pour le corps. C'eſt ainſi que penſe le ſage Memnon ; & il s'enivre. On lui propoſe de jouer après le repas. Un jeu reglé avec des amis eſt un paſſe temps honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans ſa bourſe & quatre fois autant ſur ſa parole. Une diſpute s'éléve ſur le jeu, on s'échauffe : l'un de ſes amis intimes lui jette à la tête un cornet & lui créve un œil. On raporte chez lui le ſage Memnon, ivre, ſans argent, & ayant un œil de moins.

Il cuve un peu ſon vin, & dès qu'il a la tête plus libre, il envoie ſon valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive pour payer ſes intimes amis : on lui dit que ſon débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuſe qui met en allarme cent familles. Memnon outré va à la Cour avec un emplâtre ſur l'œil & un placet à la main pour demander juſtice au Roi contre le banqueroutier. Il rencontra dans un ſallon pluſieurs Dames qui portoient toutes d'un air aiſé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles qui le connoiſſoit un peu dit en le regardant de côté. Ah l'horreur ! une autre qui le connoiſſoit davantage lui dit, bon ſoir Monſieur Memnon, mais vraiment Monſieur Memnon je ſuis fort aiſe de vous voir ; à propos Monſieur Memnon pourquoi avez-vous perdu un œil ? Et elle paſſa ſans attendre ſa réponſe. Memnon ſe cacha dans un coin & attendit le moment où il put ſe jetter aux pieds du Monarque. Ce moment arriva. Il baiſa trois fois la terre & préſenta ſon placet. Sa gracieuſe Majeſté le reçut très favorablement, & donna le mémoire à un de ſes Satrapes pour lui en rendre compte. Le Sa-

trape tire Memnon à part, & lui dit d'un air de hauteur en ricanant amérement; je vous trouve un plaiſant borgne de vous adreſſer au Roi plutôt qu'à moi; & encore plus plaiſant d'oſer demander juſtice contre un honnête banqueroutier, que j'honore de ma protection, & qui eſt le neveu d'une femme de chambre de ma Maitreſſe. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, ſi vous voulez conſerver l'œil qui vous reſte.

Memnon ayant ainſi renoncé le matin aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, & ſurtout à la Cour, avoit été avant la nuit trompé & volé par une belle Dame, s'étoit enivré, avoit joué, avoit eu une querelle, s'étoit fait crever un œil, & avoit été à la Cour où l'on s'étoit moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement & navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui; il y trouve des huiſſiers qui demeubloient ſa maiſon de la part de ſes créanciers. Il reſte preſque évanoui ſous un platane, il y rencontre la belle Dame du matin qui ſe promenoit avec ſon cher Oncle, & qui éclata de rire en voyant Memnon avec ſon emplâtre. La nuit vint, Memnon ſe coucha ſur

de la paille auprès des murs de ſa maiſon. La fiévre le ſaiſit ; il s'endormit dans l'accés, & un Eſprit céleſte lui apparut en ſonge.

Il étoit tout reſplendiſſant de lumière. Il avoit ſix belles ailes, mais ni pied ni tête ni queuë, & ne reſſembloit à rien. Qui es-tu ? lui dit Memnon ; ton bon Génie lui répondit l'autre. Rend-moi donc mon œil, ma ſanté, ma maiſon, mon bien, ma ſageſſe, lui dit Memnon. Enſuite il lui conta comment il avoit perdu tout cela en un jour. Voilà des avantures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons dit l'Eſprit. Et quel monde habitez-vous, dit l'homme affligé ? Ma patrie, répondit-il, eſt à cinq cent millions de lieuës du ſoleil dans une petite étoile auprès de Sirius, que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit Memnon, quoi vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent ſon argent & qui lui crévent un œil, point de banqueroutiers, point de Satrapes qui ſe mocquent de vous en vous refuſant iuſtice : non, dit l'habitant de l'Etoile, rien de tout cela. Nous ne ſommes jamais trompés par les femmes, parceque nous n'en avons point ; nous ne faiſons

point d'excès de table, parceque nous ne mangeons point ; nous n'avons point de Banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; & les Satrapes ne nous ſont jamais d'injuſtice, parceque dans notre petite Etoile tout le monde eſt égal.

Memnon lui dit alors, Monſeigneur, ſans femme & ſans diner à quoi paſſez-vous votre temps ? à veiller, dit le Genie, ſur les autres Globes qui nous ſont confiés : & je viens pour te conſoler. Helas ! réprit Memnon, que ne veniez-vous la nuit paſſée pour m'empécher de faire tant de folies ? J'étois auprès d'Aſſan ton frere ainé dit l'Etre céleſte. Il eſt plus à plaindre que toi. Sa gracieuſe Majeſté le Roi des Indes, à la Cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiſcrétion, & il eſt actuellement dans un cachot les fers aux pieds & aux mains. C'eſt bien la peine, dit Memnon, d'avoir un bon Génie dans une famille, pour que de deux freres l'un ſoit borgne, l'autre aveugle, l'un couché ſur la paille, l'autre en priſon. Ton ſort changera, reprit

l'Animal de l'Etoile. Il eſt vrai que tu ſeras toûjours borgne ; mais, à cela près, tu ſeras aſſez heureux, pourvû que tu ne faſſes jamais le ſot projet d'être parfaitement Sage. C'eſt donc une choſe à laquelle il eſt impoſſible de parvenir, s'écria Memnon en ſoûpirant. Auſſi impoſſible, lui repliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puiſſant, parfaitement heureux. Nous mêmes, nous en ſommes bien loin. Il y a un Globe où tout cela ſe trouve, mais dans les cent mille millions de Mondes qui ſont diſperſés dans l'étenduë, tout ſe ſuit par degrés. On a moins de ſageſſe & de plaiſirs dans le ſecond que dans le premier, moins dans le troiſiéme que dans le ſecond. Ainſi du reſte juſqu'au dernier où tout le monde eſt complettement fou. J'ai bien peur, dit Memnon, que notre petit Globe terraqué ne ſoit préciſément les petites maiſons de l'Univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'Eſprit ; mais il en approche : il faut que tout ſoit en ſa place. Eh mais, dit Mémnon, certains Poëtes, certains Philoſophes, ont donc grand tort de dire *Que tout eſt bien*. Ils ont grande raiſon, dit le Philoſo-

phe de là haut en considérant l'arrangement de l'Univers entier. Ah je ne croirai cela, répliqua le pauvre Memnon, que quand je ne serai plus borgne.



S U F

SUR

L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

*EPITRE A * * **

TOi qui mêlant toûjours l'agréable à l'utile
Des plaisirs aux travaux passas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût par des soins bienfaisans
Encourager les arts à ta voix renaissans !
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces Rivaux ta main tient la balance :
Tu sçais de Melpomene animer les accents,
De sa riante Sœur chérir les agréments,
Animer le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout eſprit faible, aveugle en ſa manie,
Qui dans un ſeul objet confina ſon génie :
Et qui de ſon Idole, adorateur charmé,
Veut immoler le reſte au Dieu qu'il s'eſt formé.
Entens-tu murmurer ce ſauvage algébriſte,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triſte,
Qui d'un calcul aride à peine encor inſtruit,
Sait que quatre eſt à deux, comme ſeize eſt à huit ?
Il mépriſe Racine, il inſulte à Corneille,
Lulli n'a point de ſons pour ſa peſante oreille,
Et Rubens vainement ſous ſes pinceaux flatteurs,
De la belle nature aſſortit les couleurs.
De x, x redoublés admirant la puiſſance,
Il croit que Varignon fut ſeul utile en France,
Et s'étonne ſurtout, qu'inſpiré par l'amour,
Sans algébre autrefois Quinault charmât la Cour.
Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un éléve d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ſes vers pillés nous répéte aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui,

De ſa frivole muſe admirateur unique,
Conçoit pour tout le reſte un dégoût létargique;
Prend pour des arpenteurs Archiméde & Newton,
Et voudroit mettre en vers Ariſtote & Platon.
Ce bœuf qui peſamment rumine ſes problêmes,
Ce papillon folâtre, ennemi des ſyſtêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris mocqueur
Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu ſa plume & ſa colere.

Pauvres fous, vains eſprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fouré, fier du nom de docteur:
Venez à moi, laiſſez Maſſillon, Bourdaloue,
Je veux vous convertir, mais je veux qu'on me loue:
Je diviſe en trois points le plus ſimple des cas,
J'ai vingt ans, ſans l'entendre, expliqué ſaint Thomas.

Ainſi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres;
L'honnête-homme eſt plus juſte, il approuve en autrui,
Les Arts & les talens qu'il ne ſent point en lui.
Jadis avant que Dieu, conſommant ſon ouvrage,
Eût d'un ſoufle de vie animé ſon image,
Il ſe plût à créer des animaux divers;
L'aigle au regard perçant pour regner dans les airs,
Le paon pour étaler l'iris de ſon plumage,
Le courſier pour ſervir, le loup pour le carnage,
Le chien fidéle & prompt, l'ane docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce touterelle,
Qu'on a cru fauſſement des amans le modéle;
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix,
Diſcernant leurs inſtincts, aſſigna leurs emplois.
On conte que l'époux de la célébre Hortenſe
Signala pleinement ſa ſainte extravagance;
Craignant de faire un choix par ſa faible raiſon,
Il tiroit aux trois dez les rangs de ſa maiſon.

Le ſort, d'un poſtillon faiſoit un ſecrétaire,
Son cocher étonné devint homme d'affaire,
Un docteur hibernois, ſon très-digne aumonier,
Rendit grace au deſtin qui le fit cuiſinier.
On a vû quelquefois des choix auſſi bizares.
Il eſt beaucoup d'emplois, mais les talents ſont rares;
Si dans Rome avilie un Empereur brutal
Des faiſceaux d'un Conſul honora ſon cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels à mis ſa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas
La mître a décoré des têtes de Midas
Et tel au gouvernail a préſidé ſans peine
Qui la rame à la main dût ſervir à la chaîne.
Jamais un pareil choix ne te fut reproché,
Tu cherches, tu préviens le mérite caché;
Ainſi dans les deſerts un Botaniſte habile
Au milieu des chardons cueille une plante utile.
Ainſi ce grand Colbert, autrefois notre appui,
Ranima cent talens qui periſſoient ſans lui.
Soutiens dans ſon déclin le ſiécle qu'il fit naître:
Sers comme lui les arts, le public & ton maître.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,
S'éléve un temple, où l'art & ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges;
Où rien ne trompe & n'éblouït les yeux;
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fonderent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédierent.
Las! ils pensoient dans leur crédulité,
Que par leur race il seroit fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pirritoüs,
Du sage Acate & du tendre Nisus,
Tous grands Héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.

La Déïté de ces lieux écartés
Eſt ſans trépieds, ſans prêtres, ſans oracles,
Sans ornemens, fait très peu de miracles;
Elle eſt au rang des Saints les moins fêtés,
  A ſes côtés ſa fidéle interpréte,
La Vérité, charitable & diſcréte;
Toûjours utile à qui veut l'écouter,
Attend envain qu'on l'oſe conſulter:
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains;
Doux monuments d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du bienfaicteur noblement oubliés,
Par ſon ami ſans regret publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure:
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.
  Or des humains quelle eſt donc la manie?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie:
Et cependant on les entend toûjours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Chacun ſe dit à ſon culte fidele,
Ses ennemis ne jurent que par elle:

Ainſi qu'on voit devers l'Etat Romain
Des indévôts chapelet à la main.
On dit qu'un jour la Déeſſe en colere,
Voulut enfin que ſes mignons chéris,
Si contens d'elle, & ſi ſûrs de lui plaire,
Vinſſent la voir en ſon ſacré pourpris;
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, ſincere,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il ſe pouvoit, au rang des vrais amis.

Au jour nommé viennent d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide;
Un peuple immenſe inonde le parvis.
Le temple s'ouvre. On vit d'abord paraitre
Deux courtiſans par l'intérêt unis;
Par l'amitié tous deux ils croyoient l'être.
Vint un courier, qui dit qu'auprès du Maître
Vaquoit alors un beau poſte d'honneur,
Un noble emploi de Valet Grand-Seigneur.
Nos deux amis poliment ſe quitterent,
Déeſſe, & prix, & temple abandonnerent;
Chacun des deux en ſon ame jurant
D'anéantir ſon très-cher concurrent.

Quatre dévots à la mine diſcrette,
Dos en arcade, & miſſel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,

Et

Et tout-brûlans de l'amour du prochain,
Pfalmodioient & bailloient en chemin;
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraiffé des dixmes de Sion,
Oppreffé fut d'une indigeftion.
On confeffa mon vieux ladre au plus vîte;
D'huile il fut oint, afpergé d'Eau-bénite,
Dûment lefté par le curé du lieu
Pour fon voyage au païs du bon Dieu.
Ses trois amis guaiement lui marmoterent
Un *Oremus*; en leur cœur dévorerent
Son bénéfice, & vers la Cour troterent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En fe jurant fraternité fincere,
Les yeux baiffés va chez le Cardinal
De Janfénifme accufer fon confrere.
Guais & brillans, après un long repas;
Deux jeunes-gens fe tenant fous les bras,
Lifant tout haut les lettres de leurs belles;
D'un air galant leur figure étaloient,
En détonnant quelques chanfons nouvelles;
Ainfi qu'au bal à l'autel ils alloient.
Nos étourdis pour rien s'y querellerent,
De l'Amitié l'autel enfanglanterent,

Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.
Plus loin venoient, d'un air de complaiſance;
Liſe & Cloé, qui dès leur tendre enfance,
Se confioient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs;
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avoient le même amant:
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine!
Liſe & Cloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la Haine.
Enfin *Zaïre* y parut à ſon tour,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour!
Que fait ici cette triſte Déeſſe?
Tout y languit: je n'y vois point l'Amour.
Elle ſortit, vingt rivaux la ſuivirent,
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
Dieu ſait alors où ma *Zaïre* alla.
De l'Amitié le prix fut laiſſé-là;
Et la Déeſſe en tout lieu célébrée,
Jamais connuë & toujours déſirée,
Gela de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

MOn cœur, ami charmant & ſage,
Au vôtre n'étoit point lié,
Lorſque j'ai dit, qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendoit hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas! le véritable Amour
En a-t-il beaucoup davantage?



DES EMBELLISSEMENS DE PARIS.

UN ſeul citoyen qui n'étoit pas fort riche, mais qui avoit une grande ame, fit à ſes dépends la place des Victoires, & érigea par reconnaiſſance une ſtatue à ſon Roi. Il fit plus, que ſept cent mille citoyens n'ont encor fait dans ce ſiécle. Nous poſſédons dans Paris dequoi acheter des royaumes ; nous voyons tous les jours ce qui manque à notre ville, & nous nous contentons de murmurer ! On paſſe devant le Louvre & on gémit de voir cette façade, monument de la grandeur de Louis XIV. du zéle de Colbert & du génie de Perrault, cachée par des bâtiments de Gots & de Vandales. Nous courrons aux ſpectacles, & nous ſommes indignés d'y entrer d'une maniere ſi incommode & ſi dégoutante, d'y être placés ſi mal à notre aiſe, de voir des ſalles ſi groſſiérement conſtruites, des théatres ſi mal entendus, & d'en ſortir avec plus d'embarras & de peine qu'on n'y eſt entré. Nous rougiſſons avec raiſon de voir les marchés pu-

blics établis dans des rues étroites étaler la malpropreté, répandre l'infection & cauſer des déſordres continuels. Nous n'avons que deux fontaines dans le grand goût, & il s'en faut bien qu'elles ſoient avantageuſement placées. Toutes les autres ſont dignes d'un village. Des quartiers immenſes demandent des places publiques, & tandis que l'Arc de Triomphe de la porte S. Denis, la ſtatue équeſtre de Henri le Grand, ces deux ponts, ces deux quais ſuperbes, ce Louvre, ces Tuileries, ces Champs Eliſées égalent ou ſurpaſſent les beautés de l'ancienne Rome; le centre de la ville obſcur, reſſerré, hideux, repréſente les temps de la plus honteuſe barbarie. Nous le diſons ſans ceſſe; mais juſqu'à quand le dirons-nous ſans y remédier ?

A qui appartient-il d'embellir la ville, ſinon aux habitans qui jouiſſent dans ſon ſein de tout ce que l'opulence & les plaiſirs peuvent prodiguer aux hommes ? On parle d'une place, & d'une ſtatue du Roi; mais depuis le temps qu'on en parle on a bâti une place dans Londres, & on a conſtruit un pont ſur la Tamize au milieu même d'une guerre plus funeſte & plus ruineuſe pour les Anglais que pour nous. Ne pouvant pas avoir la gloire de donner l'exemple, ayons au

moins celle d'enchérir ſur les exemples qu'on nous donne. Il eſt temps que ceux qui ſont à la tête de la plus opulente Capitale de l'Europe, la rendent la plus commode & la plus magnifique. Ne ſerons-nous pas honteux à la fin de nous borner à de petits feux d'artifice, vis-à-vis un bâtiment groſſier, dans une petite place deſtinée à l'exécution des criminels ? Qu'on oſe élever ſon eſprit & on fera ce qu'on voudra. Je ne demande autre choſe, ſinon qu'on veuille avec fermeté. Il s'agit bien ſeulement d'une place ! Paris ſeroit encore très-incommode & très-irrégulier quand cette place ſeroit faite. Il faut des marchés publics, des fontaines qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des ſalles de ſpectacles; il faut élargir les rues étroites & infectes, découvrir les monuments qu'on ne voit point, & en élever qu'on puiſſe voir.

La baſſeſſe des idées, la crainte encore plus baſſe d'une dépenſe néceſſaire viennent combattre ces projets de grandeur que chaque bon citoyen a fait cent fois en lui-même ; on ſe décourage quand on ſonge à ce qu'il en coutera pour élever ces grands monuments, dont la plûpart deviennent chaque jour indiſpenſables, & qu'il faudra bien faire à la fin quoi qu'il en coûte. Mais

au fond, il eſt bien certain qu'il n'en coutera rien à l'Etat. L'argent employé à ces nobles travaux ne ſera certainement pas payé à des étrangers. S'il falloit faire venir le fer d'Allemagne & les pierres d'Angleterre, je vous dirois, croupiſſez dans votre molle nonchalance, jouiſſez en paix des beautés que vous poſſédez, & reſtez privés de celles qui vous manquent. Mais bien-loin que l'Etat perde à ces travaux, il y gagne; tous les pauvres alors ſont utilement employés; la circulation de l'argent en augmente, & le peuple qui travaille le plus eſt toujours le plus riche.

Mais où trouver des fonds ? Et où en trouverent les premiers Rois de Rome, quand dans les temps de la pauvreté, ils bâtirent ces ſouterreins qui furent ſix cens ans aprés eux l'admiration de Rome riche & triomphante ? Penſons-nous que nous ſoyons moins opulents & moins induſtrieux que ces Egyptiens dont je ne vanterai pas ici les pyramides qui ne ſont que de groſſiers monuments d'oſtentation, mais dont je rappellerai tant d'ouvrages néceſſaires & admirables. Y a-t-il moins d'argent dans Paris, qu'il n'y en avoit dans Rome moderne, quand elle bâtit S. Pierre qui eſt le chef-d'œuvre de la

magnificence & du goût, & quand elle éleva tant d'autres beaux morceaux d'architecture, où l'utile, le noble & l'agréable ſe trouvent enſemble. Londres n'étoit pas ſi riche que Paris, quand ſes Aldermans firent l'Egliſe de S. Paul qui eſt la ſeconde de l'Europe, & qui ſemble nous reprocher notre Cathédrale gothique. Où trouver des fonds? Et en manquons-nous, quand il faut dorer tant de cabinets & tant d'équipages, & donner tous les jours des feſtins qui ruinent la ſanté & la fortune, & qui engourdiſſent à la longue toutes les facultés de l'ame? Si nous calculions quelle eſt la circulation d'argent que le jeu ſeul opére dans Paris, nous ſerions effrayés. Je ſuppoſe que dans dix mille maiſons il y ait au moins mille francs qui circulent en perte ou en gain par maiſon chaque année; (la ſomme peut aller à dix fois au-delà) cet article ſeul, tel que je le réduis, monte à dix millions dont la perte ſeroit inſenſible.

Il y a aujourd'hui beaucoup plus d'argent monnoyé dans le Royaume, qu'il n'en poſſédoit quand Louis XIV. dépenſa quatre cent millions & davantage à Verſailles, à Trianon, à Marly: & ces quatre cent millions à vingt-ſept & vingt-huit livres le marc, font aujourd'hui beaucoup

plus de ſept cent millions. Les dépenſes de trois boſquets auroient ſuffi pour les embelliſſemens néceſſaires à la Capitale. Quand un Souverain fait ces dépenſes pour lui, il témoigne ſa grandeur : quand il les fait pour le public, il témoigne ſa magnanimité. Mais dans l'un & dans l'autre cas, il encourage les arts, il fait circuler l'argent, & rien ne ſe perd dans ces entrepriſes, ſinon les remiſes faites dans les pays étrangers pour acheter chérement d'anciennes ſtatues mutilées, tandis que nous avons parmi nous des Phidias & des Praxiteles.

Le Roi par ſa grandeur d'ame & par ſon amour pour ſon peuple voudroit contribuer à rendre ſa Capitale digne de lui. Mais après tout, il n'eſt pas plus Roi des Pariſiens que des Lyonais & des Bordelois. Chaque Métropole doit ſe ſécourir elle-même. Faut il à un particulier un arrêt du conſeil pour ajuſter ſa maiſon ? Le Roi d'ailleurs après une longue guerre n'eſt point en état à préſent de dépenſer beaucoup pour nos plaiſirs : & avant d'abattre les maiſons qui nous cachent la façade de S. Gervais, il faut payer le ſang qui a été répandu pour la patrie. D'ailleurs s'il y a aujourd'hui plus d'eſpéces dans le royaume que du temps de Louis XIV. les revenus ac-

tuels de la couronne n'approchent pas encore de ce qu'ils étoient en effet ſous ce monarque. Car dans les ſoixante & douze années de ce régne, on leva ſur la nation dix-huit milliards numéraires : ce qui fait année commune deux cent millions cinq cent mille livres à vingt-ſept, à trente livres le marc, & cette ſomme annuelle revient à environ trois cent trente millions d'aujourd'hui. Or il s'en faut beaucoup que le Roi ait ce revenu. On dit toujours *le Roi eſt riche* dans le même ſens qu'on le diroit d'un ſeigneur ou d'un particulier. Mais en ce ſens là, le Roi n'eſt point riche du tout. Il n'a preſque point de domaines; & j'obſerverai en paſſant que les temps les plus malheureux de la monarchie ont été ceux où les Rois n'avoient que leurs domaines pour réſiſter à leurs ennemis, & pour récompenſer leurs ſujets. Le Roi eſt préciſément & à la lettre l'œconome de toute la nation ; la moitié de l'argent circulant dans le Royaume, paſſe par ſes tréſoriers comme par un crible: & tout homme qui demande au Roi une gratification, une penſion, dit en effet au Roi, Sire, donnez-moi une petite portion de l'argent de mes concitoyens ; reſte à ſçavoir ſi cet homme a bien mérité de la patrie ; il eſt clair qu'alors la patrie lui doit, & le Roi le paye au nom de

l'Etat. Mais il eſt clair encor que le Roi n'a pour les dépenſes arbitraires, que ce qui reſte après qu'il a ſatisfait aux dépenſes néceſſaires.

Il eſt encore très-vrai qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſe trouve au pair, c'eſt-à-dire que toutes les dettes annuelles ſoient payées au bout de l'année ; je crois qu'il n'y a que deux Etats en Europe, l'un très-grand & l'autre-très petit où l'on ait établi cette œconomie, & nous ſommes infiniment plus riches que ces deux Etats.

Enfin, que le Roi doive beaucoup, ou peu ; ou rien, il eſt encore certain qu'il ne théſauriſe pas. S'il théſauriſoit, il y perdroit lui & l'Etat. Henri IV. après des temps d'orages qui tenoient à la barbarie, gêné encore de tous les côtés, & n'obtenant que des remontrances quand il falloit de l'argent pour reprendre Amiens des mains des ennemis ; Henri IV. dis-je, eût raiſon d'amaſſer en quelques années avec ſes revenus un tréſor d'environ quarante millions, dont vingt-deux étoient enfermés dans les caves de la Baſtille. Ce tréſor de quarante millions en valoit à peuprès cent d'aujourd'hui, & toutes les denrées (excepté les ſoldats que j'ai appellés la plus néceſſaire denrée des Rois) étant aujourd'hui du double au moins plus chéres, il eſt démontré

que le tréſor de Henri IV. répond à deux cent de nos millions en 1749. Cet argent néceſſaire, cet argent que ce grand Prince n'auroit pû avoir autrement, étoit perdu quand il étoit enterré: remis dans le commerce, il auroit valu à l'Etat deux millions numéraires de ſon temps au moins par année. Henri IV. y perdoit donc, & il n'eût pas enterré ce tréſor, s'il eût été aſſuré de le trouver au beſoin dans la bourſe de ſes ſujets. Il en uſoit, tout Roi qu'il étoit, comme avoient agi les particuliers dans les temps déplorables de la ligue, il enfouiſſoit ſon argent. Ce qui étoit malheureuſement néceſſaire alors, ſeroit très-déplacé aujourdhui. Le Roi a pour tréſors, la manutention, l'uſage de l'argent que lui produiſent la culture de nos terres, notre commerce, notre induſtrie, & avec cet argent il ſupporte des charges immenſes. Or de ce produit des terres, du commerce, & de l'induſtrie du Royaume, il en reſte dans Paris la plus grande partie, & ſi le Roi au bout de l'année redoit encore, c'eſt-à-dire s'il n'a pû comme nous avons dit, de ce produit annuel payer toutes les charges annuelles de l'Etat, s'il n'eſt pas riche en ce ſens, la Ville de Paris n'en eſt pas moins opulente. Henri IV. avoit quarante millions de livres de ſon temps, dans ſes

coffres : ce n'eſt pas exagérer que de dire que les citoyens de Paris en poſſédent ſix foi sautantpour le moins en argent monnoyé. Ce n'eſt donc pas au Roi, c'eſt à nous de contribuer à préſent aux embelliſſemens de notre ville; les riches citoyens de Paris peuvent le rendre un prodige de magnificence en donnant peu de choſe de leur ſuperflu. Y a-t-il un homme aiſé qui ait le front de dire, je ne veux pas qu'il m'en coute cent francs par an pour l'avantage du public & pour le mien ? S'il y a un homme aſſez lâche pour le penſer, il ne ſera pas aſſez effronté pour le dire. Il ne s'agit donc que de trouver une maniere de lever les fonds néceſſaires, & il y a cent façons entre leſquelles ceux qui ſont au fait, peuvent aiſément choiſir.

Que le corps de Ville demande ſeulement permiſſion de mettre une taxe modérée & proportionelle ſur les habitants, ou ſur les maiſons, ou ſur les denrées ; cette taxe preſque inſenſible, pour embellir notre ville, ſera ſans comparaiſon moins forte que celles que nous ſupportions pour voir périr ſur le Danube nos compatriotes. Que ce même Hôtel de Ville emprunte en rentes viageres, en rentes tournantes quelques millions qui feront un fonds d'amor-

tiſſement. Qu'elle faſſe une Loterie bien combinée ; qu'elle employe une ſomme fixe de ſon revenu tous les ans ; que le Roi daigne enſuite, quand ſes affaires le permettront, concourir à ces nobles travaux, en affectant à cette dépenſe quelque partie des impôts extraordinaires que nous avons payés pendant la guerre, & que tout cet argent ſoit fidélement œconomiſé ; que les projets des artiſtes ſoient reçus au concours, que l'exécution ſoit au rabais. Il ſera facile de démontrer qu'on peut en moins de dix ans faire de Paris la merveille du monde.

Le conte que l'on fait du grand Colbert qui en peu de mois mit de l'argent dans les coffres du Roi par les dépenſes même d'un Carouſel, eſt une fable : car les Fermes n'étoient point régies pour le compte du Roi. D'ailleurs, on n'auroit pû s'appercevoir qu'à la longue de ce bénéfice. Mais c'eſt une fable qui a un très-grand ſens, & qui montre une vérité palpable.

Il eſt indubitable que de telles entrepriſes peupleront Paris de quatre ou cinq mille ouvriers de plus, qu'il en viendra encore des pays étrangers. Or la plûpart arrivent avec leurs familles, & ſi ces artiſtes gagnent quinze cent mille francs, ils en rendent un million à l'Etat par leurs

dépenſes, par la conſommation des denrées ; le mouvement prodigieux d'argent que ces entrepriſes opéreroient dans Paris, augmenteroit encore de beaucoup le produit desFermes générales. Si les citoyens qui ont le bail de ces fermes générales gagnent par cette opération quinze cent mille francs par année, s'ils ne gagnent même qu'un million, que cinq cent mille francs, feront-ils léſés qu'on leur propoſe de contribuer de trois cent mille livres par an, de cinq cent mille francs même à ce grand ouvrage ? Il y en a beaucoup parmi eux qui penſent aſſez noblement pour le propoſer eux mêmes : & les ſecours déſintéreſſés qu'ils ont donnés au Roi pendant la guerre répondent de ce qu'ils peuvent, & par conſéquent de ce qu'ils doivent faire pendant la paix pour leur patrie. Ils ont emprunté pour le Roi à cinq pour cent & n'ont reçu du Roi que ces cinq pour cent, ainſi ils ont prêté ſans intérêt. Quand M. Orri en 1743. pour favoriſer le commerce extérieur ſupprima les impôts ſur les toiles, ſur tous les ouvrages de bonneterie & les tapiſſeries à la ſortie du Royaume à commencer en 1744. les Fermiers Generaux demanderent eux-mêmes que l'impôt fut ſupprimé dès le moment, & ne voulurent pas d'indem-

nité. Un d'eux fournît du bled à une province qui en manquoit, ſans y faire le moindre profit, & n'accepta d'autre récompenſe, qu'une médaille que la province fit frapper à ſon honneur; enfin il n'y a pas encor long-tems que nous avons vû un homme de finance qui ſeul avoit ſecouru l'Etat plus d'une fois, & qui laiſſa à ſa mort dix millions d'argent prêté à des particuliers, dont cinq ne portoient aucun intérêt. Il y a donc de très-grandes ames parmi ceux qu'on ſoupçonne de n'avoir que des ames intéreſſées: & le gouvernement peut exciter l'émulation de ceux qui s'étant enrichis dans les finances, doivent contribuer à la décoration d'une ville où ils ont fait leur fortune. Encore une fois il faut vouloir. Le célébre curé de S. Sulpice voulut, & il bâtit ſans aucun fonds un vaſte édifice. Il nous ſera certainement plus aiſé de décorer notre ville avec les richeſſes que nous avons, qu'il ne le fut de bâtir avec rien S. Sulpice & S. Roch. Le préjugé qui s'effarouche de tout, la contradiction qui combat tout, diront que tant de projets ſont trop vaſtes, d'une éxécution trop difficile, trop longue. Il ſont cent fois plus aiſés pourtant qu'il ne le fut de faire venir l'Eure & la Seine à Verſailles, d'y bâtir l'orangerie, & d'y faire les boſquets.

Quand

Quand Londres fut conſumée par les flammes, l'Europe diſoit, Londres ne ſera rebâtie de vingt ans, & encore verra-t-on ſon déſaſtre dans les réparations de ſes ruines. Elle fut rebâtie en deux ans, & le fut avec magnificence. Quoi, ne ſera-ce jamais qu'à la derniere extrémité que nous ferons quelque choſe de grand ? Si la moitié de Paris étoit brulée, nous la rebâtirions ſuperbe & commode : & nous ne voulons pas lui donner aujourd'hui à mille fois moins de frais, les commodités & la magnificence dont elle a beſoin ? Cependant une telle entrepriſe feroit la gloire de la nation, un honneur immortel au corps de Ville de Paris, encourageroit tous les arts, attireroit les étrangers des bouts de l'Europe, enrichiroit l'Etat bien loin de l'appauvrir, accoutumeroit au travail mille indignes fainéants qui ne fondent actuellement leur miſérable vie que ſur le métier infame & puniſſable de mendians, & qui contribuent encore à déshonorer notre ville ; il en réſulteroit le bien de tout le monde, & plus d'une ſorte de bien. Voilà ſans contredit l'effet de ces travaux qu'on propoſe, que tous les citoyens ſouhaitent, & que tous les citoyens négligent. Faſſe le Ciel qu'il ſe trouve quelque homme aſſez zélé pour

embraſſer de tels projets, d'une ame aſſez ferme pour les ſuivre, d'un eſprit aſſez éclairé pour les rédiger, & qui ſoit aſſez accrédité pour les faire réuſſir. Si dans notre ville immenſe il ne ſe trouve perſonne qui s'en charge, ſi on ſe contente d'en parler à table, de faire d'inutiles ſouhaits, ou peut-être des plaiſanteries impertinentes, il faut pleurer ſur les ruines de Jéruſalem.



BABOUC

OU

LE MONDE COMME IL VA.

BABOUC
OU
LE MONDE COMME IL VA;

CHAPITRE I.

PARMI les génies qui président aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs & il a le département de la haute Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scite Babouc sur le rivage de l'Oxus & lui dit, Babouc, les folies & les excès des Perses ont attiré nôtre colére ; il s'est tenu hier une assemblée des génies de la haute Asie pour savoir si on châtiroit Persepolis, ou si on la détruiroit. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidéle ; & je me déterminerai sur ton rapport, à corriger la ville ou à l'exterminer. Mais, Seigneur, dit humblement Babouc, e n'ai jamais été en Perse ; je n'y connais personne. Tant mieux, dit l'Ange, tu ne seras point partial, tu as reçu du ciel le discernement, c'est

un aſſez beau préſent,& j'y ajoute le don d'inſpirer la confiance : marche, regarde, écoute,obſerve, & ne crains rien, tu ſeras partout bien reçu.

Babouc monta ſur ſon chameau, & partit avec ſes ſerviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Perſanne qui alloit combattre l'armée Indienne ; il s'adreſſa d'abord à un ſoldat, qu'il trouva écarté. Il lui parla & lui demanda, quel étoit le ſujet de la guerre. Par tous les Dieux, dit le ſoldat, je n'en ſçais rien. Ce n'eſt pas mon affaire, mon métier eſt de tuer & d'être tué pour gagner ma vie ; il n'importe qui je ſerve. Je pourrois bien même dès demain paſſer dans le camp des Indiens ; car on dit, qu'ils donnent près d'un demi dracme de cuivre par jour à leurs ſoldats, de plus que nous n'en avons dans ce maudit ſervice de Perſe : Si vous voulez ſavoir pourquoi on ſe bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit préſent au ſoldat, entra dans le camp ; il fit bientôt connaiſſance avec le capitaine, & lui demanda le ſujet de la guerre. Comment voulez vous que je le ſache, dit le capitaine, & que m'importe ce beau ſujet ? J'habite à deux cens lieues de Perſépolis. J'entends dire que la guerre eſt déclarée, j'a-

bandonne aufſi-tôt ma famille, & je vais chercher ſelon notre coutume la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit Babouc, ne ſont-ils pas un peu plus inſtruits que vous ? Non, dit l'Officier, il n'y a guéres que nos principaux Satrapes qui ſavent bien préciſément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduiſit chez les Généraux, il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin, la cauſe de cette guerre qui déſole depuis vingt ans l'Aſie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perſe & un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agiſſoit d'un droit, qui revenoit à peu près à la trentiéme partie d'une darique. Le premier miniſtre des Indes & le nôtre ſoutinrent dignement les droits de leurs maîtres : la querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de ſoldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cens mille hommes, les meurtres, les incendies, les ruines, les dévaſtations ſe multiplient : l'univers ſouffre & l'acharnement continue. Notre premier miniſtre & celui des Indes proteſtent ſouvent qu'ils n'agiſſent que pour le bonheur du genre humain, & à chaque

proteſtation il y a toujours quelque ville détruite & quelque province ravagée.

Le lendemain ſur un bruit qui ſe répandit que la paix alloit être conclue, le général Perſan & le général Indien s'empreſſerent de donner bataille : elle fut ſanglante. Babouc en vit toutes les fautes, & toutes les abominations, il fut témoin des manœuvres des principaux Satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes, il vit des ſoldats qui achevoient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux ſanglans, déchirés & couverts de ſang; il entra dans les hôpitaux où l'on tranſportoit les bleſſés, dont la plûpart expiroient par la négligence inhumaine de ceux même, que le roi de Perſe payoit chérement pour les ſécourir. Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces? Ah, je vois bien que Perſépolis ſera détruite.

Occupé de cette penſée il paſſa dans le camp des Indiens, il y fut auſſi bien reçu que dans celui des Perſes, ſelon ce qui lui avoit été prédit, mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avoient ſaiſi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même : Si l'Ange Ituriel veut exterminer les Perſans, il

faut

faut donc que l'Ange des Indes détruiſe auſſi les Indiens. S'étant enſuite informé plus en détail de ce qui s'étoit paſſé dans l'une & l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnerent & le ravirent ; inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de baſſeſſe & de grandeur, tant de vertus & de crimes ?

Cependant la paix fut déclarée, les chefs des deux armées, qui avoient chacun remporté des victoires, mais qui pour leur ſeul intérêt avoient fait verſer le ſang de tant d'hommes leurs ſemblables, allerent briguer dans leurs cours des récompenſes. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçoient que le retour de la vertu & de la félicité ſur la terre. Dieu ſoit loué, dit Babouc ; Perſépolis ſera le ſéjour de l'innocence épurée; elle ne ſera point détruite comme le vouloient ces vilains génies. Courons ſans tarder dans cette capitale de l'Aſie.



CHAPITRE II.

IL arriva dans cette ville immenſe par l'ancienne entrée qui étoit toute barbare, & dont la ruſticité dégoutante offenſoit les yeux. Toute cette partie de la ville ſe reſſentoit du tems où elle avoit été bâtie; car malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſont toujours groſſiers.

Babouc ſe mêla dans la foule d'un peuple compoſé de ce qu'il y avoit de plus ſale & de plus laid dans les deux ſexes; cette foule ſe précipitoit d'un air hébêté dans un enclos vaſte & ſombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques perſonnes donnoient à d'autres pour avoir droit de s'aſſeoir, il crut être dans un marché où l'on vendoit des chaiſes de paille : mais bientôt voyant que pluſieurs femmes ſe mettoient à genoux en faiſant ſemblant de regarder fixement devant elles, & en regardant les hommes de côté, il s'apperçut qu'il étoit dans un temple. Des voix aigres, rauques, ſauvages, diſcordantes

faisoient retentir la voute de sons mal-articulés, qui faisoient le même effet que les voix des Onagres quand elles répondent dans les plaines des Pictaves au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchoit les oreilles, mais il fut près de se boucher encore les yeux & le nez, quand il vit entrer dans ce Temple des ouvriers avec des pinces & des pelles, ils remuerent une large pierre, & jetterent à droite & à gauche une terre dont s'exhaloit une odeur empestée ; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, & on remit la pierre par-dessus. Quoi, s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité ? Quoi, leurs Temples sont pavés de cadavres ? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts & celle de tant de vivans rassemblés & pressés dans le même lieu est capable d'empoisonner le globe terrestre : Ah, la vilaine ville que Persépolis, & que je vais conseiller à Ituriel de la détruire !



CHAPITRE III.

CEpendant le ſoleil approchoit du haut de ſa carriere ; Babouc devoit aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame pour laquelle ſon mari, Officier de l'armée, lui avoit donné des lettres ; il fit d'abord pluſieurs tours dans Perſépolis, il vit d'autres temples mieux bâtis & mieux ornés, remplis d'un peuple poli, & retentiſſans d'une muſique harmonieuſe ; il remarqua des fontaines publiques, leſquelles quoique mal placées frappoient les yeux par leur beauté, des places où ſembloient reſpirer en bronze les meilleurs rois, qui avoient gouverné la Perſe, d'autres places où il entendoit le peuple s'écrier, quand verrons-nous ici le maître que nous chériſſons ? Il admira les ponts magnifiques élevés ſur le fleuve, les quais ſuperbes & commodes, les palais bâtis à droite & à gauche, une maiſon immenſe, où des milliers de vieux ſoldats bleſſés & vainqueurs rendoient chaque jour graces au Dieu des armées ; il entra enfin chez la dame qui l'attendoit à diner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maiſon étoit

propre & ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, ſpirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle ; & Babouc diſoit en lui-même, à tout moment, l'Ange Ituriel ſe moque du monde de vouloir détruire une ville ſi charmante.



CHAPITRE IV.

CEpendant il s'apperçut que la dame qui avoit commencé par lui demander tendrement des nouvelles de ſon mari, parloit plus tendrement encore ſur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magiſtrat qui en préſence de ſa femme preſſoit avec vivacité une veuve, & cette veuve indulgente lorgnoit vivement le magiſtrat, tandis qu'elle tendoit la main à un jeune citoyen très-beau & très-modeſte; la femme du magiſtrat ſe leva de table la premiere, pour aller entretenir dans un cabinet voiſin ſon directeur qui arrivoit trop tard, & qu'on avoit attendu à dîner; & le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction, que la dame avoit, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal aſsûrée, la parole tremblante.

Alors Babouc commença à craindre que le génie Ituriel n'eut raiſon. Le talent qu'il avoit d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les ſecrets de la dame; elle lui confia ſon

goût pour le jeune mage : & l'assûra que dans toutes les maisons de Persépolis, il trouveroit l'équivalent de ce qu'il avoit vû dans la sienne. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvoit subsister, que la jalousie, la discorde, la vengeance devoient désoler toutes les maisons, que les larmes & le sang devoient couler tous les jours ; que certainement les maris tueroient les galans de leurs femmes ou en seroient tués, & qu'enfin Ituriel faisoit fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désastres.



CHAPITRE V.

IL étoit plongé dans ces idées funeſtes, quand il ſe préſenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magiſtrat. Celui-ci ſans ſe lever, ſans le regarder lui donna fiérement & d'un air diſtrait quelques papiers, & le congédia. Babouc demanda quel étoit cet homme ; la maîtreſſe de la maiſon lui dit tout bas ; c'eſt un des meilleurs avocats de la ville, il y a cinquante ans qu'il étudie les loix : Monſieur qui n'a que vingt-cinq ans & qui eſt ſatrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger, qu'il n'a pas encore examiné. Ce jeune étourdi fait ſagement, dit Babouc, de demander conſeil à un vieillard ; mais pourquoi n'eſt-ce pas ce vieillard qui eſt juge ? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & ſubalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que ſon pere eſt riche, & qu'ici le droit de rendre la juſtice s'achéte comme une métairie. O mœrus ! o mal-

heureuſe ville, s'écria Babouc, voilà le comble du déſordre : ſans doute ceux qui ont ainſi acheté le droit de juger, vendent leurs jugemens, je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquoit ainſi ſa douleur & ſa ſurpriſe, un jeune guerrier qui étoit revenu ce jour même de l'armée, lui dit, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achéte les emplois de la robe ? j'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande ; il m'en a couté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher ſur la terre trente nuits de ſuite en habit rouge & pour recevoir enſuite deux bons coups de fléche dont je me ſens encore. Si je me ruine pour ſervir l'empereur Perſan que je n'ai jamais vû, M. le ſatrape de robe peut bien payer quelque choſe, pour avoir le plaiſir de donner audience à des plaideurs. Babouc indigné ne put s'empêcher de condamner dans ſon cœur un païs où l'on mettoit à l'encan les dignités de la paix & de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devoit ignorer abſolument la guerre & les loix, & que quand même Ituriel n'extermineroit pas ces peuples, ils périroient par leur déteſtable adminiſtration.

Sa mauvaiſe opinion augmenta encore à l'arri-

vée d'un gros homme qui ayant ſalué très familiérement toute la compagnie, s'approcha du jeune Officier & lui dit : Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or, car en vérité les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cens mille cette année. Babouc s'informa quel étoit cet homme qui ſe plaignoit de gagner ſi peu, il apprit qu'il y avoit dans Perſépolis ſoixante & douze rois plébéiens qui tenoient à bail l'empire de Perſe, & qui en rendoient quelque choſe au Monarque.



CHAPITRE VI.

APrès dîné il alla dans un des plus ſuperbes temples de la ville, il s'aſſit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étoient venu là pour paſſer le tems. Un mage parut dans une machine élevée qui parla long-tems du vice & de la vertu. Ce mage diviſa en pluſieurs parties ce qui n'avoit nul beſoin d'être diviſé, il prouva méthodiquement tout ce qui étoit clair, il enſeigna tout ce qu'on ſavoit. Il ſe paſſionna froidement, & ſortit ſuant & hors d'haleine. Toute l'aſſemblée alors ſe réveilla, & crut avoir aſſiſté à une inſtruction. Babouc dit, voilà un homme qui a fait de ſon mieux pour ennuyer deux ou trois cent de ſes concitoyens; mais ſon intention étoit bonne, & il n'y a pas là de quoi détruire Perſépolis.

Au ſortir de cette aſſemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnoit tous les jours de l'année. C'étoit dans une eſpéce de baſilique au fonds de laquelle on voyoit un palais. Les plus belles citoyennes de Perſépolis, les plus conſidérables ſatrapes rangés avec ordre for-

moient un ſpectacle ſi beau, que Babouc crut d'abord que c'étoit là toute la fête. Deux ou trois perſonnes qui paraiſſoient des rois & des reines parurent bientôt dans le veſtibule de ce palais ; leur langage étoit très-différent de celui du peuple ; il étoit meſuré, harmonieux & ſublime : perſonne ne dormoit, on écoutoit dans un profond ſilence, qui n'étoit interrompu que par les témoignages de la ſenſibilité & de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des paſſions étoient exprimés par des traits ſi vifs & ſi touchans, que Babouc verſa des larmes. Il ne douta pas que ces héros & ces héroines, ces rois & ces reines qu'il venoit d'entendre, ne fuſſent les prédicateurs de l'empire ; il ſe propoſa même d'engager Ituriel à les venir entendre ; bien ſûr qu'un tel ſpectacle le reconcilieroit pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avoit débité dans ce beau palais une morale ſi noble & ſi pure ; il ſe fit introduire chez ſa majeſté : on le mena par un petit eſcalier, au ſecond étage dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue qui lui dit d'un air noble & pathétique: Ce

métier ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des Princes que vous avez vûs m'a fait un enfant. J'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, & ſans argent on n'accouche point. Babouc lui donna cent dariques d'or, en diſant s'il n'y avoit que ce mal-là dans la ville, Ituriel auroit tort de ſe tant fâcher.

De-là, il alla paſſer la ſoirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avoit fait connaiſſance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, & on le lui vendit avec politeſſe beaucoup plus qu'il ne valoit. Son ami de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompoit. Babouc mit ſur ſes tablettes le nom du marchand pour le faire diſtinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivoit, on frappa à ſa porte, c'étoit le marchand lui-même qui venoit lui rapporter ſa bourſe que Babouc avoit laiſſée par mégarde ſur ſon comptoir. Comment ſe peut-il, s'écria Babouc, que vous ſoyez ſi fidéle & ſi généreux, après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au-deſſus de leur valeur ?

Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fut

venu vous rapporter votre bourſe ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avois vendu ce que vons avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage : & cela eſt ſi vrai, que ſi dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixiéme. Mais rien n'eſt plus juſte ; c'eſt la fantaiſie paſſagère des hommes, qui met le prix à ces choſes frivoles; c'eſt cette fantaiſie, qui fait vivre cent ouvriers que j'employe, c'eſt elle qui me donne une belle maiſon, un char commode, des chevaux ; c'eſt elle qui excite l'induſtrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance.

Je vends aux nations voiſines les mêmes bagatelles plus chérement qu'à vous, & par-là je ſuis utile à l'empire. Babouc, après avoir un peu rêvé, le raya de ſes tablettes ; car enfin diſoit-il, les arts du luxe ne ſont en grand nombre dans un empire que quand tous les arts néceſſaires ſont exercés, & que la nation eſt nombreuſe & opulente. Ituriel me parait un peu ſévère.



CHAPITRE VII.

BAbouc fort incertain ſur ce qu'il devoit penſer de Perſépolis, réſolut de voir les mages & les lettrés; car les uns étudient la ſageſſe & les autres la Religion, & il ſe flatta que ceux-là obtiendroient grace pour le reſte du peuple. Dès le lendemain matin il ſe tranſporta dans un collége de mages. L'Archimandrite lui avoua qu'il avoit cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, & qu'il exerçoit un empire aſſez étendu en vertu de ſon vœu d'humilité ; après quoi il laiſſa Babouc entre les mains d'un petit frere, qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frere lui montroit les magnificences de cette maiſon de pénitence, un bruit ſe répandit qu'il étoit venu pour réformer toutes ces maiſons. Auſſi-tôt il reçut des mémoires de chacunes d'elles ; & les mémoires diſoient tous en ſubſtance : *Conſervez-nous, & détruiſez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces ſociétés étoient toutes néceſſaires. A entendre leurs accuſations réciproques, elles méritoient toutes d'être anéanties. Il admiroit comme il n'y en avoit aucune d'elles, qui pour édifier l'Univers ne voulut en avoir l'empire. Alors il ſe préſenta un petit

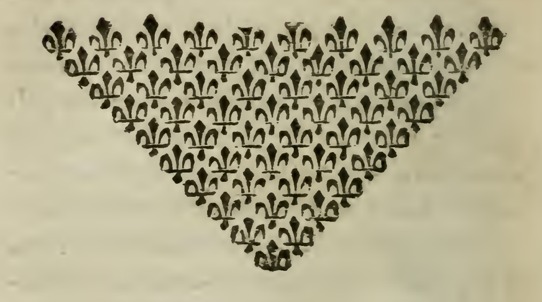
homme, qui étoit un demi mage, & qui lui dit à l'oreille, je vois bien que l'œuvre va s'accomplir; car Zerdust eſt revenu ſur la terre, les petites filles prophétiſent en ſe faiſant donner des coups de pincette par devant & le fouët par derriere. Il eſt évident que le monde va finir : ne pourriez-vous point, avant cette belle époque, nous protéger contre le grand Lama ? quel galimathias, dit Babouc, contre le grand Lama ? contre ce Pontife Roi qui réſide au Tibet ? Oui, dit le petit demi mage avec un air opiniâtre, contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, vous avez donc des armées ? dit Babouc : non, dit l'autre, mais nous avons écrit contre lui trois ou quatre mille gros livres qu'on ne lit point, & autant de brochures, que nous faiſons lire par des femmes. A peine a-t-il entendu parler de nous, il nous a ſeulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ſes jardins. Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faiſoient profeſſion de ſageſſe, des intrigues de ceux qui avoient renoncé au monde, de l'ambition & de la convoitiſe orgueilleuſe de ceux qui enſeignoient l'humilité & le déſintéreſſement; il conclut qu'Ituriel avoit de bonnes raiſons pour détruire toute cette engeance.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

RETiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir ſon chagrin, & il pria à dîner quelques lettrés pour ſe réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avoit demandé, comme les guêpes que le miel attire : ces paraſites ſe preſſoient de manger & de parler ; ils louoient deux ſortes de perſonnes, les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maiſon. Si quelqu'un d'eux diſoit un bon mot, les autres baiſſoient les yeux, & ſe mordoient les lévres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avoient moins de diſſimulation que les mages, parce qu'ils n'avoient pas de ſi grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguoit une place de valet, & une réputation de grand-homme ; ils ſe diſoient en face des choſes inſultantes qu'ils croyoient des traits d'eſprit. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla ſeul ; car il n'y avoit pas dans toute la troupe deux hommes qui puſſent ſe ſouffrir, ni même ſe parler ailleurs que chez les riches qui les invitoient à leur ta-

ble : Babouc jugea qu'il n'y auroit pas grand mal, quand cette vermine périroit dans la destruction générale.



CHAPITRE IX.

DEs qu'il ſe fut défait d'eux, il ſe mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'eſprit de ſes convives. Il vit ſur-tout avec indignation ces gazettes de la médiſance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la baſſeſſe & la faim ont dictées. Ces laches ſatires où l'on ménage le vautour & où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jetta au feu tous ces déteſtables écrits, & ſortit pour aller le ſoir à la promenade. On le préſenta à un vieux lettré, qui n'étoit point venu groſſir le nombre de ſes paraſites. Ce lettré fuyoit toujours la foule, connaiſſoit les hommes, en faiſoit uſage & ſe communiquoit avec diſcrétion. Babouc lui parla avec douleur de ce qu'il avoit lû & de ce qu'il avoit vû.

Vous avez lû des choſes bien mépriſables, lui dit le ſage lettré; mais dans tous les tems & dans tous les païs & dans tous les genres, le mauvais fourmille, & le bon eſt rare. Vous avez reçû

chez vous le rebut de la pédanterie , parce que dans toutes les profeſſions ce qu'il y a de plus indigne de paraître eſt toujours ce qui ſe préſente avec le plus d'impudence. Les véritables ſages vivent entr'eux retirés & tranquilles ; il y a encore parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le tems qu'il parloit ainſi , un autre lettré les joignit ; leurs diſcours furent ſi agréables & ſi inſtructifs , ſi élevés audeſſus des préjugés , & ſi conformes à la vertu , que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes , diſoit-il tout bas , à qui l'Ange Ituriel n'oſera toucher , ou il ſera bien impitoyable.

Racommodé avec les lettrés , il étoit toujours en colére contre le reſte de la nation. Vous êtes étranger , lui dit l'homme judicieux, qui lui parloit ; les abus ſe préſentent à vos yeux en foule , & le bien qui eſt caché & qui réſulte quelquefois de ces abus mêmes vous échappe. Alors ils le menerent chez le principal mage qu'on appelloit le ſurveillant. Babouc vit dans ce mage un homme digne d'être à la tête des juſtes ; il ſçut qu'il y en avoit beaucoup qui lui reſſembloient : il conçut même que ces grands corps , qui ſembloient en ſe choquant préparer leurs

communes ruines, étoient au fonds des institutions salutaires ; que chaque société de mages étoit un frein à ses rivales ; que si ces émules différoient dans quelques opinions, ils enseignoient tous la même morale, qu'ils instruisoient le peuple, & qu'ils vivoient soumis aux loix ; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs & vit des ames célestes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendoient faire la guerre au grand Lama, il y avoit eu de très-grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourroit bien être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avoient paru dignes de pitié, & les autres l'avoient ravi en admiration.



CHAPITRE X.

IL dit à son lettré, je conçois très-bien que ces mages que j'avois crû si dangereux sont en effet très-utiles, sur-tout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats qui achétent une charge de Juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans leurs tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, & tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudroit mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux Jurisconsultes, qui ont passé toute leur vie à peser le pour & le contre.

Le lettré lui répliqua : vous avez vû notre armée avant d'arriver à Persépolis; vous sçavez que nos jeunes Officiers se battent très-bien, quoiqu'ils ayent acheté leurs charges. Peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils ayent payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand Tribunal, où l'on devoit rendre un arrêt important. La

cause étoit connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parloient, étoient flotans dans leurs opinions ; ils alléguoient cent loix, dont aucune n'étoit applicable au fonds de la question ; ils regardoient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'étoit dans son vrai jour ; les Juges déciderent plus vîte que les avocats ne douterent. Leur jugement fut presque unanime, ils jugerent bien, parce qu'ils suivoient les lumieres de la raison, & les autres avoient opiné mal, parce qu'ils n'avoient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avoit souvent de très bonnes choses dans les abus. Il vit dès le jour même que les richesses des Financiers qui l'avoient tant révolté, pouvoient produire un effet excellent. Car l'Empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure par leur moyen ce qu'il n'auroit pas eu en six mois par les voyes ordinaires ; il vit que ces gros nuages enflés de la rosée de la terre, lui rendoient en pluye ce qu'ils en recevoient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valoient quelquefois

beaucoup mieux ; car rien n'empêche qn'on ne ſoit un bon Juge, un brave Guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un pere bon calculateur.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

INſenſiblement Babouc faiſoit grace à l'avidité du Financier, qui n'eſt pas au fond plus avide que les autres hommes, & qui eſt très-néceſſaire. Il excuſoit la folie de ſe ruiner pour juger & pour ſe battre, folie qui produit de grands Magiſtrats & des Héros. Il pardonnoit à l'envie des lettrés parmi leſquels il ſe trouvoit des hommes qui éclairoient le monde; il ſe réconcilioit avec les mages ambitieux & intriguans, chez leſquels il y avoit plus de grandes vertus encore que de petits vices; mais il lui reſtoit bien des griefs, & ſur-tout les galanteries des Dames; & les déſolations qui en devoient être la ſuite, le rempliſſoient d'inquiétude & d'effroi.

Comme il vouloit pénétrer dans toutes les conditions humaines, il ſe fit mener chez un miniſtre; mais il trembloit toujours en chemin que quelque femme ne fut aſſaſſinée en ſa préſence par ſon mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il reſta deux heures dans l'antichambre ſans être annoncé, & deux heures encore après l'avoir été. Il ſe promettoit bien dans cet intervalle de recom-

mander à l'Ange Ituriel & le miniſtre & les inſolens huiſſiers. L'antichambre étoit remplie de Dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de Juges, de marchands, d'officiers, de pédans; tous ſe plaignoient du miniſtre. L'avare & l'uſurier diſoient, ſans doute cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochoit d'être bizarre; le voluptueux diſoit, il ne ſonge qu'à ſes plaiſirs; l'intriguant ſe flatoit de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes eſpéroient qu'on leur donneroit bientôt un miniſtre plus jeune.

Babouc entendoit leurs diſcours, il ne put s'empêcher de dire, voilà un homme bienheureux: il a tous ſes ennemis dans ſon antichambre, il écraſe de ſon pouvoir ceux qui l'envient; il voit à ſes pieds ceux qui le déteſtent; il entra enfin: il vit un petit vieillard courbé ſous le poids des années & des affaires, mais encore vif & plein d'eſprit.

Babouc lui plut, & il parut à Babouc un homme eſtimable. La converſation devint intéreſſante, le miniſtre lui avoua qu'il étoit un homme très-malheureux, qu'il paſſoit pour riche, & qu'il étoit pauvre, qu'on le croyoit tout-puiſſant, & qu'il étoit toujours contredit,

qu'il n'avoit guére obligé que des ingrats, & que dans un travail continuel de quarante années, il avoit eu à peine un moment de consolation. Babouc en fut touché, & pensa que si cet homme avoit fait des fautes, & si l'Ange Ituriel vouloit le punir, il ne falloit pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.



CHAPITRE XII.

TAndis qu'il parloit au miniſtre, entre bruſquement la belle dame chez qui Babouc avoit dîné ; on voyoit dans ſes yeux & ſur ſon front les ſymptômes de la douleur & de la colére. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat, elle verſa des larmes, elle ſe plaignit avec amertume de ce qu'on avoit refuſé à ſon mari une place où ſa naiſſance lui permettoit d'aſpirer & que ſes ſervices & ſes bleſſures méritoient ; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de graces dans ſes plaintes, elle détruiſit les objections avec tant d'adreſſe, elle fit valoir les raiſons avec tant d'éloquence, qu'elle ne ſortit point de la chambre ſans avoir fait la fortune de ſon mari.

Babouc lui donna la main : eſt-il poſſible, Madame, lui dit-il, que vous vous ſoyez donnée toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, & dont vous avez tout à craindre ? Un homme que je n'aime point, s'écria-t-elle ? Sachez que mon mari eſt le meilleur ami que j'aye au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui

facrifie hors mon amant ; & qu'il feroit tout pour moi hors de quitter fa maitreffe. Je veux vous la faire connaitre, c'eft une femme charmante, pleine d'efprit & du meilleur caractère de monde ; nous foupons enfemble ce foir avec mon mari & mon petit mage, venez partager notre joye.

La Dame mena Babouc chez elle. Le mari qui étoit enfin arrivé plongé dans la douleur, revit fa femme avec des tranfports d'allégreffe & de reconnaiffance ; il embraffoit tour à tour fa femme, fa Maîtreffe, le petit Mage & Babouc. L'union, la gayeté, l'efprit & les graces furent l'ame de ce repas ; apprenez, lui dit la belle Dame chez laquelle il foupoit, que celles qu'on appelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont prefque fouvent le mérite d'un très-honnête homme ; & pour vous en convaincre, venez demain diner avec moi chez la belle Téone. Il y a quelques vieilles veftales qui la déchirent ; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enfemble. Elle ne commettroit pas une légère injuftice pour le plus grand intérêt ; elle ne donne à fon amant que des confeils généreux ; elle n'eft occupée que de fa gloire ; il rougiroit devant elle, s'il avoit laiffé échapper une occafion de faire du

bien : car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes, que d'avoir pour témoin & pour juge de ſa conduite une Maitreſſe dont on veut mériter l'eſtime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maiſon où régnoient tous les plaiſirs ; Téone régnoit ſur eux ; elle ſçavoit parler à chacun ſon langage. Son eſprit naturel mettoit à ſon aiſe celui des autres ; elle plaiſoit ſans preſque le vouloir, elle étoit auſſi aimable que bienfaiſante, & ce qui augmentoit le prix de toutes ſes bonnes qualités, elle étoit belle.

Babouc, tout Scite & tout envoyé qu'il étoit d'un génie, s'apperçut que s'il reſtoit encore à Perſépolis, il oublieroit Ituriel pour Téone. Il s'affectionnoit à la ville dont le peuple étoit poli, doux & bienfaiſant, quoique léger, médiſant & plein de vanité. Il craignoit que Perſépolis ne fut condamnée ; il craignoit même le compte qu'il alloit rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite ſtatue compoſée de tous les métaux des terres & des pierres les plus prétieuſes, & les plus viles, il la porta à Ituriel. Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue parce que tout n'y eſt

pas or & diamans ? Ituriel entendit à demi-mot ; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis, & de laisser aller le monde comme il va ; car dit-il : *Si tout n'est pas bien*, tout est passable.

FIN.

IPHIGÉNIE
EN
TAURIDE,

TRAGÉDIE

Par M. GUYMOND DE LA TOUCHE.

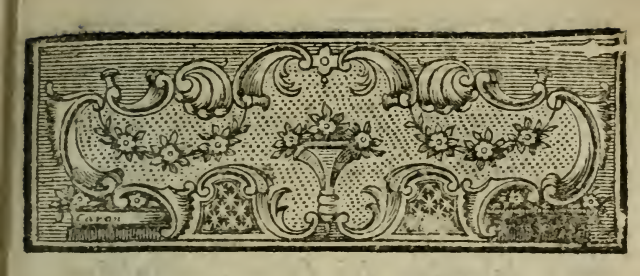
Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi le 4 Juin 1757.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME *MADAME LA DUCHESSE* D'ORLÉANS.

*ADAME,*

Sans les bontés dont VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *m'honora aux prémieres*

*

IPHIGÉNIE
EN
TAURIDE,
TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

THOAS, *Chef de la Tauride,* M. Paulin.

ORESTE, *Roi d'Argos & de Mycéne, frere d'Iphigénie,* M. Le Kain.

PILADE, *Roi de la Phocide, ami d'Oreste,* M. Bellecourt.

IPHIGÉNIE, *Grande Prêtresse de Diane,* Mlle. Clairon.

ISMÉNIE, *Prêtresse de Diane, attachée à Iphigenie,* Mlle. Brillant.

EUMENE, *autre Prêtresse,* Me. Préville.

ARBAS, *Officier des Gardes de Thoas.*

UN ESCLAVE, *attaché à Isménie.*

PRÊTRESSES.

SOLDATS *d'Oreste & de Pilade.*

GARDES *de Thoas.*

La Scene est en Tauride, dans le Temple de Diane.



IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE *seule*,

Prosternée au pied de l'Autel.



RANDS DIEUX, dont en tremblant
j'implore l'assistance,
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma
constance :
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur.
De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur ?

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE *au fond du Théâtre.*

QUELS douloureux accens me remplissent d'alarmes ?
N'entens-je pas la voix d'Iphigénie en larmes ?

IPHIGÉNIE *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule, à ma douleur, restes dans l'univers ?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces Autels funèbres,
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténébres,
Pâle & tremblante, hélas ! que venez-vous chercher,
Vous, qui, le jour, osez à peine en approcher ?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouche Thoas la cruauté sommeille ;
Son cœur, qui veille en proye aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces Autels, du trouble qui le tue
N'assiége point encor Diane & sa statue ;
Mais que vois-je ? Vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés ! ....

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs & du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée !
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main
Me transporta loin d'eux sous ce Ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en ton nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie,
O Déesse !

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours ?
Craignez que sa bonté si mal récompensée
A la fin, de vos pleurs, ne se trouve offensée.
Mais en ce jour naissant, qui peut les redoubler ?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler ?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas ! auriez-vous vu l'Etranger misérable
Au pied du Temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre ?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu ? N'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés ?
A quels pleurs éternels je semble être livrée !
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée ?
O destin ! N'ai-je dû naître que pour souffrir ?

Me verrai-je toujours, ſans vivre ni mourir;
Dans ce Temple de ſang, au meurtre aſſujétie,
Traîner avec effort ma chaîne appeſantie,
Victime à chaque inſtant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, & peut-être des Dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! Ne comptez-vous plus ſur votre frere Oreſte?
Avez-vous oublié cet eſpoir qui vous reſte?

IPHIGÉNIE.

Vain eſpoir! Son trépas ne m'eſt que trop prédit!
Un ſonge encor préſent à mon cœur interdit.....

ISMÉNIE.

Pourquoi vous allarmer ſur la foi d'un menſonge?
Fille du Roi des Rois, devez-vous craindre un ſonge?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel reſſouvenir vient encor m'agiter?
Quand dans l'eſpoir flatteur d'un brillant Hyménée
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux deſtins fatal avant-coureur,
Un ſonge également vin me remplir d'horreur:
J'y vis d'Agamemnon la ſanglante impoſture;
Je le vis à l'Autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il ſouilloit avidement jaloux,
Me préſenter la mort, au lieu de mon époux!

ISMÉNIE.

Quel phantôme aujourd'hui, quel ſiniſtre préſage
De vos ſens égarés ſuſpend encor l'uſage ?
Oſez me le traçer : ſoulagez votre cœur :
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur & d'allegreſſe !
Je revoyois les lieux ſi chers à ma tendreſſe ;
Au ſein de la nature & de l'humanité,
Je reſpirois le calme avec la liberté.
Au fond de leur Palais rempli de leur puiſſance
Je cherchois les auteurs de ma triſte naiſſance,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
S'éleve, & fait trembler le marbre ſous mes pas :
D'une ſombre vapeur l'air à l'inſtant ſe couvre :
La voute du Palais à longs ſillons s'entrouvre :
Je fuis ; & la lueur d'un pâle & noir flambeau
Ne me laiſſe plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment, un nouveau bruit s'éleve :
De ce vaſte débris, qu'avec peine il ſouleve,
Sort un jeune inconnu, ſanglant, pâle, meurtri :
Il m'appelle, en pouſſant un lamentable cri :
J'accours. Et pleine encor du fatal miniſtere
Dont je porte le joug, eſclave involontaire !
Ornant ſon front de fleurs & du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'Autel.

Ce jeune infortuné, grands Dieux! c'étoit mon frere...
Sorti du sein des morts, mon parricide Pere
Sembloit, brulant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui perçer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir? En croirai-je ma crainte?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé?
Hélas! Tu soutenois mon timide courage!
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât, sur ces bords de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos & ta tendresse
Du cours de mes destins ignoré de la Grece;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! Les Dieux dans leur vengeance
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance!

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe & vos pressentimens:
Il n'est d'oracles sûrs que les évenemens.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!
D'ailleurs, souvent les Dieux qu'accusent nos douleurs,

Annoncent leurs bienfaits ſous l'aſpect des malheurs.
Juſqu'au dernier moment que votre cœur eſpere.
Je peux encor pour vous nommer ici mon Pere ;
Votre rang , vos vertus , mes pleurs & vos bienfaits
Juſqu'au fond de ſon cœur ont porté vos regrets ;
Caché ſous l'humble toît qu'honore ſa vieilleſſe,
Du ſoin de vos malheurs il ſe remplit ſans ceſſe.
Hélas ! Que votre ſort lui fait ſentir le ſien !
Mais , Madame , parlez ; nos jours ſont votre bien.

SCENE III.

IPHIGÉNIE , ISMÉNIE , EUMENE.

EUMENE.

VOTRE Tiran preſſé par ſes ſombres allarmes
Vient , Madame, rouvrir la ſource de vos larmes.
Inquiet , éperdu , croyant tout ce qu'il craint ,
Redoutant l'Etranger qui ne doit qu'être plaint ,
Il vient , en ſes terreurs auſſi cruel qu'extrême ,
L'immoler par vos mains au Ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il ? Fatale extrémité !
Et quel moment encor choiſit ſa cruauté !

ISMÉNIE.

Ah ! ſi briſant le joug d'une triſte contrainte,
Vous eſſayez de vaincre & ſon zèle & ſa crainte !
Si de l'humanité vous reclamiez les droits,
Et le courroux des Dieux, & le devoir des Rois !
Si vous faiſiez parler ſa gloire & la nature !...

IPHIGÉNIE.

Que peut-on ſur un cœur en proye à l'impoſture,
Que ſa Religion, & la crédulité
Rempliſſent d'épouvante & de férocité ?
Grands Dieux, ſi cependant votre gloire s'oppoſe
A ces meurtres ſacrés qu'un faux zèle m'impoſe,
Du ſang des malheureux ſi ces Autels baignés
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,
Daignez alors, daignez deſcendre dans mon ame,
Et l'embraſer des traits d'une divine flâme ;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens
Qui ſubjuguent l'eſprit, & captivent les ſens :
Que je puiſſe dompter l'illuſion farouche
D'un Barbare, que tout effraye, & rien ne touche ;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne ſervent déſormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre Tiran paroît. Renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aſpect, malgré moi, l'excite & le redouble.

SCENE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous, à qui l'avenir ſe doit manifeſter,
Sur mon ſort, en tremblant, je viens vous conſulter.
Je ne peux plus long-tems dans l'ombre du ſilence
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel, j'éprouve des remords:
J'entrevois ſous mes pieds le rivage des morts:
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle:
Sur mon front innocent ma couronne chancelle:
Des Dieux, qu'avec effroi j'évite d'offenſer,
Juſqu'au ſein du repos, je m'entens menaçer.
Diane par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs tranſporter ſa ſtatue;
De ce revers fatal dont dépendent mes jours,
Je ne ſais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous, qu'approche des Dieux votre ſaint miniſtere,
Daignez, de ces objets, m'éclaircir le myſtere;
En appaiſant le Ciel, daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du ſiniſtre Etranger.

L'état où je l'ai vu, m'afflige & m'importune :
Tout m'eſt ſuſpect en lui, juſqu'à ſon infortune.
Ses regards furieux, vers le Ciel élancés,
Sur ſon front pâliſſant ſes cheveux hériſſés,
Ses mouvemens affreux, ſes cris mêlés d'allarmes
Perdus dans un torrent de ſanglots & de larmes,
Son viſage altéré, ſans forme & ſans couleur,
L'oubli de ſa raiſon qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après ſa rage éteinte,
De l'horreur qui le ſuit, frappent mon ame atteinte.
De ſes gardes tremblans ſi j'en crois les rapports
Dans l'effroyable accès de ſes brulans tranſports,
Parmi les cris qu'il pouſſe en ſa douleur amere,
Il ſemble articuler les noms d'ami, de mere.
Un d'eux même a cru voir des ſpectres l'entourer,
Armés de longs ſerpens, prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie ?
Dans ſon farouche cœur quel crime affreux s'expie ?
Condamné par les Dieux, & tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il ſemble m'inſpirer ?
D'où vient que tout me nuit, & ſert à me confondre ?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles ſecrets que puis-je vous répondre,
Seigneur ? Les Dieux ſont ſourds à mes triſtes accens.
Diane avec horreur repouſſe mon encens.
Sous mes genoux tremblans l'Autel fuit & s'entr'ouvre.

La ſtatue à mes yeux d'un voile épais ſe couvre.
Dans ſon propre aliment le feu ſacré s'éteint.
Je ne ſais. Mais le ſang dont cet Autel eſt teint,
Ce ſang de l'innocence aveuglément proſcrite,
Loin d'appaiſer les Dieux, peut-être les irrite.
La vapeur de ce ſang par devoir répandu
A peut-être formé l'orage ſuſpendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilége :
Je crains d'être à la fois barbare & ſacrilége.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu,
Du vôtre également pouvoit être entendu,
Votre zèle, Seigneur, plus pur & moins auſtere,
Ne feroit plus du meurtre un auguſte myſtere ;
Et ces Autels de ſang, effroi des malheureux,
Seroient, contre le ſort, un aſyle pour eux,
Même pour l'Etranger qui vous paroît à craindre,
Et qui peut-être, hélas ! quel qu'il ſoit, n'eſt qu'à plaindre.
Enfin je ne ſais trop ſi c'eſt les offenſer :
Mais, pour l'honneur des Dieux, je n'oſerois penſer
Qu'au gré des noirs tranſports d'une bizarre haine,
Faiſant de leurs Autels une ſanglante arêne,
Ils ſe plaiſent ſans honte à voir le ſang humain
Couler à longs ruiſſeaux ſous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoître ?
Se pouroit-il, grands Dieux, qu'aviliſſant votre être,
Vous nous ordonnaſſiez, capricieux Tirans,

D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands ;
Et que nous n'euſſions droit à vos bienfaits auguſtes,
Qu'en oſant mériter vos vengeances plus juſtes !

THOAS.

Eh quoi ! L'illuſion d'un cœur compatiſſant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent
Qui m'ôte avec le jour le ſceptre & la ſtatue,
Si par l'humanité mon ame combattue
Dérobe au glaive ſaint un ſeul des Etrangers
Qu'auront fait échouer le ſort & les dangers ?
C'eſt donc, en me rendant à ſes arrêts contraire,
Qu'aux vengeances du Ciel l'on prétend me ſouſtraire ?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?
Sans-doute qu'il le peut, puis qu'il vous le demande ;
Et cet hommage eſt dû dès-lors qu'il le commande.
Eſt-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?
Ne peut-il pas frapper ſans meſurer ſes coups ?
Quoi ! Les Peuples armés du glaive de la guerre,
De flots de ſang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux au ſoin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres ſauvages,
Nous pourrons ſubſiſter de meurtre & de ravages !
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivants,
Et nous déſaltérer dans leurs crânes ſanglants !

Et les Dieux en courroux, ces Dieux par qui nous
sommes,
Ne pourront demander, pour victimes, des hommes!
Le sang que nous faisons couler à notre gré,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument & l'organe,
Quel Tribunal en vous les juge & les condamne?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des loix?
Tremblez de vos discours. Qu'un prompt retour
expie
Les murmures secrets de votre cœur impie;
Malgré les mouvemens dont il est combattu,
Adorer & frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime!

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'Autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel;
Qui que ce soit, frappez; soyez inexorable;
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion;
Et votre seul devoir est la soumission.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

IL faut donc la remplir cette loi rigoureuse ! ...
Allons, puisqu'il le faut.... Où vais-je, malheureuse?
Tout mon sang se souleve, & tout mon corps frémit :
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible ;
En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible,
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau,
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
Craignez son zèle affreux, & que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur ;
C'est le crime du sort, & non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet, le crime est toujours crime,
Et la nécessité, qui semble l'excuser,
Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le Ciel enfin, si le Ciel le commande !

Si c'eſt un ſang impur que ſon courroux demande !

IPHIGÉNIE.

Eh ! De quel vain effroi prétens-tu me frapper ?
La nature me parle, & ne peut me tromper.
C'eſt la premiere loi.... C'eſt la ſeule peut-être....
C'eſt la ſeule, du moins, qui ſe faſſe connoître,
Qui ſoit de tous les tems, qui ſoit de tous les lieux ;
Et qui regle à la fois les hommes & les Dieux.

EUMENE.

Ah ! Madame, penſez....

IPHIGÉNIE.

Je ſens que je m'égare,
Mais que le Ciel enfin me parle & ſe déclare.
Suit-il, dans ſes décrets, les mœurs des nations ?
Eſt-il Pere ou Tiran ſelon leurs paſſions ?
Mais non : Peuples cruels, il n'a point votre rage ;
Auteur de la nature, il chérit ſon ouvrage ;
Tout homme, à ſes bienfaits, a droit également.
Aucun, dans l'univers, n'eſt né pour ſon tourment.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE *enchaîné*, GARDES.

ORESTE *dans le fond du Théâtre.*



H ! Laiſſez-moi jouir du moment qui me reſte,
Et reſpectez mon ſort.

SCENE II.

ORESTE *ſeul, s'avançant ſur le bord du Théâtre.*

AH, malheureux Oreſte !
Pour m'accabler encor, quel bras appeſanti
Rappelle au ſentiment mon cœur anéanti ?....

Cieux ! Quel enfer me ſuit ! Quels tourments ef-
froyables ! ....
Laiſſez-moi reſpirer, ſpectres impitoyables !
C'eſt le crime des Dieux .... Je n'ai fait qu'obéïr....
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon ſupplice,
Dieux bizarres, parlez, quel eſt votre caprice ?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant :
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant :
De mon pere égorgé par ſa fureur jalouſe,
Vous marquez à mes coups la parricide Epouſe :
Je recule, je crains.... Cruels, vous menacez.
Je me ſoumets, je frappe... Et vous me puniſſez...
C'eſt peu. N'appercevant dans la nature entiere
Qu'un gouffre épouvantable, & l'ombre de ma mere,
N'en pouvant ſoutenir le phantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables Dieux !
Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on proſ-
titue :
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la ſtatue,
Et tranſporter ailleurs ſes Autels prophanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez.
Je pars ; & tu me ſuis, ami fidele & rare !
Mais entrant dans le Port, l'orage nous ſépare.
Pouſſé ſur les écueils, par la foudre embraſé,
Mon vaiſſeau, loin du tien, vole en éclats briſé.
Englouti ſous les flots, privé de la lumiere,

J'ignore qui me rend à ma fureur premiere.
Mais fur quelles horreurs s'arrêtent mes regards ?
Sur ces marbres cruels quels traits de fang épars ?
Mes plus affreux malheurs font-ils ceux que j'ignore?
Pilade... Acheve, ô ciel, frappe, je vis encore....
O rage ! Oui, c'eft fon fang. Me laiffant mon ami,
Les Dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCENE III.

ORESTE, PILADE *enchaîné.*

PILADE *au fond du Théâtre.*

Que vois-je ? A mon tranfport puis-je le mé-
connoître ?

Il court embraffer Orefte.

Revois entre tes bras, ô moitié de mon être,
Revois Pilade.

ORESTE.

Où fuis-je ? En croirai-je mes yeux ?
Pilade dans mes bras ! Pilade dans ces lieux !
Je fens mon ame errer fur mes levres tremblantes...

PILADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié
Quel Demon ou quel Dieu t'a conduit ?

PILADE.

L'amitié.
Ayant, par tes débris, connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens luttants contre Neptune,
Les ſauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois, rempli des promeſſes des Dieux.
N'oſant, & ne pouvant, ſans leur faire un outrage,
Te croire enſeveli ſous ton propre naufrage,
Au milieu des rochers qui défendent ce Port,
J'aborde ſans autre art qu'un aveugle tranſport ;
De mon vaiſſeau caché ſous leur cime avancée
J'abandonne le ſoin au ſage & brave Alcée ;
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voiſins des portes du trépas.
Près de ces murs ſanglants le jour vient me ſurprendre ;
J'allois, pour tout tenter, vers mon vaiſſeau me rendre,
Quand tout un peuple accourt & vient m'envelopper ;
Je m'arme avec fureur, je crois le diſſiper ;
Mais le nombre m'accable ; & je deviens la proie
De ces monſtres remplis de terreur & de joie ;
Ils me traînent en foule & d'un commun tranſport

Devant leur Chef tremblant qui m'envoye à la mort...
Mais quels profonds ſanglots ! ....

ORESTE.

Dans quel gouffre d'allarmes
Replongez-vous mes ſens, Dieux, témoins de mes larmes !
Quel eſt mon ſort ! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'oſent approcher ? ...

Se tournant vers Pilade.

Ah ! falloit-il, quittant le thrône & la Phocide,
T'aſſocier ſans honte au ſort d'un parricide ?
Et ne devois-tu pas, à l'exemple des Dieux,
Abandonner un monſtre à lui-même odieux ?

PILADE.

Pilade, ô ciel ! Pilade abandonner Oreſte ?
Quel langage accablant pour l'ami qui te reſte !

ORESTE *furieux.*

Effroyable aſcendant d'un pouvoir ennemi !
J'ai donc aſſaſſiné ma mere & mon ami !
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vuide effrayant ſe forme ſous mes pas ! ...
Graces au Ciel, je vois les gouffres du trépas...
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel ſpectre ſe meut au fond de ces abîmes ? ...
C'eſt ma mere, grands Dieux ! ... Fuyons... Mais la voici....

Egiſte

Egiſte l'accompagne... Et toi, Pilade auſſi !
Comme eux, tu me pourſuis ; toi, mon Dieu tutélaire !
Tu ſers de mes Bourreaux l'implacable colere !
L'ami qui me reſtoit, devient mon aſſaſſin !
Il s'arme de ſerpens, il les jette en mon ſein !
Ciel, où fuirai-je ? Arrête, Ombre chere & terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon déſeſpoir horrible....
Ah ! Je ſuccombe...

Il tombe dans les bras de Pilade.

PILADE.

O Ciel ! Et ne me vois-tu pas
Te ſoutenir, ami, te ſerrer dans mes bras ? ...

ORESTE *revenant à lui.*

C'eſt toi !

PILADE.

Vois ton ami que ta fureur offenſe....
Barbare, voilà donc l'effet de ma préſence !
Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te feroit l'amitié !

ORESTE.

Excuſe un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer ? Il perd tout ce qu'il aime.

PILADE.

Où s'égare ton cœur ! Oſe lui commander :

Illuſtre l'amitié, loin de la dégrader.
Penſe moins à Pilade, & t'occupe d'Oreſte ;
Du plus beau ſang des Rois n'avilis point le reſte.
Sois homme, & me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie & tes remords & ton crime & ton nom ;
Que notre honneur ſoit ſeul préſent à ta penſée.

ORESTE.

Du moins, ſi nos ſoldats, ſi le fidele Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide & ce ſoutien
Savoit quel eſt ton ſort, ſavoit quel eſt le mien !...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.
Il eſt de mon deſtin que ta mort ſoit mon crime...
Ah, malheureux !

PILADE.

On vient. Au nom de ton ami
Ceſſe d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi ſe plaindre tant du Sort qui nous raſſemble ?
Eſt-il donc ſi cruel ? Nous périſſons enſemble.

ORESTE.

Au moins veille ſur moi. Maître de mes remords,
Que je puiſſe inconnu deſcendre chez les morts :
Aux yeux de mes Bourreaux, que mon ame affermie,
Marque mon infortune & non mon infamie.
Je mourrois doublement, mourant deshonoré.

SCENE IV.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

QU'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré !

ORESTE. *à Pilade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance ?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.

Aux Prêtresses.

Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes ;
Accomplissez du Ciel les ordres légitimes.
Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce Temple sacré ne leur conviennent plus.

Pendant qu'on détache leurs fers.

Quels traits & quel maintien ! .... O devoir inflexible ! ....
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible !

Après que les Prêtresses se sont retirées.

Etranger malheureux, dont la noble douleur

Accuse en vous des Rois le ſang & la valeur,
Daignez répondre aux ſoins de mon ame attendrie.
Quels ſont vos Dieux, vos Loix ? Quelle eſt votre patrie ?
Sur les devoirs ſanglans d'un emploi rigoureux
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.
Des barbares rigueurs d'un culte illégitime
Mon bras eſt l'inſtrument, mon cœur eſt la victime.
Parlez. Ne craignez point ici de vous trahir.
Vous êtes malheureux, je ne peux vous haïr.

PILADE.

Ah ! Qui que vous ſoyez, au malheur qui nous preſſe,
Quand vous l'allez combler, quel ſoin vous intéreſſe ?
S'il faut mourir, frappez. Votre pitié nous nuit.
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable.
Qui périt inconnu, périt moins miſérable.

IPHIGÉNIE.

O ſentimens trop chers à mon cœur combattu !
Puiſe-t-on l'infortune au ſein de la vertu ?

PILADE.

Plaignez moins nos deſtins. La mort fait notre envie.
L'homme apprend tous les jours à mépriſer la vie.

IPHIGENIE.

Quel ſort ſi rigoureux vous en fait un malheur ?

PILADE.

Tout homme a ſes revers. Tout homme a ſa douleur

Le plus heureux mortel a connu les allarmes ;
Hélas ! il n'en eſt point qui n'ait verſé des larmes !

IPHIGÉNIE.

à Oreſte.

Mais qu'êtes-vous enfin? Parlez, vous dont le front...

PILADE.

Pourquoi d'un vain aveu ſolliciter l'affront ?

IPHIGÉNIE. *à Oreſte.*

C'eſt vous que j'interroge. Ah! daignez me répondre;
Et ne m'outragez pas, juſques à me confondre
Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Dont un ſort inoui me fait ſervir les Dieux.
Parlez. A vos malheurs il importe peut-être
Que je ſache du moins quels lieux vous ont vu naîtte....
Vous ne répondez rien. Toujours vous me cachez
Vos douloureux regards à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoiſſance ?

IPHIGÉNIE.

Dans le ſein de la Grece auriez-vous pris naiſſance ?
Mycene, Argos... Où vont mes eſprits prévenus ? ...
Ah ! ſans doute ces lieux ne vous ſont pas connus.

ORESTE.

Plût au barbare Ciel qu'un deſert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître !

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! Que n'étoit-il, en naiſſant, mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il eſt vrai, comblez ou diſſipez ma joie.
Au milieu de la gloire, & des tréſors de Troye
Quel eſt, dans ſon Palais, le ſort d'Agamemnon?
Jouït-il d'un bonheur égal à ſon grand nom?

ORESTE.

O Ciel! Que dites-vous? Une main parricide....

IPHIGÉNIE

L'auroit livré, grands Dieux! à la parque homicide!
Et quelle main?

ORESTE.

Madame....

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE

Parlez. Que craignez-vous?

ORESTE *à part.*

Je ne ſais où je ſuis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut ſon aſſaſſin?

ORESTE.

Son Epouſe adultere.

IPHIGÉNIE.

Clitemneſtre ?

ORESTE.

L'amour trama ce noir myſtere.
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime ! Affreux tranſport !
De ſon aſſaſſinat quel eſt le fruit ?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment ?

ORESTE *troublé.*

Son fils....

PILADE *bas à Oreſte.*

Arrête. Ah, qu'il me déſeſpere !

IPHIGÉNIE.

Eh bien, ſon fils ! Parlez.

ORESTE

Il a vengé ſon Pere.

IPHIGÉNIE.

Qu'entens-je ?

PILADE.

Au nom des Dieux, Madame, rempliſſez

Notre plus cher eſpoir qu'ici vous trahiſſez,
Quel ſoin....

IPHIGENIE *à Oreſte.*

Qu'eſt devenu ce fils ?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGENIE.

Grands Dieux !

ORESTE.

Las de traîner ſa miſere profonde,
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE *à part.*

O déplorable ſang ! Implacable Deſtin !
à Oreſte.
Mycene n'a donc plus du grand vainqueur de Troye...

ORESTE.

Que la plaintive Electre à ſa douleur en proie.

IPHIGENIE.

Prêtreſſes.... Conduiſez ces deux Infortunés
Aux lieux où pour l'Autel ils doivent être ornés.
à part.
Je ne peux plus long-tems devant eux me contraindre.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

ORESTE eſt mort !

ISMENIE.

Hélas ! Que vous êtes à plaindre !

IPHIGÉNIE.

Il eſt mort ! C'en eſt fait, tout eſt fini pour moi...,

ISMENIE.

Ah, Madame ! Quel eſt l'état où je vous voi ?

EUMENE.

De quel ſaiſiſſement êtes-vous pénétrée ?

IPHIGÉNIE.

Quelle confuſion dans le Palais d'Atrée !
Quel cours d'aſſaſſinats l'un par l'autre punis ! ...
Pourſuivez, Dieux cruels, contre mon ſang unis ;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triſte reſte
De ce coupable ſang qu'avec vous je déteſte.
Horrible perſpective, effroyable avenir
Que mes regards tremblans ne peuvent ſoutenir !
Hé quoi ! Traîner ſans ceſſe un joug fatal au monde !

Ne m'abreuver jamais que du ſang qui m'inonde!
Ne voir, pour tout objet, que morts & que mourans
Avec de longs ſanglots ſous mes mains expirans!
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge....
Ah! Plutôt dans mon cœur que le couteau ſe plonge.
Ceſſons de reſpecter l'ouvrage des humains;
Dans un Temple de paix, eux ſeuls arment mes mains.
Suivons le déſeſpoir où ma vertu me livre.
Où l'innocent périt, c'eſt un crime de vivre.

ISMENIE.

Ah! Pour vous arracher d'un rigoureux ſéjour,
Le ſort vous réduit-il à renoncer au jour?
Quoi donc! Oubliez-vous qu'Electre encor vous reſte,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreſte?
Oſez-vous, dans vos fers, au trépas recourir
Au mépris d'une ſœur qui peut vous ſecourir?
Elle-méme, grands Dieux! mortellement atteinte,
Parmi l'affreux débris de ſa famille éteinte,
Au milieu des ruiſſeaux du ſang dont elle ſort,
Rampe & ſuccombe en proye aux horreurs de ſon ſort.
Ah! Pour elle, du moins, ſupportez la lumiere;
Vivez, & rappellez votre force premiere
Avec l'eſpoir certain de fuir votre oppreſſeur,
Et d'adoucir ſur-tout les maux de votre ſœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas!

ISMÉNIE.

Dans cet eſpoir le Ciel vous autoriſe
Moins rigoureux enfin, le ſort le favoriſe,
Et livre à vos projets un Citoyen d'Argos.
Oſez rompre par lui la chaîne de vos maux ;
De ces ſauvages mers ouvrez-lui le paſſage ;
Qu'il retourne à Mycene ; & qu'un heureux meſſage
Inſtruiſe votre ſœur du ſecret de vos jours
Qui ſans doute des ſiens vont ranimer le cours.
Eh quoi, vous balancez !

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! Je m'abandonne
Au dangereux conſeil que ta pitié me donne....
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le ſort.
Mais captive en ces lieux, par quel ſecret reſſort...

ISMÉNIE.

Approuvez ſeulement le zele de mon Pere,
Celui de ſes amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma miſere,
Que ſa contagion ne s'étende ſur eux.
Ah ! ſi j'allois leur faire un ſort plus rigoureux !

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du Tiran, ſans titre & ſans fortune
Qui les rendent ſuſpects à ſa crainte importune,
Croyez qu'enveloppés dans leur obſcurité,
Ils vous pourront ſervir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois....

ISMENIE.

De l'un des Grecs cher à votre eſpérance
Vous allez voir bientôt les jours en aſſurance.
Je cours....

IPHIGÉNIE.

Arrête. Ecoute, & que ton amitié
Se prête encore aux ſoins d'une juſte pitié.
Ces deux infortunés qu'un même ſort raſſemble,
Pourquoi les ſéparer ? Délivrons-les enſemble.
Un ſentiment ſecret me rend plus cher l'un d'eux;
Mais l'autre également eſt homme, & malheureux.

ISMENIE.

Mon cœur vous prévenoit. Le même ſoin l'anime.

IPHIGENIE.

L'effroi vient me ſaiſir ſur le bord de l'abîme....
Des vengeances du Ciel ſi j'offenſois les droits!
Si j'étois malheureuſe & coupable à la fois! ...
Vas, ne m'écoute plus, & cours trouver ton Pere;
Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibere.
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger;
C'eſt redoubler mes maux que de les partager.

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

TOI, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte
L'éloigne de ces lieux, & commande à sa crainte ;
Qu'elle force son zele à différer la mort
De ces infortunés dignes d'un meilleur sort ;
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables ;
Prête-leur des forfaits, dont ils sont incapables !
Dis que Diane, avant de les sacrifier,
Vient de nous ordonner de les purifier....
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes ;
Mais le motif m'excuse en cette extrémité :
Qui sert les malheureux, sert la Divinité.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.



ENFIN nous voilà ſeuls, & libres de contrainte,
Je peux & reſpirer, & te parler ſans crainte,
Avant qu'un même ſort trop longtems attendu
Faſſe couler mon ſang dans le tien confondu.
 Un ſoin nouveau ſe mêle au trouble qui me preſſe.
O mon ami, dis-moi, quelle eſt cette Prêtreſſe,
Dont le ſenſible cœur, digne de ſa beauté,
Sçait dans les malheureux chérir l'humanité ?
Quel intérêt ſecret, que je ne peux comprendre,
Au ſort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?
D'où vient qu'à ſon aſpect s'éclairciſſoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me ſuit ?

Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,
A d'autres ſoins plus chers dans mon ſein faiſoit place?
Quels ſont les ſentimens dont j'éprouvois l'attrait;
Enfin de mes remords qui peut m'avoir diſtrait?

PILADE.

En cet inſtant fatal que ton honneur reclame;
Quel mépriſable ſoin vient agiter ton ame?
De quoi va s'occuper ton eſprit égaré,
Tandis que ſur l'Autel le glaive eſt préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangére,
Qu'aura verſé ſur nous ſa pitié paſſagére?
Déjà trop ébranlé par tes premiers tourmens,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens?
Remplis plûtôt ton cœur du ſoin de ta mémoire:
Meurs ſans honte, du moins, s'il faut mourir ſans gloire.
Maître de tes tranſports, impoſe à tes Bourreaux;
Et ne leur laiſſe voir, de toi, que le Héros.
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte:
Il céde à ſa rigueur. Le reſte, il le ſurmonte.

⁂

SCENE II.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGENIE.

Je vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,
O dignes Etrangers, vous seroit-il suspect ?
Ah! Jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense!
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense....
Changeant mon ministere en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;
Je l'espere du moins. L'humanité plus forte,
Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte :
Je sens même les Dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystere sanglant qu'ils semblent m'imposer,
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant, m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer, un soin cher & pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.
Ce Ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grece.
J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnants destins.

SCENE III.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE, ISMENIE.

ISMENIE.

MADAME....

Appercevant les Etrangers, elle lui fait ſigne de les faire retirer.

IPHIGENIE.

à Iſménie.

Eloignez-vous. * Ciel ! Que viens-tu m'apprendre ?

ISMENIE.

Qu'à ſauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre,
Alors qu'un ſeul ſuffit au ſuccès de vos vœux.
Tous nos amis, tremblants pour vous comme pour eux,
Diſent que c'eſt ſe rendre inutile victime,
Et c'eſt peut être, en vain, commettre un double crime.
Ils ajoutent encor que Thoas veut du ſang,
Dût-il l'aller chercher juſques dans votre flanc ;
Qu'il faut, ainſi qu'aux Dieux qui peut-être l'exigent,

* *Oreſte & Pilade ſe retirent au fond du Théâtre.*

Ceder une victime aux terreurs qui l'affligent ;
Qu'avec plus de ſuccès vous pourrez impoſer
A ſon zele ſanglant qu'il vous faut abuſer,
Et que ſon cœur enfin, s'il voit un ſacrifice,
Alors de vos diſcours verra moins l'artifice.
D'un invincible effroi tous en un mot ſurpris,
Ne veulent ſeconder mon Pere qu'à ce prix ;
Aux prieres, en vain ſon zèle a joint les larmes....
Madame, il a fallu ceder à leurs allarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités ! ....

ISMENIE.

Ils vous ôtent le choix.
La néceſſité parle. Il faut ſuivre ſa voix :

IPHIGENIE.

Je ſuis, puis qu'il le faut, l'exemple de ton Pere ;
Je céde à ſon danger, aux Dieux, à ma miſere.

ISMENIE.

Je cours le retrouver. Hâtez vous.

❧

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PILADE *dans le fond du Théâtre.*

IPHIGENIE *seule sur le devant.*

Sort cruel,
Quelles sont tes rigueurs! Ah! D'où vient que le Ciel
Ote presque toûjours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains & bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être!
à Oreste & à Pilade. à part.
Approchez.... (Je frémis).... Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, & me les pardonnez.
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvois, douce & cruelle erreur!
De vos destins communs diminuer l'horreur;
Je vous en ai flattés, je m'en flattois moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveugloit: ses efforts hazardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux;
Et telle est la rigueur de mon sort & du vôtre
Qu'il faut que l'un, hélas! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, & vous le déchirez....

à Oreste.
Mais puisqu'il faut choisir... C'est vous qui partirez.
Mes ordres sont donnés. Le danger, le tems presse;
Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse;
Et je reviens.

SCENE V.

ORESTE, PILADE.

ORESTE *éperdu.*

Où suis-je!... Et je la laisse aller!...
Mais quelle voix pour moi, grands Dieux! peut lui parler?

PILADE.

Le voilà donc rempli, ce vœu si légitime!
De l'amitié, je meurs honorable victime.
O mon unique ami, souscris à mon bonheur;
Souscris au choix des Dieux si cher à mon honneur.
Laisse-moi mourir seul, & d'un ami fidele
Donner à l'univers l'exemple & le modele;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un Roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste Loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse
Qu'en remplissant mes vœux, & ceux de la Prêtresse....

ORESTE.

O fureur ! ... M'aimes-tu ?

PILADE.

Quel étrange diſcours
Dont tes ſanglots preſſés interrompent le cours !
Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PILADE.

Ton air affreux me glace !
Parle. Que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PILADE.

Moi ! Renoncer au choix....

ORESTE.

Et c'eſt-là me chérir ?
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr ?
Conſulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le Trône & ma Patrie ?
L'horreur de tes forfaits, ta rage & tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?
Paricide vengeur du meurtre de ton pere,
Ton bras dégoûte-t'il du meurtre de ta mere ?
Vois-tu des traits de ſang, & des ſpectres dans l'air
Au jour que font éclore & la foudre & l'éclair ?

Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtez ta mere ensanglantée ?
Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre & te presser ?...
Le seul trépas est-il ta derniere ressource ?
Lui seul, de tant d'horreurs, peut-il combler la source ?
Tu m'aimes ! Et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je soüille & j'abhorre,
Proscrit, désespéré, sans asyle, sans Dieux,
Misérable par-tout, & par-tout odieux !
Tu m'aimes ? Et tu veux, ô comble de l'outrage !
Tu veux dans ton ardeur ou plûtôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, & payer tes bienfaits !
Tu veux, que redoublant l'excès de mes allarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature éxécrable Bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau !
Ah, Barbare ! peux-tu jusques-là méconnaître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître ?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu ?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu ?

PILADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime ?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime ?

Pour racheter ta vie, as-tu vendu mon ſang ?
Dois-tu, le glaive en main, me déchirer le flanc ?
Ton cœur, ton foible cœur étonné du ſupplice,
Du choix de la Prêtreſſe a-t'il été complice ?

ORESTE.

En ſuis-je moins, cruel, l'inſtrument de ta mort ?
Qui t'a conduit-ici ?

PILADE.

La rigueur de ton ſort.

ORESTE.

Hé bien !......

PILADE.

Mais malgré toi, malgré ta réſiſtance
Qui n'a jamais ceſſé d'éprouver ma conſtance.
Que ta triſte fureur ceſſe de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me diſputer ;
Oſe plûtôt par elle, oſe briſer ta chaîne.
Je peux fléchir des Dieux l'inexorable haine ;
Le ſang de l'amitié ſur l'Autel répandu
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux ! T'es-tu joint à ma barbare mere,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amere ?
Pourquoi veux-tu des Dieux m'ôter le ſeul bienfait
Et me charger encor d'un indigne forfait ?
Horrible au monde entier d'où ma fureur m'exile,
Et quel ſeroit, dis-moi, quel ſeroit mon aſyle,

Si, de concert avec le Destin ennemi,
Tu m'ôtois à la fois la mort, & mon ami !

PILADE.

Meurs donc, cruel ! Au gré de ta farouche envie
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas ! Je me flattois qu'au choix des Dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'éleveroit au dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.
Mais tu ne veux que suivre, en furieux, mes pas,
Et me ravir, ingrat, le prix de mon trépas ;
Ah Dieux !... Mon cher Oreste, ah par pitié, par grace,
Daigne, pour ton ami, survivre à sa disgrace !
Qu'au gré des Dieux contens du supplice où je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours !
Faut-il pour triompher de ton humeur altiere,
Qu'avec Agamemnon, & sa famille entiere,
Qu'avec toute la Grece unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, & d'un torrent de pleurs....

ORESTE.

Arrête. Jusques-là peux-tu pousser l'injure ?
Au pied de ces Autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers & si multipliés,
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés ?
Barbare ... Ah ! je succombe à ce dernier outrage....
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage....

Je ne me connois plus.... Mais loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur ſemble encor s'endurcir? ....
Hé bien! Je vais, ſauvant un crime à la Prêtreſſe,
Lui découvrir le mien, & l'horreur qui me preſſe,
L'obliger, par devoir, à révoquer ſon choix.

PILADE.

Ami, que vas-tu faire? Ah ciel!

ORESTE.

Ce que je dois.

PILADE.

Ah! Quel délire affreux! Quelle rage ennemie!
Achete-t-on la mort au prix de l'infamie?
De toi-même, grands Dieux! porteras-tu l'oubli
Juſqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili?

ORESTE.

C'eſt toi, qui m'y contrains. Ton aveugle injuſtice
Impoſe à ma vertu ce honteux ſacrifice.

PILADE.

Moi, juſte ciel!

ORESTE.

Tranchons d'inutiles diſcours.
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours,
Ou j'achete à ce prix la mort que je mérite:
J'en atteſte les Dieux que mon aſpect irrite.

PILADE.

Peux-tu jurer ta honte?

ORESTE.

Et c'eſt toi qui la veux !
Oui, je la jure encore, ou réponds à mes vœux.
Je me déclare un Monſtre abhorrant la lumiere,
Qui s'eſt fait un tombeau de la nature entiere :
Je dis qui m'a fait naître, & qui j'ai fait périr.
Et ſi, de cet aveu, je ne dois pas mourir,
Si la Prêtreſſe encor eſt pour moi combattue,
J'accepte ſes bienfaits.... Je m'immole à ta vûë ;
Si cette main balance, ô Terre, entr'ouvre toi,
Et vous, qui m'entendez, ô Cieux, écraſez-moi.

PILADE.

Je frémis ! qu'oppoſer à ſa rage inſenſée ?
à part.
Inſpirez-moi, grands Dieux ! .... Ah, ſans-doute qu'Alcée....

ORESTE.

La Prêtreſſe paroît.

PILADE.

Je cede à ta fureur.
Tes jours me ſont encor moins chers que ton honneur.

SCENE VI.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE *une Lettre à la main.*

à Oreste. à Pilade.

VOICI... Retirez-vous. Guide ses pas, Euméne;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas! qu'on le remène.

ORESTE.

à Iphigénie. Retenant Pilade.

Ah! Madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas.
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.

montrant Pilade.

Ah! Détournez sur lui l'effet de vos bontés;
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre & propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout ſacrifié.
Malheureux ſeulement par ma triſte amitié!

IPHIGÉNIE

Eh quoi ! vous préferez une mort rigoureuſe
Au ſoin de me ſervir, & de me rendre heureuſe ?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur.
De mes deſtins plûtôt accuſez la rigueur.
Dans cet ami ſi cher ſouffrez que je vous ſerve ;
Souffrez, pour vos deſſeins, que je vous le conſerve.
Confiez ſans ſoupçon vos lettres à ſa foi ;
Et me laiſſez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux tranſport ! Et quel effort inſigne !
Allez. De mes bontez vous n'êtes que plus digne.
Vivez, & me ſervez. Je ne ſçais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, & confirme mon choix.

ORESTE.

Ah, Dieux !... Ne rendez point mon ſort plus déplorable.
Laiſſez, ſans s'avilir, mourir un miſérable.
La mort eſt mon eſpoir : n'allez point le trahir ;
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE *à Pilade.*

Mais vous, conſentez-vous au tranſport qui l'anime ?
N'allez vous pas, non moins barbare & magnanime,

Signalant contre moi votre triſte amitié,
Combattre également les ſoins de ma pitié,
Leur préferer la mort ?

PILADE *à part.*

Hélas ! Que lui répondre ?

ORESTE *éperdu.*

bas à Pilade.

Madame.... Ah ! ſouviens-toi....

IPHIGENIE.

Vous ſemblez vous confondre.
Parlez, expliquez-vous ?

PILADE.

Son cruel déſeſpoir
M'a fait, de lui ſurvivre, un rigoureux devoir.

IPHIGENIE.

Comment ?

ORESTE.

Ah ! n'allez point d'une lâche foibleſſe
Soupçonner de ſon cœur l'héroïque nobleſſe !
C'en eſt un digne effort, s'il me laiſſe mourir ;
En oſant vivre, il fait pour moi plus que périr....
Mais, Madame, ceſſez de vous nuire à vous-même.
Et me laiſſez enfin vous ſauver ce que j'aime.
Hélas ! pour vous ſervir, je ſuis trop malheureux....
Tournez vers mon ami ces regards généreux.
Ne me refuſez pas ; ce cœur vous en conjure.
Vous feriez de tous trois & la perte & l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que mon ame tremblante admire avec horreur....
Mourez.

PILADE *à part.*

Ciel ! Je frémis.

IPHIGÉNIE *à Pilade.*

Me serez-vous fidéle ?
Puis-je compter sur vous ?

PILADE.

Vous connoîtrez mon zèle....
Daignez, de cet ami, d'un seul jour differer
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer....
Qu'au moins de son bucher la flamme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante....
Me le promettez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PILADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié.
Il faut que votre cœur par un serment s'engage :
Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les Dieux.
Puissent ils m'épargner un devoir odieux !
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.

à Oreste.

Etranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami que vous ne verrez plus.

ORESTE *embrassant Pilade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.
Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.
L'opprobre & les malheurs étoient tout mon partage...
Adieu. Conserve en toi, fidéle à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prens soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chere.
Daigne essuyer ses pleurs, & lui rendre son frere.
montrant Iphigénie.
Sois fidéle sur-tout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PILADE.

Je meurs.

ORESTE *s'arrachant des bras de Pilade.*

Allons.

PILADE.

Mon ami m'abandonne...,
Arrête.

ORESTE *se précipitant de nouveau dans ses bras... puis s'en arrachant.*

O mon ami.... Mais mon destin l'ordonne.

PILADE *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

IPHIGENIE *toute éplorée.*

Il faut vous féparer.

PILADE.

Madame....

IPHIGENIE *à Pilade.*

Dans fes bras voulez-vous expirer ?

Elle conduit Orefte jufqu'au fond du Théâtre.

PILADE *à part fur le devant.*

Ami ! Va, je faurai te fauver ou te fuivre ?
Eh ! Quand je le voudrois, pourois-je te furvivre ?

SCENE VII.

PILADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGENIE.

HELAS ! Que je vous plains !.... Mais les momens font chers.
Partez, & me fervez ainfi que je vous fers.
Voici l'écrit enfin que j'adreffe à Mycéne:
Du fort qui vous pourfuit fi vous domptez la haîne,
Ne trompez point l'efpoir qui peut m'être permis;
Qu'aux mains d'Electre il foit fidélement remis.

PILADE.

Qu'entens-je? Et quel rapport vous unit l'une à l'autre?

IPHIGENIE.

Laiſſez-moi mon ſecret ; j'ai reſpecté le vôtre.

PILADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCENE VIII.

PILADE, IPHIGÉNIE, ISMENIE, UN ESCLAVE.

ISMENIE.

Le navire eſt tout prêt :
Il flotte au gré du vent qui ſert votre intérêt.
A travers les rochers cet eſclave s'engage
A conduire en ſecret l'Etranger au rivage.
Le tems preſſe.

IPHIGENIE *à Pilade.*

Venez. Puiſſiez-vous ſans témoins
Quitter ces bords ſanglans, & mériter mes ſoins!

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.



'ESCLAVE ne vient point. O mortelles allarmes !
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes....
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?....
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute,
En proye à tous les maux que mon ame redoute ?...
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentimens qui viennent m'allarmer !
O Ciel, encoure-t-on ta haine rigoureuse,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pû t'irriter ?
Et me puniras-tu de t'oser imiter ?

EUMENE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obſtacle ?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'eſt un fidele oracle.

EUMENE.

Aux maux que vous craignez, que ſert de vous livrer ?
Que ſert avant le tems de vous déſeſpérer ?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du deſtin qui m'opprime ;
J'ai fait des malheureux...peut-être par un crime !

EUMENE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile tranſport,
Et d'Iſménie, au moins, attendez le rapport.
Je l'apperçois.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

EH bien ! Que faut-il que j'eſpere ?
L'Eſclave & l'Etranger ont-ils rejoint ton Pere ?

ISMÉNIE.

Tous deux, au lieu preſcrit, n'ont point encor paru.
Mon Pere impatient envain a parcouru

Tous les ſombres détours que l'Eſclave a dû prendre;
Il n'a rien vu. Tous deux ſont encore à ſe rendre.
Il n'oſe interpréter leurs ſiniſtres délais.
Le calme cependant regne dans le Palais ;
Et vos deſſeins cachés dans la nuit du ſilence
De l'œil qui vous pourſuit, trompent la vigilance.
Mais que vois-je ?

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

APPROCHEZ. Soyez moins effrayé.
Qu'eſt devenu le Grec à vos ſoins confié ?

L'ESCLAVE.

Il n'eſt plus.

ISMENIE.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Comment ?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auſpices,
Rampant avec effort le long des précipices,

Nous avancions déjà vers l'asyle écarté
Où flotte le Vaisseau pour sa fuite apprêté.
Je précédois ses pas, & lui frayois la route.
Allarmé d'un bruit sourd, il m'arrête ; il écoute ;
Et le moment d'après, il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin.
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite ;
Je cede à la terreur dont je le vois frappé ;
Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre où l'onde en mugissant se brise,
Le faisant retirer de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale,
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui. Mais, ô soins superflus !
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots en s'y brisant, selon toute apparence,
L'ont englouti, Madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

à l'Esclave. à Isménie.

O sort ! .... Allez. Et toi, de ces bords ennemis
Fais éloigner ton pere, ainsi que ses amis.
Conserve à ta tendresse une tête si chere ;
Qu'il rentre en son asyle, & moi dans ma misere !

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

C'En eſt donc fait! Il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule eſpoir qui prolongeoit mes jours!
Jaloux des ſoins ſanglans que ſa rigueur m'impoſe,
Le Ciel impitoyable à mon retour s'oppoſe....
Argos a diſparu pour moi de l'univers! ....
Ces lieux ſeront toujours de mes larmes couverts!
Ah! Puiſque ſans eſpoir, en eſclave aſſervie,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,
Au moins contentons-nous. Voyons l'autre Etranger:
Sur mes triſtes deſtins oſons l'interroger;
C'eſt le dernier des Grecs que m'offriront ſans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute;
Il faut en profiter.

EUMENE.

Eh! Quel funeſte bien
Attend votre douleur d'un ſi triſte entretien?
Voulez-vous renoncer au devoir de Prêtreſſe?
Voulez-vous, de vos ſens moins que jamais maîtreſſe,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Ceder à ſes tranſports, au lieu d'en triompher?

IPHIGENIE.

Les Dieux, en reprenant leur prémiere victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir & mon crime!

EUMENE.

Ne voyez donc ce Grec, Madame, qu'à l'Autel,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGENIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en defendre;
Sers ma douleur. Je veux absolument l'entendre,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit allarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire;
Je promets tout son sang aux mânes de mon frere;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler!

SCENE V.

IPHIGÉNIE *seule.*

DAIGNEZ me rendre, au moins, mon devoir légitime,
Et me laisser frapper, sans remords, ma victime,
Grands Dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous, qui m'épouvantez, en vous obéïssant!
Et toi, jeune Héros, ombre plaintive & tendre,

Reste du grand Pélops, dont j'osois tout attendre,
Frere d'autant plus cher encore à ma douleur,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur,
Qu'au contraire, rempli d'innocentes allarmes,
Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes,
Pour suprémes devoirs, de mon amour tremblant
Reçois, avec mes pleurs, cet hommage sanglant :
Reçois.... Mais quel présent mon amour va lui faire !
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire ?
Hélas ! Il étoit né pour être leur soutien !
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCENE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

ORESTE *à part.*

O MORT, à tant d'horreurs, arrache enfin mon ame !

à Iphigénie.

Pour vous suivre à l'Autel, m'appellez-vous, Madame ?
Allons. Avec transport je marche sur vos pas.
Les Dieux ont sçu me faire un bonheur du trépas.
Allons. Quoi ! vous pleurez ?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma foiblesse.

A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse.
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut, & qui ne peut, être votre ennemi.
Cachez-vous tout entier à mon ame sensible ;
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah ! Ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs ?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle.
Venez. A mon bonheur cessez de mettre obstacle....
Mais, Madame, parlez. Qui peut vous arrêter ?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter ?
Armez mon bras. Du vôtre il va faire l'office,
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser !
Et quel est donc le sang que vous voulez verser ?
Quel sein vous l'a transmis? Quel rang vous a vu naître?
Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connoître....
Laissant votre secret entre vous & les Dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux.
Que sçait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,
Qui vit, contre ses jours, la Gréce entiere unie ?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur !
Que me demandez-vous ? Ah, mortelle rigueur !

IPHIGÉNIE.

Et d'où naît, à ſon nom, le trouble qui vous preſſe ?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeuneſſe,
Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs ardents à la frapper,
Vous n'avez pu parer l'Autel pour ſon ſupplice !

ORESTE.

Mais quel ſoin...!

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous ? Je vais ſubir le même ſort,
Par le même chemin deſcendre au même bord.
Heureux, ſi je pouvois, victime obéiſſante,
Offrir aux Dieux, comme elle, une tête innocente !...

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ! Vous ignorez encore qu'elle vit,
Qu'aux cruautez des Grecs Diane la ravit,
Et que la tranſportant ſur un rivage horrible....

ORESTE.

Qu'entens-je ? Iphigénie... ô Dieux ! eſt-il poſſible...
Elle vit ? ... Achevez, je meurs moins malheureux...
Dites... Le ſçavez-vous?... Sur quels bords rigoureux
Reſpire une victime & ſi chere & ſi tendre !

IPHIGENIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste Ciel ! .... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort ?

IPHIGENIE.

Hélas ! Plus à plaindre que vous,
Le sort qui vous attend, lui paroîtroit trop doux !

ORESTE.

Ah Dieux ! Que ce discours me fait naître d'allarmes ! ....
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes ?
Si vous sçaviez... Mais non... Je lui ferois horreur...
Elle déteſteroit mon crime & ma fureur....
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer ? Moi-même je m'abhorre....
Cieux ! Quels sont mes tourmens ! Puis-je les supporter ?
Mais le plus grand de tous, c'est de les mériter.

IPHIGENIE.

Quoi ? Vous êtes coupable, & mon cœur vous excuse !
Vous méritez la mort, & ma main s'y refuse !
De vos affreux transports quand je devrois frémir,
Mon cœur s'en attendrit, je ne sçais que gémir !
Et qu'êtes-vous ? Parlez, il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie ?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout ſon eſpoir. Elle ſçait qu'il eſt mort.

ORESTE.

Non, Madame, il ſurvit aux horreurs de ſon ſort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Il vit, mais ſans eſpoir pour elle!

IPHIGÉNIE.

Comment ?

ORESTE.

O deſtinée ! O rigueur éternelle !
Elle ignore qu'ici....

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs !
Ah ! Qui que vous ſoyez, ah ! Parlez, ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble & mes ſanglots ne font que trop connoître....

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel ſoupçon fait-il naître !
Sa jeuneſſe.... Ses traits.... Un ſecret ſentiment....
Se peut-il...., Achevez. Finiſſez mon tourment.

ORESTE *éperdu.*

Eh bien ! A ſes malheurs reconnoiſſez Oreſte.

IPHIGÉNIE *tombant évanouie dans les bras d'Eumene.*

Mon frere !

ORESTE.

Iphigénie ?... Oui, tout mon cœur m'atteste...

Avec transport.

Iphigénie....

IPHIGÉNIE *revenant à elle.*

Oreste.... Ah ! tous mes sens charmés....
Mon frere ! .... O nom si cher ! ....

ORESTE.

Ma sœur ! Quoi ! vous m'aimez ? ....
Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...
Ma chere Iphigénie....

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes !....
Mon frere est dans mes bras... Et j'allois l'égorger !...

Elle retombe dans les bras d'Eumene.

ORESTE.

Cessez. Dans quels ennuis m'allez-vous replonger !

IPHIGÉNIE.

Eh ! Qui vous a conduit sur ce bord homicide ?

ORESTE.

Le Ciel, l'injuste Ciel, qui m'a fait parricide,

Et qui, m'en puniſſant, déchaîne ſur mes pas
Tous les monſtres vengeurs des gouffres du trépas.
Et pour m'en délivrer, le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane !

IPHIGENIE.

Ce Ciel impénétrable, & qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler ?
Mais comment impoſer au Tyran qui m'obſerve ?
Comment vous dérober au ſort qu'il vous reſerve ?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs !
O ſuperſtition, quelles ſont tes fureurs ! ....

à Oreſte.

J'entens du bruit. Fuyez. Cache ſes pas, Eumene.
Dieux, ſi c'étoit Thoas ! Si ſa rage inhumaine...!
Allez.

ORESTE.

Moi, vous quitter ! Que j'expire en vos bras,
C'eſt mon eſpoir.

IPHIGENIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas ?



SCENE VII.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

ISMENIE.

FUYEZ Thoas, fuyez ſa rage forcenée ;
Il ſçait de l'Etranger la fuite infortunée.
L'Eſclave eſt expirant. Il cherche dans ſon ſein
A démêler le nœud d'un malheureux deſſein.
Sans être encor ſuſpects à ſa barbare rage,
Mon Pere & ſes amis ont prévenu l'orage ;
Du Vaiſſeau pour le Grec vainement préparé
Ils ont couru ſe faire un aſyle aſſuré.

IPHIGÉNIE.

La mort eſt à préſent le ſeul Dieu que j'implore ;
Je me ſauve en ſes bras d'un crime que j'abhorre.

ISMENIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre Etranger,
Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger....

ISMENIE.

Eh bien!

IPHIGÉNIE.

Il eſt mon frere.

ISMENIE.

O Ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble;
Mes pleurs, mon déſeſpoir, que ſon danger redouble.

ISMENIE.

Madame, Il faut....

SCENE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

EUMENE.

Oreste eſt au pouvoir d'Arbas.
Il vient de s'en ſaiſir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, Ciel vengeur, ta main appeſantie
Vient frapper coup ſur coup mon ame anéantie!

Un courroux éternel semble-t-il t'animer ?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer ?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frere ? ....
Dans ses embrassemens terminons ma misere.
Courons....

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport ?

EUMENE.

Ah ! Madame, arrêtez. Que cherchez-vous ?

IPHIGÉNIE.

La mort.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, GARDES.

THOAS.


UEL art, à me tromper, employoit l'infidelle !
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle !
O mystere fatal ! Pour m'en imposer mieux,
Oser impunément faire parler les Dieux !
De son perfide cœur éludant l'artifice,
Que n'ai-je, sous mes yeux, pressé le sacrifice !
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur !
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur ?
De ma Religion vengeant le privilége,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilége,
Avec tous mes tourmens, le fer & le poison !

Faut-il, de tout mon ſang, payer ſa trahiſon?
Mais qui ſuſpend mon bras! Frappons qui nous opprime.
Juſques ſur les Autels on doit punir le crime.

SCENE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout eſt, avec effroi, rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre Etranger reſte en votre pouvoir,
Celui, dont les fureurs vous rempliſſoient d'allarmes....
Je l'ai repris des mains de la Prêtreſſe en larmes.
Mais quel trouble nouveau....

THOAS.

Tout me devient ſuſpect;
Tout s'offre à mes regards ſous un ſiniſtre aſpect.
O toi, fidele Arbas, dont les ſoupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'Etranger aux Autels échappé
Dans les flots en effet ſoit mort enveloppé,
Et que le Traître obſcur qui lui ſervoit de guide,
N'ait point, dans les tourmens, fait un récit perfide?

ARBAS.

Je ne crois pas, Seigneur, qu'il vous ait imposé.
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé ?
L'on auroit su, d'ailleurs, trouver votre victime,
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,
Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite & me confond !

ARBAS.

Eh bien ! Sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime;
Nous saurons l'y trouver, & la rendre au trépas
Si l'abîme des flots ne la recele pas.

THOAS.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.

SCENE III.

THOAS, GARDES.

THOAS *à l'un des Gardes.*

Et vous, faites venir l'infidelle Prêtresse.

SCENE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé
Revient, en traits de ſang, frapper mon cœur glacé.
Je ſens qu'à mon deſtin Diane m'abandonne.
La trahiſon me ſuit, & la mort m'environne.
En vain ſur mes périls je voudrois m'aveugler....
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zele,
Je m'entens appeller dans la nuit éternelle :
Je vois ſe ranimer leurs membres deſſéchés,
Qu'autour de ces Autels mes mains ont attachés....
Comment interpreter ces effrayans miracles ?
Grands Dieux, démentez-vous la foi de vos oracles?
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur ;
Et mépriſons l'effet d'une aveugle terreur.

SCENE V.

THOAS, IPHIGÉNIE, GARDES.

THOAS.

APPROCHEZ & tremblez. Que votre ame éperdue
Sente déjà la peine à ses crimes trop dûe.
Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le Ciel désobéi.
Malheureuse ! Pourquoi cet Etranger funeste
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste ?
Quels étoient vos projets ? Quel mystere odieux
Vous faisoit, contre moi, trahir l'ordre des Dieux ?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée
Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier ?
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne
De l'un de ces Captifs que poursuit votre haîne,
Que d'informer par lui mes parens affligés
Du secret de mes jours malgré moi prolongés ;
Et ce cœur innocent que noircit l'imposture,

Ecouta ſeulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche diſcours croyez-vous m'abuſer ?
Et fut-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuſer ?
Quand vous ſavez ſur-tout qu'un oracle terrible
Me menace toujours du ſort le plus horrible,
Si je n'immoſe aux Dieux de leurs Autels jaloux
Tout prophané Etranger proſcrit par leur courroux.

IPHIGÉNIE.

Ah ! Cet oracle obſcur autant qu'épouvantable,
Pour le malheur du monde, eſt-il ſi véritable ?
Ceux qui vous l'ont rendu, n'ont-ils pu vous flatter ?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter ?
Les Miniſtres des Cieux ſont-ils incorruptibles ?
D'erreur ni d'intérêt ne ſont-ils ſuſceptibles ?
Hélas ! Pour approcher des Dieux & des Autels,
En reſſemblons-nous moins au reſte des mortel[illegible]
Je ne veux point ici pouſſer plus lo[illegible] oute
Sur ces décrets confus que v[illegible] ame redoute ;
Mais la raiſon du mo[illegible] doit les interpréter ;
C'eſt l'oracle q[illegible] faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour, & quel affreux langage !
A me l'oſer tenir quel motif vous engage !
Pouvez-vous, au mépris des Dieux, de votre rang,
Excuſer vos forfaits par un crime plus grand ?

Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor te reſpecter en elle ?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton Temple ſouillé ?

IPHIGÉNIE.

Eh ! bien, de vos fureurs comblez donc la meſure !
Epargnez-moi des maux dont frémit la nature,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
Au gré de vos ſoupçons & de votre terreur,
Frappez ce cœur, de crime & de crainte incapable,
Ce cœur que vous voulez, en vain, rendre coupable ;
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux ;
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS *aux Gardes.*

Qu'on faſſe à l'Autel venir l'autre victime.
à Iphigénie.
Dans ſon cœur [illegible] ſanglant mon courroux légitime
Va d'un œil ſcrupuleux, [illegible] votre châtiment,
Interroger le Ciel & ſon reſſentiment.
L'intérieur du Temple s'ouvre. Oreſte paroît & s'avance au milieu des Prêtreſſes vers l'Autel.

IPHIGENIE *à part.*

Où ſuis-je ? Et quel ſpectacle ! O nature ! ô mon frere !
O ſacrifice affreux d'une tête ſi chere !

SCENE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS *à Iphigénie.*

VENEZ remplir les soins de votre emploi sacré ;
Et prendre sur l'Autel le couteau révéré.

IPHIGENIE.

Seigneur...

THOAS.

Obéissez au Ciel qui vous commande ;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGENIE *à part.*

Moment terrible ! O Dieux, venez me secourir !
haut.
Je succombe .. Seigneur... Je ne peux que mourir...

THOAS.

Quoi ! Vous osez encore ici contre vous-même
Trahir des Dieux présents l'ordre saint & suprême ?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, Tiran, dont la terreur
Fait de ce Temple saint un Théâtre d'horreur ?

A la honte des Dieux, que ton erreur atroce
Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre, peux-tu penser qu'ivres de sang humain,
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?
Cesse de faire enfin ces Dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre, & le crime en hommage.
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entens-je? Oses-tu bien, insensé, téméraire....
à Iphigénie.
Obéissez, frappez.

IPHIGENIE.

Seigneur.... Il est mon frere.

ORESTE.

Oui, je le suis. Devant le fils d'Agamemnon
Lâche, baisse les yeux, & respecte ce nom.
Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue:
Je voulois te ravir le jour & la statue.
C'est à la voix du sang des malheureux humains
Dont s'abbreuve ton cœur par d'innocentes mains,
C'est à ses cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre,
Mon bras venoit venger & consoler la terre,
Et de l'atrocité d'un culte destructeur
Laver dans tout ton sang & l'homme & son auteur.

IPHIGENIE *à Oreste.*

Ceſſez....

ORESTE.

Soyez ma ſœur, ſoyez Iphigénie.
Votre terreur pour moi m'eſt une ignominie.
Ayez la fermeté qui ſied à la vertu ;
C'eſt mériter ſon ſort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil & d'audace effrénée
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée....
Pour me braver ici, parle, quel es-tu ?

ORESTE.

Roi.
Si je t'avois puni, j'en rempliſſois la Loi.

THOAS *troublé.*
à Iphigénie.

Je cede à ma fureur. Frappez, quel qu'il puiſſe être.
Faites votre devoir, & me vengez d'un traître.

IPHIGENIE.

O Cieux, vous l'entendez, & vous ne tonnez pas ?
Et vous tenez fermé l'abîme ſous ſes pas ?
Parricide jouet d'une aveugle impoſture,
Tu m'oſes commander d'outrager la nature ?
De mon frere, tu veux que je ſois le Bourreau,
Qu'en ſon cœur treſſaillant j'enfonce le couteau ?

Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le Ciel épouvanté ?
Ah ! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage ?
Es-tu mon Maître ? Es-tu le Dieu de ces Autels ?
Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels ?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître...

IPHIGENIE.

Frappe. Sois mon Bourreau. Mais le Ciel est mon Maître.

Elle s'élance vers l'Autel, s'empare de la victime ; puis s'adresse aux Prêtresses.

Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
N'obéissez qu'aux Dieux, n'écoutez que ma voix.
Rentrez dans les devoirs de votre ministere.
Défendez l'innocent, soulagez sa misere.

Leur montrant Oreste.

Veillez sur ce pur sang du maître des humains ;
Ses jours sont par le Ciel confiés à vos mains.

Les Prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.

THOAS.

Gardes.

ORESTE *à Iphigénie.*

Laiſſez, ma ſœur, laiſſez à mon courage
Le ſoin de m'immoler à ſa barbare rage.

THOAS *aux Gardes interdits.*

Quoi donc! à ſon aſpect vous reculez d'éffroi!

Les Gardes ſont un mouvement.

IPHIGENIE *s'avançant vers les Gardes.*

Prophanes, arrêtez. Et reſpectez un Roi.

SCENE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE, ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES.

ARBAS *éperdu.*

AH! paroiſſez, Seigneur. Une effroyable eſcorte....

THOAS.

Quel bruit horrible, ô Ciel! On enfonce la porte.
Courons.... Mais immolons avant à mon courroux....

IPHIGENIE *s'avançant.*

Viens-tu braver les Dieux qui combattent pour nous!

ORESTE,

repoussant avec force derriere lui Iphigénie, & s'offrant aux coups de Thoas.

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître de ma furie....

SCENE VIII.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE, ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES, PILADE, TROUPE DE GRECS.

PILADE.

Il s'élançe à la tête des Grecs sur la Scene, il arrête d'une main Thoas, & le frappe de l'autre.

ARRESTE, & meurs, Barbare, au pied de ces Autels.

Aux Gardes & Prêtresses.

Fuyez, Tirans sacrés des malheureux mortels.

Il se précipite dans les bras d'Oreste.

L'instant d'après, encore tout transporté.

Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée;

J'ai sçu tromper mon guide, & j'ai rejoint Alcée.

Guidé par l'amitié, fecondé par les Dieux,
Je rentre, avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGENIE *à Ifménie avec tranfport.*

Cours délivrer ton Pere.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, PILADE, IPHIGENIE, TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O Moitié de ma vie!

PILADE.

Vivez.

ORESTE.

Ah! digne ami, revois Iphigénie.

PILADE.

Iphigénie, ô Ciel!

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon fort.
Mais les momens font chers. De ce Temple de mort
Où la vertu gémit fous le glaive abattue,
Allons, avec refpect, enlever la ftatue.
Tantôt vous m'avez dit qu'à fon enlevement
Les Dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en ſens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve !
Dans quel calme profond ſoudain je me retrouve !
Je ſens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abîme dévorant ſe ferme ſous mes pieds.
L'horreur me fuit. Tout ſemble autour de moi renaître.
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouis ! Je reconnois les Dieux.
La Loi de la nature eſt donc la Loi des Cieux.

PILADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend ſur ces bords. Marchons, & ſous l'auſpice
Du Ciel fécond pour nous en miracles divers,
Allons en étonner la Grece & l'Univers.

Fin du cinquiême & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Iphigénie en Tauride, Tragédie*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 12 Décembre 1757.

CRÉBILLON.

Le Privilège & l'enrégiſtrement ſe trouvent aux Œuvres de M. Piron.

CATALOGUE GENERAL.

CATALOGUE GENERAL DES THEATRES,
de Fonds & d'assortimens.

OEuvres de Piron, 3 vol. *in*-12. belles figures, dont les desseins sont de M. Cochin. 1758. 9 l.
De Marivaux, Théâtres François & Italien, *in*-12. 15 l.
Théâtre de M. de Voisenon, *in*-12. 1753. 3 l.
Choix de différentes pieces qui ont été représentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 7 vol. *in*-12. . . 21 l.
Le Théâtre d'Apostolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-12. 1758. . . 6 l.
Le Théâtre Anglois Comique, 2 vol. *sous presse.*
Théâtre Edifiant ou Tragédies Saintes de M. Duché, 2 l. 10 s.
De M. Fagan, *in*-12.
Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pieces représentées sur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.
De Boissi, *in*-8. 9 vol. . . 36 l.
Nouveau Recueil des meilleures Pieces de differens Auteurs, représentées depuis quelques années aux Théâtres François & Italien, 4 vol. *in*-8. . . . 20 l.
D'Avice, *in*-8. 1 vol. . . 4 l.
Théâtre de l'Affichard, *in*-8 1 vol. . 5 l.
De Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol. . 5 l.
De Pesselier, *in*-8. 1 vol. . 5 l.
De la Grange, *in*-8. . . 4 l. 10 s.
Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Esprit, 1 vol. *in* 8. . . 5 l.
Œuvres de M. Vadé, ou Recueil des Opéra-Comiques & Parodies, avec les airs notés, 3 vol. *in*-8°. 15 l.
Les Oeuvres posthumes du même, sous presse.
Nouveau Recueil de Pieces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opéra-Comique depuis son rétablissement, 4 vol. *in-octavo*, avec les airs notés, . . 20 l.

Suite des Théâtres par Assortimens.

Théâtre de Favart, 3 vol. *in*-8. avec la Musique, 15 l.
Le tome 3 se vend séparément.
Le Théâtre François, ou Recueil des meilleures Pieces de l'ancien Théâtre, *in*-12. 12 vol. 36 l.
Théâtre de M. de Voltaire, 5 vol. *in*-12. . 15 l.
De Crébillon, *in*-12. 3 vol. . . 6 l.
De Champmeslé, *in*-12. 2 vol. . . 5 l.
De Pradon, *in*-12. 2 vol. . . 5 l.
De Campistron, in 12. 3 vol. . . 7 l.
De Regnard, *in*-12. 4 vol. . . 9 l.
De la Fosse, *in* 12. 2 vol. . . 4 l. 10 s.
De la Fond, *in*-12 1 vol. . . 2 l. 10 s.
De Poisson pere, *in*-12. 2 vol. . 5 l.

De la Thuillerie, *in*-12. 1 vol.	2 l. 10 s.
Théâtre Lyrique, *in*-12.	2 l.
De la Grange-Chancelle, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 s.
De le Grand *in*-12 4 vol.	10 l.
De Dancourt, *in*-12. 8 vol.	20 l.
De Baron, *in*-12. 2 vol.	5 l.
D'Auteroche, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 s.
De Bourſaut, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 s.
De Montfleury, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 s.
De Quinault, *in*-12. 5 vol.	12 l. 10 s.

Suite des Théâtres.

Théâtre des Grecs, *in*-12. 6 vol.	15 l.
Le Théâtre Anglois, traduit en François, en 8 vol. *in*-12.	28 l.
Nouveau Recueil des meilleures Piéces du Théâtre Italien, depuis ſon établiſſement, *in*-12. 10 vol.	25 l.
Supplément à l'édit. de 1733, du nouveau Théâtre Italien, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 s.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in*-12.	12 l.
Théâtre Italien de M. Gherardi, *in*-12. 6 vol.	18 l.
Théâtre Italien de M. Ricoboni, *in*-12. 3 vol.	9 l.
Recueil des Operas, 4 vol. *in*-12.	10 l.
Théâtre de la Foire, par le Sage, & Fuzelier, *in*-12. 10 vol.	36 l.
De Pierre Corneille, 7 vol. *in*-12.	17 l. 10 s.
De Thomas Corneille, 5 vol. *in*-12.	15 l.
De Moliere, *in*-12. 8 vol.	16 l.
De Racine, *in*-12. 3 vol.	6 l. 10 s.
De Bruys & Palaprat, *in*-12. 5 vol.	10 l.
De le Sage, *in*-12. 2 vol.	5 l.
De Dufreni, *in*-12. 4 vol.	12 l.
De Delaunay, *in*-12. 1 vol.	2 l. 10 s.
De Barbier, *in*-12. 1 vol.	2 l. 10 s.
D'Autereau, *in*-12. 4 vol.	10 l.
De Poiſſon fils, *in*-12. 2 vol.	6 l.
De Danchet, 4 vol. *in*-8.	12 l.
De l'Abbé Nadal, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 s.
De Boindin, *in*-12. 2 vol.	5 l.
De Marivaux, Théâtre Italien, 2 vol.	6 l.
De Saintfoix, *in*-12. 2 vol.	5 l.
De la Chauſſée, *in*-12. 3 vol.	10 l. 10 s.
De le Franc, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 s.
De Greſſet, *in*-12. 2 vol.	5 l.
De Deſtouches *in*-12. 6 vol.	21 l.
De Morand, *in*-12. 3 vol.	9 l.
Oeuvres de Plaute, 10 vol.	30 l.
Thèâtre des Boulevards, 3. vol. *in*-12.	7 l. 10 s.
Bibliohtéque des Théâtres. *in*-8.	4 l.

Choix de meilleures Piéces de Théâtre imprimées juſqu'à ce jour.

Du Théâtre François.

DE M. DE VOLTAIRE.

Alzire, Tragédie.
Zaire, Tragédie.
Mahomet, Tragédie.
La Mort de Céſar, Tragédie.
Hérode & Mariamne, Trag.
L'Indiſcret, Comédie.
Rome ſauvée, Tragédie.
Semiramis, Tragédie.
La petite Semiramis, parodie de la grande. 1758.

Du Théâtre François in-12. *de M.* DES TOUCHES.

Le Curieux impertinent.
L'Ingrat.
L'Irréſolu, Comédie.
Le [illegible]édiſant.
Le triple Mariage.
L'Obſtacle imprévû.
Le Philoſophe marié.
L'Envieux.
Les Philoſophes amoureux.
La fauſſe Agnès.
Le Tambour nocturne.
Le Glorieux.
Le Diſſipateur.
L'Ambitieux.
La Belle orgueilleuſe.
L'amour uſé.
L'homme ſingulier.
La Force du naturel.
Le Jeune Homme à l'épreuve.

Du Théâtre François in-12. *de M. de* MARIVAUX.

Le Pere prudent & équitable.
Annibal, Tragédie.
Le Dénouement imprévû.
L'Iſle de la raiſon.
La deuxieme ſurpriſe de l'Amour.
La Réunion des Amours.
Les Sermens indiſcrets.
Le Petit Maître corrigé.
Le Legs, Comédie.
Le Préjugé.
La Diſpute.

Théâtre Italien du même Auteur.

Le Triomphe de Plutus.
Le Triomphe de l'Amour.
L'Ecole des Meres.
L'Heureux ſtratagême.
La mépriſe.
La Mere confidente.
Les fauſſes Confidences.
La Joie imprévue.
Les Sinceres.
L'Epreuve.

Du Théâtre François in-8. *de M. de* BOISSY.

L'Amant de ſa femme.
L'Impatient.
Le Babillard.
Admete & Alceſte, Tragéd.
Le François à Londres.
L'Impertinent malgré lui.
Le Badinage.
Les deux Nieces.
Le pouvoir de la Sympathie.
Les Dehors trompeurs.
L'embarras du Choix.
L'Epoux par ſupercherie.
La Fête d'Auteuil.
Le Sage étourdi.
Le Medecin par occaſion.
La Folie du jour.

Théâtre Italien du même Auteur.

Le Triomphe de l'Intérêt.
Le Je-ne-sais-quoi.
La Critique.
La Vie est un songe.
Les Etrennes, ou la Bagatelle.
La surprise de la Haine.
L'Apologie du Siécle.
Les Billets doux.
Les Amours anonymes.
Le Comte de Nully.
La quatre Etoiles.
Le Rival favorable.
Les Talens à la mode, *avec la musique.*
Le Mari Garçon.
Pamela en France.
Le Plagiaire.
Le Retour de la Paix, Com.
Le Prix du Silence, Coméd.
La Frivolité, Comédie.

Théâtre François in-12. *de M.* PIRON.

L'Ecole des Peres, Coméd.
Calisthêne, Tragédie.
Les Courses de Tempé, Past.
Gustave, Tragédie.
La Métromanie, Comédie.
Fernand Cortès, Tragédie.

De M. de SAINTFOIX.

Le Philosophe dupe de l'Amour, Comédie.
Les Hommes, Comédie-Bal.
Les parfaits Amans, Coméd.
Alceste, Divertissement.
Les Veuves, Comédie.
La Colonie, Comédie.

De M. de VOISENON.

Les Mariages assortis, Com.
La Coquette fixée, Coméd.
Le Réveil de Thalie, Com.
L'Ecole du monde, Coméd.
Le Retour de l'Ombre de Moliere, Comédie.
La fausse Prévention, Com.

De *M.* DUCHÉ.

Absalon, Tragédie sainte.
Debora, Tragédie sainte.
Jonathas, Tragédie sainte.

De *M.* FAGAN.

L'Amitié Rivale.
Les Caracteres de Thalie.
Les Originaux.
L'Etourderie.
La Pupille.
Les Rendez vous.
La Jalousie imprévue.
Le Marié sans le sçavoir.
Joconde.
L'Heureux retour.
Isle des Talens.

De M. PESSELIER, *in*-8.

La Mascarade du Parnasse.
L'Ecole du tems.
Esope au Parnasse.
Etrennes d'une jeune Muse.
Le Songe de Cydalise.

De M. GUYOT DE MERVILLE, *in*-8.

Les Impromptus de l'Amour.
Les Mascarades Amoureuses.
Le Dédit inutile.
Les Dieux travestis.

De M. AVISSE, *in*-8.

La Gouvernante.
Le Valet embarrassé.

De M. DE LA GRANGE, *in*-8.

L'Accommodement imprévû.
Le Rajeunissement inutile.
Le Déguisement.
Les Contre-Tems.

PIECES DETACHE'ES DU THEATRE FRANÇOIS, *in*-8.

LE Magnifique, Comédie.
La double Extravagance.
Benjamin, ou la reconnoissance de Joseph, Tragédie.

Alexandre, Tragédie.
Adam & Eve, Tragédie.
Amalaric, Tragédie.
Antoine & Cléopatre, Trag.
Bajazet II. Empereur des Turcs, Tragédie.

Du Théâtre François, in-12.

Les Souhaits, Comédie.
Vanda, Reine de Pologne, Tragédie.
Le Plaisir, Comédie avec la Musique.
Caliste, ou la belle Pénitente, Tragédie.
Cénie, Piéce Dramatique.
Le Valet Maître, Comédie.
Varon, Tragédie.
La Métempsicose, Comédie.
Les Engagemens indiscrets.
Les Adieux du Goût, Com.
Les Tuteurs, Comédie.
Mérope, Tragédie.
L'Avocat Patelin.
L'Opiniâtre, Comédie.
Le Sot toujours Sot, Coméd.
Les Vapeurs, Comédie.
La Folie & l'Amour, Com.
La Gageure de Village, Com.
La Coquette corrigée, Com.
1758.
Iphigénie en Tauride, Trag.

DU THEATRE ITALIEN, *in*-8.

LE Miroir, Comédie.
Le Bacha de Smirne, Co.
La mort de Bucephale.
L'Année Merveilleuse, Com.
Les Femmes, Comédie-Ballet
Achille & Déidamie, Parodie.
Cybele Amoureuse, Parodie.
L'Ecole de la Raison, Com.
Les Ennuis du Carnaval, Com.
Les Fées, Comédie.
La Fille Arbitre, Comédie.
Les Gaulois, Parodie.
Les Sauvages, Parodie.
Brioché, Parodie.
L'Amant déguisé, Parodie.
Le Prix des Talens, Parodie.
Les Jumeaux, Parodie.
La Pipée, Comédie.
Musique de la Pipée.
Le Deuil Anglois, Coméd.
La petite Maison, Comédie,

Dudit Théâtre, in-12.

La Partie de Campagne, Co.
La Gageure, Comédie.
Les Petits-Maîtres, Coméd.
Le Provincial à Paris, Com.
La Feinte supposée, Coméd.
La Fausse inconstance, Com.
Le Retour du Goût, Coméd.
Les Lacédemoniennes, Com.
L'Amant Auteur & Valet,
Arlequin, Apprentif Philosophe.
L'Italien marié à Paris, Com.
Les Amans Jaloux
Le Prix de la Beauté.
La Campagne, Comédie.
L'Epouse suivante, Comédie.
Les Fêtes Parisiennes, Com.

Ouvrages de M. VADE'.

La Pipe cassée, Poëme.
Les quatre Bouquets Poissards.
Les Lettres de la Grenouillere.

Opera-Comiques du même Auteur depuis 1752,

La Fileuse, Parodie.
Le Poirier, Opéra Comique.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffisant.
Les Troqueurs & le Rien, Pa.
Airs Choisis des Troqueurs.
Le Recueil de Chansons avec la Musique.
Le Trompeur trompé.
Il étoit tems, Parodie.
La nouvelle Bastienne.
Le Divertissement de la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.

erôme & Fanchonnette, Paſtorale.
Les trois complimens.
Le Confident heureux.
Follette ou l'enfant gâté.
Nicaiſe, Opera Comique.
Les Racoleurs, Opera-Com.
L'Impromptu du cœur.
Le mauvais plaiſant, Opéra Comique.
La Canadienne, Comédie.

De M. FAVART.

Roland, Parodie.
Le Bal de Straſbourg.
Théſée, Parodie.
Acajou, Opéra Comique.
L'Amour au Village.
La Fête d'Amour, Comédie.
Les jeunes Mariés.
Les Nymphes de Diane, avec la Muſique.
L'amour Impromptu, Par.
Le Mariage par eſcalade.

DE DIFERENS AUTEURS, *in*-8.

Le Troque, Parodie des Troqueurs avec la Muſique, 3 l. 12 ſ.
L'Amante retrouvée, Opéra.
Les quatre Mariannes, Ope.
Pelerins de la Méque, Ope.
La Magie inutile.
L'heureux Evenement.
Le Retour du Printems.
La Guirlande, Opéra Comiq.

PIECES DETACHE'ES, *in*-8.

Le Retour favorable.
La Roſe ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir Magique.
Le Roſſignol, avec la Muſique.
Le Monde renverſé.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe enchantée.
Les Filles, Opéra-Com.
Le Plaiſir & l'innocence.
Les Boulevards.
L'Ecole des Tuteurs.
Zéphire & Flore.
Bertolde à la Ville, avec les ariettes.
La Péruvienne.
Le Chinois poli en France.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
La Bohémienne, Parodie, avec la Muſique.
Les Amours Grenadiers.
Les Amans trompés, Op. C.
La fauſſe Aventuriere.
Le Diable à quatre, avec les ariettes.
Le Peintre amoureux de ſon modele.
Le Faux Dervis, Opéra-Com.
Le Quartier Général, Op.

Choix de Piéces plaiſantes repréſentées ſur diférens Théâtres Bourgeois. in-8.

Le Pot-de-Chambre caſſé, Tragédie pour rire, &c.
Madame Engueule, Parade.
Syrop-au-cul, Tragédie.
La Mort de Bucéphale.
L'Eunuque, Parade.
Agathe, ou la chaſte Princeſſe, Parade.
Les deux Biſcuits, Tragédie.

Idem in-12.

Le Marchand de Londres, Tragédie Bourgeoiſe.
Momus Philoſophe, Comé.
L'Electre d'Euripide, Trag.
Abaillard & Héloïſe, Piéce Dramatique.
L'Orphélin, Tragédie Chinoiſe.
La Mahonnoiſe, Comédie.

Suite des Piéces qui se vendent séparément.

TRAGEDIES.

ADherbal.
Artaxercès.
Agesilas.
Agrippa, *ou le faux Tibere.*
Alcibiade.
Alexandre.
Amazones.
Andromaque.
Antiochus.
Athalie, Tragédie Sainte.
Athénaïs.
Atrée & Thyeste.
Argelie.
Arminius.
Arrie & Petus.
Bajazet.
Berenice.
Bradamante.
Britannicus.
Brutus, *de Mad. Bernard.*
Catilina, *de Crebillon.*
Cassius & Victorius.
Celephonte.
Cinna.
Circé.
Cyrus.
Cléopatre.
Cornelie.
Corresus.
Danaïdes.
Edouard.
Electre, *de Crébillon.*
Electre, *de Longepierre.*
Erigone.
Esther.
Esther, *de Racine.*
Gabinie.
Geta.
Germanicus.
Habis.
Hector, Tragédie.
Héraclius.
Hercule.
Herode, *de l'Abbé Nadal.*
Horaces.
Idomenée.
Iphigénie.
Joseph, Tragédie.
Judith.
Machabées (les), *de la Mothe.*
Mahomet second.
Mariamne, *de Tristan.*
Marie Stuart.
Méléagre.
Menzikof, Tragédie.
Mithridate.
Oreste & Pilade.
Phaëton.
Philobonsit, Tragédie.
Penelope.
Polieucte.
Polixene.
Pirrhus *de Crébillon.*
Pertharide.
Phédre & Hippolite.
Penthée.
Rhadamiste & Zénobie.
Saül, Tragédie.
Scevole.
Semiramis, *de Crebillon.*
Silvie, Tragédie.
Soliman.
Sophronisme.
S. Genest.
Theglis.
Théfée.
Tibere.
Théodat.
Thébaïde.
Thomyris.
Thémistocle.
Théodore.
Toison d'or.
Venus & Adonis.
Vorceste, ou la Vengeance.
Virginie.
Xercès, *de Crébillon.*
Zaïde.

Comédies qui se vendent séparément.

ALcibiade.
Amans magnifiques.
Amant Amante.

Amant déguisé.
Amazones modernes.
Amour Medecin.
Amour Diable,
Amour Castillan.
Amour vengé.
Andrienne.
Après-dîné des Dames.
Arlequin Comédien.
Arlequin ravisseur d'Europe.
Attendez-moi sous l'orme.
Aveugle clair-voyant.
Les Acteurs déplacés ou l'Amant Comédien.
Aventures de nuit.
Bal (le).
Bal d'Auteuil.
Ballet des vingt quatreheur es
Baron d'Albicrak.
Basile & Quitrie.
Belphegor.
Bon Soldat (le).
Capricieux.
Cartouche.
Chasse du cerf.
Cocher, Comédie.
Comtesse de Scarbagnas.
Coquette.
Comédie sans titre, ou Mercure Galand.
Comédie du Comédien.
Coupe enchantée.
Cocu imaginaire.
Crispin Médecin.
Crispin Musicien.
Crispin bel esprit.
Charivary.
Dames vengées.
Danaé ou Jupiter.
Deuil.
Delie, Pastorale.
Démocrite.
Diable boiteux.
Dépit Amoureux.
Devineresse.
Distrait.
Dom Garcie de Navarre.
Dom Bernard.
Dom Sanchez d'Arragon.
Eaux de Bourbon.
Ecole des Filles.
Ecole des peres.
Ecole des Jaloux.
Ecole des Maris.
Enfans de Paris.
Enlevement.
Epreuve réciproque.
Esope à la Cour.
Esope à la Ville.
Esprit Follet.
Etourdi ou le Contre-tems.
Fâcheux (les).
Faculté vengée.
Famille extravagante.
Famille.
Faucon.
Fausse antipathie.
Faux indifférent.
Feint Polonois.
Femme, Fille & Veuve.
Femmes sçavantes.
Fê es du Cours.
Festin de Pierre.
Fleuve d'oubli.
Foire saint Laurent.
Foire de Bezon.
Foire S. Germain.
Foire d'Hambourg.
Foiies amoureuses.
Folle Gageure.
Francs-Maçons.
François à Francfort.
Françoise Italienne.
Fragmens de Moliere.
Freres Gemeaux, ou les Menteurs.
Galand Coureur.
Galand Jardinier.
Grande Métamorphose.
Griselde.
Homme à bonne fortune.
Impromptu de Versailles.
Impromptu de la Folie.
Impromptu de Surenne.
Italien marié à Paris.
Joueur, *de Renard.*
Jaloux invisible.
Jeux Olympiques.

Je vous prends ſans verd.
Le Complaiſant.
La Mere Coquête.
La Loterie.
Le Mari retrouvé.
Le Naufrage.
Le Nouveau Monde.
La Nouveauté.
Le Porteur d'eau.
Le Temple de la Pareſſe.
Les trois Orontes.
Légataire univerſel.
Malade imaginaire.
Mauvais Ménage.
Médecin volant.
Médée & Jaſon, Parodie.
Mélicerte.
Menechmes.
Merlin Dragon.
Métamorphoſes amoureuſes.
Metempſicoſe.
Momus Fabuliſte.
Moliere, Comédie.
Mort vivant.
Nobles de Province.
Opérateur Barry.
Paniers. (les).
Pariſien.
Pédant joué.
Philanthrope.
Philolocle & Thelefonte.
Plaiſirs de l'Iſle enchantée.
Plaideurs.
Plutus.
Poiſſon Comédien.
Portrait.
Pourceaugnac.
Précieuſes ridicules.
Proverbes.
Pſiché.
Rendez-vous.
Retour imprévu.
Roi de Cocagne.
Rue Merciere.
Rencontre imprévue.
Rival de lui-même.
Rival ſuppoſé.
Sicilien.
Souffleurs.
Soupé mal aprêté.
Souhaits.
Sylla, Piéce Dramatique.
Trahiſon punie.
Thraſibule, Tragi-comédie.
Triomphe du tems.
Trois Couſines.
Trois Garçons.
Turcaret.
Venceſlas.
Vendanges de Surenne.
Vendanges d'Anieres.
Viſionnaires.

On trouve chez le même Libraire un aſſortiment général de tous les Théâtres & Pieces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertiſſemens, & pluſieurs Livres d'Aſſortimens, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays Etrangers.

Il se vend aussi chez le même Libraire plusieurs Divertissemens des Piéces de Théâtre & la Musique relative aux Piéces de Théâtre; Sçavoir.

L'Amusement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 parties, 1 vol. *in*-8. 12 l.

La Toilette de Venus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, 10 parties, 1 vol. *in*-8. 12 l.

Le passe-tems agréable & divertissant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 parties, 1 vol. *in*-8. 12 l.

Les Desserts des petits Soupers de Madame de. . . 10 parties, 1 vol. *in*-8. 12 l.

L'année Musicale, contenant un Recueil de jolis airs, parodiés, en 20 parties formant 2 vol. *in*-8. 24 l.

Les Thémiréïdes, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant. 3 l. 12 f.

Amusemens champêtres, ou les Aventures de Cythére, Chansons nouvelles à danser, une part. 1 l. 4 f.

Recueils des Menuets, Contre-Danses & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoise & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 f.

Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danses, Parodies chantées sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique, & de l'Opera-Comique, 14 parties. 16 l. 16 f.

Le Troque, Parodie des Troqueurs, avec toute la Musique, 3 l. 12 f.

Fables en Vaudevilles, par M. l'Abbé de la Chassagne, 1 l. 4 f.

Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danses, 4 parties. 4 l. 16 f.

Les Loix de l'Amour, ou Recueil de differens Airs, 3 parties. 3 l. 12 f.

Choix de differens morceaux de Musique, 2 parties. 2 l. 8 f.

Cela forme 10 volumes, qui se vendent douze liv. le volume, & le cahier vingt-quatre sols, le tout se vend séparément.

Comme le Public a beaucoup approuvé ces Recueils, l'Editeur a entrepris de les continuer & de lui donner ce qu'il y a de meilleur & de plus amusant. On voit d'ailleurs qu'ils sont d'une ressource infinie pour les Etrangers & pour ceux qui jouent des Instrumens, puisqu'ils renferment les Airs les plus jolis & les plus propres à former les jeunes Gens, & les perfectionner dans la Musique, & sont très-utiles à toutes les Sociétés qui veulent jouer la Comédie, tant à Paris qu'en Province,

Livres imprimés depuis 1757, jusqu'à présent.

ABRE'GE' Chronologique de l'Hiftoire d'Efpagne depuis fa fondation jufqu'à préfent. *in*-12. 4 vol. fous preffe.

Aventures Portugaifes, ou Démêlés d'un célebre Auteur, *in*-12. 2 parties. 2 liv.

BAgatelles Galantes, ou les Tributs de l'amour & de l'amitié, *in*-12. 1757. 2 l.

Bibliothéque amufante & inftructive contenant des Anecdoctes interreffantes & des Hiftoires curieufes, &c. *in*-12 3 vol. 7 l. 10 f.

Boca, ou la Vertu récompenfée, *in*-12. broché. 1 l. 10 f.

COllection hiftorique, contenant l'expédition du Prétendant en Ecoffe, les Siéges de Pondichéry & de Madras, *in*-12. 2 l. 10 f.

Les chofes comme elles vont, & comme on les penfe, *in*-8. 2 l. 10 f.

Concilateur (le) ou la Nobleffe commerçante & militaire, brocbé. 1 l. 4 f.

DIctionnaire généalogique, chronologique, héraldique, & hiftorique, contenant l'origine & l'état actuel de toutes les Maifons de France, & des principales de l'Europe, &c. 3. vol. *in*-8. 15 l.

Le Supplément du même Dictionnaire eft fous preffe.

Dictionnaire Militaire, nouvelle édition, fous preffe, 3 vol. *in*-8.

Difcours politique fur le Commerce des Anglois au Portugal, 2 l.

ESfais hiftoriques fur Paris, par M. de Saintfoix, les trois parties enfemble 4 l. 10 f. la quatriéme & derniere fous preffe. 1 l. 16 f.

Efprit de l'Abbé Desfontaines, contenant les Jugemens fur quelques Ouvrages tant anciens que modernes, par M. l'Abbé de la Porte. *in*-12. 4 vol. 1758. 12 l.

Eloge de la Folie, nouvelle édition, belles fig. *in*-12. 3 l.

Effai fur l'Architecture moderne, par le Pere Laugier, nouvelle édition augmentée, avec un Dictionnaire des termes & des figures qui en facilitent l'explication, *in*-8. 3 l.

Etrennes de la . Jean (les) revûes corrigées & augmentées : avec les Ecoffeufes, ou les Œufs de Pâques, *in*-12. 2 parties. broché 2 l. 8 f.

FRance littéraire (la), ou les beaux Arts, contenant les noms & Ouvrages de tous les Auteurs François qui vivent actuellement en France, broché. 3 l.

La même pour 1757, broché. 2 l. 10 f.

HIftoire des conjurations, confpirations & révolutions de l'Univers, *in*-12. 8 vol. 20 l.

Les 2 derniers volumes font fous preffe.

Hiftoire du Théâtre de l'Académie Royale de Mufique en France, depuis fon établiffement jufqu'à préfent, nouvelle édition confidérablement augmentée. 1 vol *in*-8. 5 l.

Histoire de Charles XII. Roi de Suede, par M. de Voltaire, nouvelle édition. 2 l 10 s.

Histoires édifiantes, pour servir de lecture aux jeunes Demoiselles, *in*-12. par M. Duché, nouvelle édition considérablement augmentée. 2 l. 10 s.

Histoire intéressante, ou la Relation exacte des Guerres du Nord & de Hongrie, au commencement de ce siecle, publiée par M. Freron, 2 parties, *in*-12. 3 l.

INtérêts (les) de la France mal entendus, dans la Population, l'Agriculture, le Commerce, la Marine & l'industrie. 3 vol. *in*-12. 9 l.

LEttres de Madame du Moutier à la Marquise sa fille avec les réponses *in*-12. 2 l 10 s.

Lettres a un Américain sur l'histoire générale du Cabinet du Roi, par M. de Buffon, *in*-12. 9 parr. brochées. 13 l. 10 s.

Lettres sur l'Espagne, *in*-12, 2 l.

Loisirs philosophiques; *in*-12. de M. de.... 1 l. 10 s.

Loisirs de Madame de Maintenon, ou ses conversations avec les Demoiselles de Saint Cyr, *in*-12. 2 l. 10 s.

Le développement & défense du Systême de la Noblesse commerçante, 2 parties 3 l.

ORigine du mal, dédiée à Monseigneur le Dauphin, 2 parties *in*-11. 1758. 3 l.

POësies de M. l'Abbé de l'Attaignant, sous le titre de Pieces dérobées à un ami, avec les airs notés, *in*-12, 4 vol. 1758. 12 lr

Porte-feuille secret (le), de MM. de Voltaire & de Fontenelle, 2 vol. in-12. 5 l.

Projet des Embellissemens de la Ville & Fauxbourgs de Paris, 3 parties brochées. 3 l. 12 s.

Passe-tems poëtique, historique & critique de MM, de Malherbe & Perrault de la Martiniere, *in*-12. 2 vol. 5 l.

ROman politique sur l'état présent des affaires de l'Amérique, sur les moyens d'établir une paix solide & durable dans les Colonies, & la liberté générale du Commerce. 3 l.

Revue (la) des Feuilles de M. Freron, ou Lettres à Madame...., suivies de l'analise de quelques bons ouvrages Philosophiques. *in*-12. 3 l.

Recueil des Antiquités Grecques & Romaines, Etrusques & Gauloises, représentées par un grand nombre de planches gravées en taille douce, par M. le Comte de Caylus, *in*-4. 2 vol. 48 l.

SPectacles de Paris, septiéme partie brochée. 1758 1 l. 4 s.

TAbleau de l'Empire Ottoman, où l'on trouve tout ce qui concerne la Religion, la Milice, le Gouvernement Civil & dignités de l'Empire, par M. l'Abbé de la Porte. 2 l. 10

FIN.

LA FORCE DU NATUREL,

COMÉDIE

Par M. Nericault Destouches;
de l'Académie Françoise.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 11 Février 1750.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Chassez le naturel, il revient au galop.

Le prix est de 30 sols.

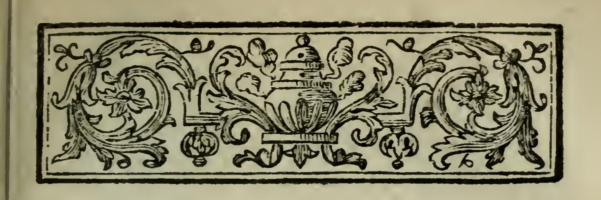


A PARIS;

Chez Prault pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE PUYZIEULX,
MINISTRE ET SECRETAIRE
d'État, Chevalier des Ordres
du Roi, &c. &c.

ONSEIGNEUR,

Rien n'est si profondément gravé dans ma mémoire & dans mon cœur, que les

bienfaits dont je ſuis redevable à votre illuſtre Famille. A peine avois-je atteint l'âge de dix-neuf ans, lorſque feu M. le Marquis de Puyzieulx votre oncle, ſi célébre par ſes longues & heureuſes Négociations, daigna m'initier dans les ſecrettes fonctions de ſon miniſtere, & m'inſtruire des moyens d'y participer ſous ſes ordres. J'eus le bonheur, pendant ſept années entieres, de profiter des leçons d'un ſi grand maître, qui, ne ſe bornant à éclairer mon eſprit, daigna prendre le ſoin de former mon cœur, & de le remplir de ces nobles principes d'honneur & de vertu, qui ont toujours brillé dans votre Maiſon. Je lui dois même, & à toutes les perſonnes qui la compoſoient alors, la louable ambition de tenir quelque rang dans la république des Lettres: & je fais gloire de dire que, ſi j'ai eu quelque ſuccès, & comme négociateur, & comme Auteur dramatique, c'eſt principalement à leurs inſtructions que j'en ſuis redevable. Je me fis un devoir & un honneur d'en informer le Public, lorſque je mis au jour le Curieux impertinent. *Ce fut la premiere de mes Comédies, & pour*

moi la premiere occasion de signaler ma reconnoissance. Je pris la liberté de dédier cette Piéce à M. le Marquis de Puyzieulx mon bienfaicteur, & j'ai le bonheur d'orner aujourd'hui de votre nom, Monseigneur, *de ce ce nom qui m'est & me sera toujours si précieux, un Ouvrage que toutes les instances de mes amis n'auroient pû tirer de mes mains, si je n'avois pas conçu l'espérance de le faire paroître sous vos auspices. C'est un des derniers fruits de mes amusemens & de mon loisir. Heureusement il a paru sur la Scéne avec quelque éclat, après avoir essuyé les dégoûts d'une censure précipitée. Le Public, ou plus équitable, ou plus indulgent, a pris ma vieille Muse sous sa protection, & l'a sauvée du cruel affront qu'on lui préparoit. Elle attend de vous,* Monseigneur, *ou la même justice, ou la même indulgence. Eh, quelle protection plus déclarée que la vôtre peut-elle espérer? J'ose donc y recourir avec toute la confiance que je dois avoir en vos bontés, & vous témoigner en même temps, si cela m'est possible, toute la joie dont mon cœur s'est senti pénétré, lorsque je vous ai vu suivre*

avec tant de gloire & d'applaudiſſemens, les traces & les exemples de vos Ayeux, qui depuis pluſieurs ſiécles s'étoient rendus ſi célébres. Le poſte glorieux où votre probité & vos ſervices vous ont élevé, fut autrefois confié par LOUIS LE JUSTE *au Marquis de* PUYZIEULX, *digne fils du* CHANCELLIER DE SILLERY *l'un de vos Ancêtres; & vous a mis en état de ſoutenir tout l'éclat dont ces grands Hommes ont orné votre nom. Permettez donc,* MONSEIGNEUR, *qu'en vous dédiant cet Ouvrage, je vous rende un hommage public; que je vous ſupplie de m'honorer toujours de votre bienveillance & de votre protection, & que je vous renouvelle les aſſurances du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur,
DESTOUCHES.

PRÉFACE.



VOICI une Comédie que mes intimes amis, & les excellens Acteurs qui l'ont repréſentée, ont tirée malgré moi de mon cabinet, où je la tenois renfermée, avec quelques autres Ouvrages de ce genre, composés de temps en temps pour égayer ma ſolitude. Je ne ſongeois qu'à m'amuſer moi-même; c'étoit mon unique objet, j'oſe le proteſter, & depuis bien des années je n'avois plus l'ambition de hazarder mes Comédies ſur la Scéne. Enfin, après une longue réſiſtance, j'ai cédé aux plus vives ſollicitations, & peu s'en eſt fallu que je ne m'en ſois repenti. L'Envie, par d'opiniâtres & d'indécentes manœuvres, a tout tenté pour me punir de ma complaiſance. Mais le Public, indigné contre elle, a pris ma Comédie ſous ſa protection, & l'a ſoutenue au milieu de l'orage. Qu'il me permette donc de lui en témoigner ma vive & reſpectueuſe reconnoiſſance. Ses bontés pour moi me font plus d'honneur, qu'un ſuccès qui ne m'auroit point été diſputé, & raniment le deſir que j'ai toujours eu de lui plaire. J'aurois peut-être encore la foibleſſe d'y ſuccomber; mais le danger auquel je viens d'échapper, redouble ma timidité. Il n'eſt permis qu'à la jeuneſſe d'être ambitieuſe & té-

méraire. La fortune se plaît autant à la favoriser, qu'à dégrader ses vieux courtisans, s'ils n'ont pas la prudence de sortir de la carriere, lorsqu'ils doivent sentir que leurs forces s'épuisent.

Quoique je ne doute point que la même caballe qui s'est si vivement & si vainement agitée, pour faire échouer cette Comédie sur le théatre, ne renouvelle ses efforts pour en dégoûter les Lecteurs, j'espere de ceux-ci plus d'indulgence encore qu'aux Représentations, parce qu'ils pourront juger de mon Ouvrage sans être distraits, par tous les artifices que des gens appostés ont mis en usage, pour détourner & fatiguer l'attention des Spectateurs, principalement aux endroits qui rendoient l'intérêt plus vif, & qui pouvoient arriver jusqu'au cœur; car la caballe étoit bien instruite. Mais le Cabinet est un tribunal infaillible, où ni amis, ni ennemis n'ont aucune influence. L'équité seule y préside : c'est d'elle seule que j'ose esperer la confirmation de mon succès.

Ce n'est pas que j'aye la témérité de présumer que cette Piéce soit à l'abri de toute censure; je ne sai que trop qu'on en peut faire une très-bonne critique. Et quel est, quel fut & quel sera jamais l'Ouvrage exempt de défauts? L'Ouvrage qui en a le moins est le meilleur. Moins de défauts que de beautés, c'est l'unique gloire où tout Auteur doive aspirer. L'esprit humain ne peut, sans témérité, prétendre à la

perfection, & je m'en crois plus éloigné qu'aucun autre.

Si quelque réflexion peut m'être favorable auprès des Spéctateurs & des Lecteurs, c'est que j'ai toujours ambitionné de leur être utile en les amusant. Bien-loin d'avoir jamais prostitué mon foible génie, au desir indiscret de leur plaire aux dépens des bonnes mœurs; j'ai toujours cherché l'art de rendre la Comédie un spéctacle digne des honnêtes gens. J'ai fait tous les efforts dont j'étois capable, pour prêter quelque agrément à l'austere morale, mais me souvenant toujours qu'elle n'étoit goûtée, que lorsqu'elle sortoit nécessairement du sujet, & qu'elle n'étoit point un ornement superflu, qui ne peut produire que l'impatience & l'ennui.

Car il ne suffit pas de faire des portraits odieux ou ridicules, & d'en prendre occasion de moraliser, il faut que le sujet & les caracteres des personnages, fassent naître imperceptiblement cette occasion, & que l'art sache si bien ménager l'amour propre, qu'il ne lui donne pas un juste sujet de se révolter, quand on paroît l'attaquer trop ouvertement, & de dessein prémédité.

De tout ce que je viens de dire, il résulte une vérité constante, que je puis soutenir contre les plus sévéres ennemis des Spectacles; c'est que la Comédie loin d'être aussi dangereuse qu'ils se l'imaginent, est capable de les

corriger eux-mêmes de leur injuſte préjugé ; lorſqu'elle ſuit inviolablement ſon premier objet. Car enfin quel eſt-il, ou quel doit-il être ? De corriger les mœurs. Mais c'eſt en faiſant rire qu'elle donne des leçons. Eſt-ce là le moyen d'inſtruire ? Sans doute ; & rien ne doit empêcher de croire qu'une ſaine morale, débitée avec enjouement, peut produire un effet auſſi ſalutaire, que celle qui prend un air ſévére & un ton ſérieux. Pour rendre l'homme meilleur & plus ſage, qu'importe de quel moyen on ſe ſerve, pourvû qu'il ſoit innocent & utile ?

J'avoue que la Comédie peut corrompre les mœurs, quand ſa gayeté dégénere en licence, ce qui ne lui eſt arrivé que trop ſouvent. Mais il ne faut s'en prendre qu'aux Auteurs dangereux, qui lui font perdre ſon objet de vûe, pour rendre ſon enjoûment pernicieux ; c'eſt contre eux que la vertu doit ſévir, & non contre un art qui peut contribuer innocemment à combattre le vice & le ridicule. Pour moi, je ne l'ai jamais étudié ni pratiqué qu'à ce deſſein ; & je ne pourrai jamais croire qu'une pure & ſaine morale, modérément aſſaiſonnée de bonnes plaiſanteries, ou de quelques traits délicatement cauſtiques, puiſſe être condamnée par des Juges équitables, qui auront approfondi cette queſtion, ſans avoir égard à leurs préjugés.

Je ne dois point finir cette Préface, qui, peut-être, n'eſt déja que trop longue, ſans

avertir le Public qu'en faisant imprimer cette Piéce, j'y ai rétabli quelques endroits que j'avois cru devoir sacrifier à l'impatience des Spectateurs. Ce n'est ni pour la contredire, ni pour la blâmer, que j'ose revendiquer ces vers retranchés ; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'ils n'ennuyeront point à la lecture ; c'est une épreuve que j'ai faite depuis long-temps. J'étois jaloux principalement de l'éloge que le Marquis fait de son épouse, pour corriger sa fille par un exemple présent. J'avoue qu'un mari qui donne tant de louanges à sa femme, peut aujourd'hui paroître un peu ridicule. Mais qui sait si ce nouveau phénomene n'aura pas son utilité, & s'il n'est pas permis, pour l'avantage du Public, d'imiter quelquefois le grand Corneille, en peignant les hommes, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être ? Je me flatte qu'on voudra bien, en ce cas-ci du moins, me permettre cette liberté ; & si on la condamne, je n'en rougirai point. Est-ce moi qui dois avoir honte, de ce que la peinture des mœurs de nos peres, est devenue fastidieuse ?

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie, qui a pour titre : *La Force du Naturel*, & je crois que le Public lira avec plaiſir ce nouvel ouvrage d'un Auteur qu'il a toujours honoré d'une eſtime particuliere. Ce 3 Mars 1750.

CREBILLON.

Le Privilége eſt aux Oeuvres de M. Deſtouches.

Fautes à corriger.

Page 4. *de la Préface*, ligne 19 ſur eux que la vertu doit ſévir, & non ſur un art, *liſez* contre eux que la vertu doit ſévir, & non contre un art.

Page 32. Vers 16. Et tout ſupputé, *liſez* Et tout bien ſupputé.

Page 33. *au premier Vers de la Scéne II. ôtez ce qui ſuit*, Je n'oſe me flatter, *& commencez la Scéne par ces mots*, Ah, ah ! &c.

Page 35. ligne 26. Eſt un corps ſans ame, *liſez* Eſt un beau corps ſans ame.

Page 45. ligne 2. tous mes efforts, *liſez* tout mon effort.

Page 115. ligne 25. Et puiſque tu n'as pû, *liſez* Puiſque tu n'as pas pû.

LA FORCE DU NATUREL,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN VERS.

ACTEURS.

LE MARQUIS D'ORONVILLE.

LA MARQUISE.

JULIE, crue fille du marquis.

MATHURINE, fermiere d'Oronville.

BABET, crue fille de Mathurine.

LE COMTE D'ORONVILLE, parent du marquis.

GUÉRAULT, intendant du marquis.

LISETTE, femme-de-chambre de la marquiſe.

LOUISON, femme-de-chambre de Julie.

UN LAQUAIS.

La ſcéne eſt à Paris, chez le marquis.



LA FORCE DU NATUREL,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LOUISON.

LISETTE *à Louiſon qui entre après elle.*



LOUISON!

LOUISON.

Quoi, ma chere?

LISETTE.

Où peut être Julie?

LOUISON.

Elle eſt dans le jardin; elle aime à la folie

Le grand air, la verdure, & les lieux écartés.
Toujours ſombre, rêveuſe.

LISETTE.

Et brutale.

LOUISON

Ecoutez;
Vous n'avez pas grand tort de parler ainſi d'elle.
Elle a l'eſprit brillant, elle eſt jeune, aſſez belle;
Mais ſes tons, ſes façons, ſoutiennent mal ſon rang:
Et je ne comprens pas, qu'étant d'un ſi beau ſang,
Elle ait l'humeur ſi dure, & ſi peu revenante.

LISETTE.

A polir ſon eſprit, Madame ſe tourmente;
Mais elle a beau prêcher, ſes ſoins n'ont nul effet.

LOUISON.

Monſieur ſait-il cela?

LISETTE.

Pas encor tout-à-fait,
On tâche à lui cacher les défauts de ſa fille.
Comme il n'a plus de fils, cette noble famille
Eſt réduite à Julie, en qui je ne vois rien
Qui ſoit digne d'un ſort auſſi beau que le ſien.
Mais, dites-moi, ma chere, aime-t-elle le Comte?

LOUISON.

J'ai tout lieu d'en douter; & quelquefois j'ai honte
Du peu d'égards qu'elle a pour ce jeune ſeigneur,
Tout aimable qu'il eſt.

LISETTE.

Auroit-elle le cœur

Prévenu pour quelqu'autre ?

LOUISON.

Elle ne voit personne,

Que l'intendant.

LISETTE.

Guérault ?

LOUISON.

Guérault ; & je m'étonne

De leur intelligence. Ils se parlent souvent.

LISETTE.

C'est qu'elle aime à causer. Elle sort du couvent ;

Avec d'honnêtes gens elle est embarrassée ;

Plus libre avec Guérault . . .

LOUISON.

Hum ! J'ai dans la pensée

Qu'elle a du goût pour lui.

LISETTE.

Fi ! Je ne le crois pas.

LOUISON.

Mais enfin . . .

LISETTE.

Il faudroit qu'elle eût le cœur bien bas.

LOUISON.

C'est le seul cependant qui la rend moins farouche ;

Et qui tire des mots gracieux de sa bouche.

LISETTE.

Mais oui ; je me rappelle . . .

LOUISON.

Oh ! Je les épierai ;

Et, ſi le fait eſt vrai, je le découvrirai.

LISETTE.

Vous étes bien maligne!

LOUISON.

Eh, ne taxons perſonne.
Vous qui me critiquez, vous n'étes pas trop bonne.

LISETTE.

Je ne m'en pique pas; mais, du moins, je ne croi
Que ſur de bons témoins, ou ſur ce que je voi.

LOUISON.

Vous paſſez cependant pour être ſoupçonneuſe.

LISETTE.

C'eſt mon foible, il eſt vrai.

LOUISON.

Moi, je ſuis curieuſe;
Et je me ſatisfais; car l'adreſſe eſt mon fort.

LISETTE.

Julie aimer Guérault! Ou vous lui faites tort;
Ou ſa foibleſſe iroit juſqu'à l'extravagance.

LOUISON.

Elle ſe ſent ſi peu de ſa haute naiſſance,
Que ce ne ſeroit pas un trait ſi merveilleux.

LISETTE.

Il eſt vrai que Guérault eſt un préſomptueux.

LOUISON.

Un inſolent.

LISETTE.

Un fat.

LOUISON.

Un fou qui croit qu'on l'aime
Si-tôt qu'on l'envisage.

LISETTE.

Ah! Le voici lui-même.
Au bruit de son éloge, il vient fort à propos.

LOUISON.

Oui. N'en auroit-il point entendu quelques mots?
Qu'il a l'air agité!

LISETTE.

Mais c'est ce qui me semble!
Il est pâle, défait, & l'on diroit qu'il tremble.

LOUISON.

Au moins, sur mes soupçons, gardez bien le secret.

LISETTE.

Ne craignez de ma part aucun mot indiscret.

SCENE II.

GUÉRAULT, LISETTE, LOUISON.

LISETTE.

C'Est vous, Monsieur Guérault?

GUÉRAULT.

Eh, oui, c'est moi, ma bonne.

LISETTE.

Vous êtes bien rêveur!

GUÉRAULT *à part.*

Eſt-ce qu'elle en ſoupçonne
Le ſujet? Que je crains ſon eſprit pénétrant!

LOUISON.

Regardez-nous du moins. Votre air indifférent
Nous offenſe.

GUÉRAULT.

Eh, morbleu, laiſſez-moi, je vous prie;
Je ne ſuis point en train d'entendre raillerie.

LISETTE.

Nous nous flattons qu'un jour vous aurez le loiſir
De nous parler. Adieu.

[*Elles ſortent en faiſant des révérences.*]

GUÉRAULT.

Vous me faites plaiſir.

LOUISON.

Comptez ſur nos reſpects.

[*Elles l'impatientent à force de révérences.*]

SCENE III.

GUÉRAULT *ſeul.*

Bon couple de femelles!
Dans toute la maiſon je ne crains rien tant qu'elles:
Mais aujourd'hui, ſur-tout, elles me font trembler.
Je crois que tout m'obſerve, & que tout va parler.

Comment devant Monſieur oſerai-je paroître ?
Qu'ai-je fait ? Epouſer la fille de mon maître !
Par un lien ſecret, téméraire, imprudent,
J'ai donc pû l'allier à ſon cher intendant !
Sa fille l'a voulu, pouvois-je m'en défendre ?
Ah ! Que je payrai cher l'honneur d'être ſon gendre ;
S'il apprend le myſtere, avant qu'un prompt départ
Nous ait mis à couvert ! Que je cours grand haſard
D'expier en public un crime impardonnable
Chez des gens d'un grand nom, & d'un rang reſpectable !
Moi gendre d'un marquis ! On eſt bien malheureux
D'avoir trop de mérite ! Où fuirons-nous tous deux
Ma folle épouſe & moi ? Quelle retraite obſcure
Pourra nous préſerver de ſiniſtre aventure ?

SCENE IV.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE.

Comment ? Tout ſeul ici ? Je crois que vous rêviez.

GUÉRAULT.

Oui. Je rêvois qu'enfin nous voilà mariés.

JULIE.

Vous en repentez-vous ?

GUÉRAULT.

Je ſuis comblé de gloire.
Mais que deviendrons-nous, ſi l'on ſait notre hiſtoire!

JULIE.

Comment la ſauroit-on? Il étoit ſi matin
Lorſque, pour m'échaper, j'ai gagné le jardin;
Que tout dormoit céans. Tout y dormoit encore,
Lorſque je ſuis rentrée au lever de l'aurore;
Et je ſuis parvenue à mon appartement
Avec tant de bonheur, & ſi ſecrettement,
Que ma femme-de-chambre ignore ma ſortie.
Nous ne pouvions pas mieux faire notre partie.
Nous n'avons pour témoins, que ton frere & ta ſœur;
Et que ton vieux parent, qui de notre bonheur
Ne révéleront pas le dangereux myſtere;
Ils ſont intéreſſés comme nous à ſe taire;
Avec nous ils fuiront au Païs étranger,
Et notre prompt départ nous ſauve de danger.
Ils vont nous préparer une ſûre retraite.
Notre félicité ſera bientôt parfaite.

GUÉRAULT.

Mais ils ne ſeront prêts que dans ſix ou ſept jours.
Je ſuis épouvanté du péril que je cours;
Car ce terme eſt bien long.

JULIE.

Mais je cours, ce me ſemble,
Même danger que vous; cependant...

GUÉRAULT.

Si je tremble;

C'eſt beaucoup moins pour moi que pour vous. Votre humeur
Impatiente & bruſque, à préſent me fait peur :
Vous étes trop ſincere, & parfois indiſcrette.

JULIE.

Le péril où je ſuis me rendra plus ſecrette.

GUÉRAULT.

Ménagez votre mere.

JULIE.

Elle ne m'aime point ;
Ni mon pere non plus.

GUÉRAULT.

Ils ont tort en ce point.
Mais je penſe qu'au fond c'eſt un peu votre faute.
Madame dit ſouvent que vous étes trop haute,
Que vous ne lui marquez aucun attachement.

JULIE.

Elle me contredit, me gronde à tout moment.
Comme je goûte peu ſa prudente morale,
Dieu ſait de quels beaux noms ſa bouche me régale.
Mon pere, toujours grave & toujours ſérieux,
Ne m'honore jamais d'un regard gracieux ;
Quand il me dit un mot, c'eſt d'un ton fier & rude.
Servantes & valets, tous prennent l'habitude
De me contrecarer, d'oſer trouver mauvais
Et tout ce que je dis, & tout ce que je fais.
Par tout le monde ici je me vois maltraitée ;
Et vous étes le ſeul qui m'ayez reſpectée.

Aussi m'avez-vous plû. Vous voilà mon époux ;
Et je veux me venger en fuyant avec vous ;
D'autant plus, qu'on prétend que j'épouse un jeune homme
Doucereux courtisan, dont l'air poli m'assomme ;
Qui, loin de m'amuser, me fait mourir d'ennui
Par ses tendres sermons tout aussi plats que lui.
Je le brusque sans cesse, au lieu de lui complaire ;
Et ce procédé-là me brouille avec ma mere.
On me gronde pour lui ; mais, dès que je le voi,
J'en use à son égard comme on fait avec moi :
S'il me pique souvent, il sent la repartie.

GUÉRAULT.

Vous ne lui témoignez que trop d'antipathie.
Mais, pendant quelques jours, traitez-le poliment ;
Pour ôter tout soupçon de notre engagement,
Je vais feindre d'aimer une jeune innocente,
Qu'à propos pour cela le hazard me présente ;
Notre fermiere ici doit l'amener tantôt :
C'est sa mere, elle est riche.

JULIE.

Oui. Mais, Monsieur Guérault ;
Cette fille est fort belle, à ce que j'entens dire.

GUÉRAULT.

Belle réflexion ! Elle me feroit rire
Si j'étois de sang froid. Mais je tremble de peur
Qu'on ne nous trouve ensemble. Au revoir. Quel malheur !

Je ne puis échaper aux yeux de votre mere.

JULIE.

Oh! Je n'ai pas peur, moi. Sortez; laiſſez-moi faire.

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

QUe cherchoit-il ici?

JULIE.

Je ne ſai; mais je croi
Qu'il y cherchoit mon pere. Il n'a trouvé que moi;
Et s'en eſt retourné.

LA MARQUISE.

Toute la matinée,
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Eh, mais... Je me ſuis promenée
Dans le jardin.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne venir pas me voir
Tous les matins? C'eſt là votre premier devoir.
Rien ne peut vous contraindre à cette complaiſance;
Et l'on doit peu compter ſur votre obéiſſance,
En exigeant de vous une civilité.

JULIE.

Madame, c'eſt que j'aime à vivre en liberté.

LA MARQUISE.

La liberté ſied mal aux filles de votre âge.

JULIE.

Si les façons rendoient une fille plus ſage...

LA MARQUISE.

Elles prouvent du moins que l'on ſait obéir.

JULIE.

Mon humeur y répugne, & me les fait haïr.

LA MARQUISE.

Belle humeur!

JULIE.

Je croyois que mon pere & ma mere
Voudroient bien qu'avec eux je fuſſe familiere,
Et me diſpenſeroient d'un air trop circonſpect.

LA MARQUISE.

Eſt-ce que l'amitié diſpenſe du reſpect?
Une fille bien née aiſément s'humilie,
Ou, du moins, ſon humeur ſe contraint & ſe plie
En préſence de ceux dont elle tient le jour;
Mais leur bonté pour vous ne trouve aucun retour.
Loin de les en payer par la moindre careſſe,
Vous étes inſenſible à toute leur tendreſſe.
Votre groſſiereté nous fatigue à mourir;
Et ſept ans de couvent, loin de vous en guérir,
Semblent avoir produit un effet tout contraire,
Juſqu'au point, que ſans moi qui retiens votre pere,
Il vous eût au couvent renvoyée aujourd'hui,
Parce que vous n'avez nulle amitié pour lui.

Vous ne lui préſentez qu'un air mauſſade & rude.
On ne peut vous ôter la mauvaiſe habitude
De bruſquer tout le monde en des termes ſi bas,
Que des gens du commun ne s'en ſerviroient pas.
Vous démentez en tout une haute naiſſance.
Nous méditons pour vous une illuſtre alliance;
Et nous vous deſtinons un jeune homme charmant,
A qui vous ne marquez que de l'éloignement :
Loin de gagner ſon cœur, vous le glacez ſans ceſſe;
En lui parlant toujours avec impoliteſſe.
Sa naiſſance & ſon rang n'attirent nul égard;
A peine daignez-vous l'honorer d'un regard.
D'où provient, dites-moi, cet étrange caprice,
Et cette répugnance à lui rendre juſtice?
En quoi vous déplaît-il? Ne me déguiſez rien.

JULIE.

Ce que je vous dirai, c'eſt que ſon entretien
M'ennuie.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

JULIE.

Au lieu d'aimer, il prêche.
Il prétend que je ſuis d'une humeur trop revêche;
Que je ne prens point l'air des filles de mon rang;
Que je ſuis trop unie; & qu'un illuſtre ſang
Doit être ſoutenu par de belles manieres,
Qui donnent un air doux aux femmes les plus fieres:
Que ma beauté ſans grace eſt peu propre à toucher.
Enſuite, il veut m'apprendre à parler, à marcher,

A faire l'agréable, à ranger ma coëffure,
Et, de la tête aux pieds, corriger ma figure :
Car, bien-loin de chercher à me complaire en tout,
C'eſt moi, ſi je l'en crois, qui dois ſuivre ſon goût,
Ses avis, ſes leçons, dont il eſt ſi prodigue,
Que je n'en ſaurois plus ſupporter la fatigue.
Eſt-ce ainſi qu'on inſpire un tendre attachement?
Tout franc, ſi ce ſont là les façons d'un amant,
J'étois bien dans l'erreur. Je croyois au contraire,
Qu'il approuvoit, louoit, & ne cherchoit qu'à plaire;
Mais celui qu'on me donne, au lieu de s'en piquer,
Comme dans les Romans, je l'ai vû pratiquer
Et, comme, à mon avis, cela doit toujours être,
Me gouverne d'avance, & prend des tons de maître.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, ma fille; il veut vous réformer.
Plus il y fait d'effort, plus vous devez l'aimer.
Corriger nos défauts avec un ſoin extrême,
C'eſt le plus ſûr moyen de prouver qu'on nous aime.

JULIE.

Oh! Ce n'eſt pas par-là qu'on me gagne le cœur.
Quiconque veut m'aimer, doit aimer mon humeur.
Si le Comte me veut, il faut qu'on le prévienne
Que j'ai ma volonté, tout comme il a la ſienne.

LA MARQUISE.

Quel eſprit! Quel travers! Tenez-vous ce diſcours
Au comte d'Oronville?

JULIE.

Oui, vraiment, tous les jours.

Comme

Comme il eſt pour m'avoir...

LA MARQUISE.

Pour m'avoir! Le beau terme!

JULIE *d'un air impatient.*

Qu'il ſoit beau, qu'il ſoit laid...

LA MARQUISE.

D'un ton encor plus ferme.

JULIE.

Je voudrois bien parler en termes éloquens.
Puiſque le Comte en moi trouve des airs choquans;
Que ne s'attache-t-il à quelqu'autre perſonne?
Je ſuis franche, il m'en blâme; & moi, cela m'étonne.
Les cœurs les plus ouverts ſont toujours les meilleurs:
S'il penſe le contraire, il peut chercher ailleurs.

LA MARQUISE.

Ciel! Eſt-ce là ma fille? A ſeize ans; à cet âge
Vous oſez me tenir un ſi hardi langage?

JULIE.

Vous dire ma penſée, eſt-ce vous offenſer?

LA MARQUISE.

Avant que de la dire, apprenez à penſer.

JULIE.

Mais je crois penſer juſte.

LA MARQUISE.

Avec quelle arrogance
Elle ſoutient ſa théſe! Eh, quoi? Votre naiſſance,
Tous les ſoins que l'on prend pour vous former le cœur,
N'en pourront adoucir la dureté, l'aigreur?

Quel naturel ſauvage ! Etonnant caractere !
Du même ſang que moi, fille d'un ſi bon pere,
Ne reſpirez-vous donc que pour nous affliger ?
Par les plus ſûrs moyens on veut vous corriger ;
Inſtruction, douceur, rigueur, rien ne vous change.

JULIE.

Qu'ai-je donc, après tout, qui vous paroiſſe étrange ?
Parce que je ſuis vraie, & veux l'être toujours ;
Que je mépriſe l'art de farder les diſcours ;
Que je hais les façons ; & que, bien-loin de feindre,
Avec qui que ce ſoit je ne puis me contraindre ;
Parce que je n'ai pas ce petit air coquet
Des femmes du bel air, & leur joli caquet ;
Et que j'ai le malheur, en mes ſimples manieres,
De ne pas reſſembler à tant de minaudieres,
On ne voit rien en moi qui ne ſoit à blâmer,
Et chacun, à l'envi, cherche à me réformer ?
Et moi, j'aimerois mieux vivre dans un village,
Que dans votre beau monde, en un tel eſclavage.

LA MARQUISE.

Le naturel me plaît tout auſſi-bien qu'à vous,
Pourvu qu'il ſoit poli, gracieux, tendre & doux.

JULIE.

Etre toujours ſans fard, voilà ma politeſſe.

LA MARQUISE.

Le fard eſt moins choquant que votre air de rudeſſe :
Tout le monde s'en plaint.

JULIE.

Et tout le monde a tort.

LA MARQUISE.

Quoi, vous ne ferez pas ſur vous le moindre effort?

JULIE.

Rien ne me coûte plus, que de me contrefaire.

LA MARQUISE.

Ma fille, oubliez-vous que je ſuis votre mere?
Que l'amour, le reſpect vous tiennent ſous mes loix?

JULIE *lui faiſant une courte révérence.*

Non, Madame; je ſai tout ce que je vous dois:
Mais, avec tout cela, je ne puis me refondre.

LA MARQUISE.

Tout ce qu'elle me dit ne ſert qu'à me confondre.
Vous avez de l'eſprit, & des traits de beauté,
De grands biens, un grand nom; mais votre dureté,
Votre humeur & vos tons, votre eſprit infléxible,
Vont former contre vous un préjugé terrible.
Vous ne voulez donc point vivre avec un époux?

JULIE *en ſouriant.*

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Comment le pourrez-vous?
Il faudra donc changer d'humeur & de maniere;
Pour les gens d'un haut rang vous étes trop groſſiere.
A la cour, à la ville on n'oſe vous montrer,
Quoiqu'aux plus hauts partis vous puiſſiez aſpirer.

JULIE.

Un homme de mon goût, au fond d'une province,
De quelque rang qu'il fût, me plairoit mieux qu'un prince.

La campagne eſt pour moi plus belle que la Cour;
Et je voudrois pouvoir y fixer mon ſéjour.

LA MARQUISE.

Quelle baſſeſſe d'ame! Eſprit gauche, indocile,
Que vous reſſemblez mal au Marquis d'Oronville!
Il a perdu ſes fils: Faut-il donc qu'aujourd'hui,
Il ne nous reſte rien qui ſoit digne de lui!
Il entre avec le Comte: au moins en ſa préſence
Impoſez quelque gêne à votre ſuffiſance.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, JULIE, LE COMTE.

LE MARQUIS *au Comte.*

VEnez mon cher couſin, il faut nous arranger;
Et conclure. Sans vous je ſerois en danger
De voir périr mon nom; & je veux que ma fille
Faſſe en vous épouſant revivre ma famille,
Et vous mette en état de ſoutenir un nom
Qui depuis ſi long-temps s'eſt acquis du renom.
[*à la Marquiſe.*]
Eh bien, Madame, enfin en êtes-vous contente?
La trouvez-vous plus douce, & plus obéiſſante?

LA MARQUISE.

Tout ira bien, Monſieur.

LE MARQUIS.

J'en ſuis ravi.

LA MARQUISE

Mes ſoins

Produiront leur effet. Je l'eſpere du moins.

LE MARQUIS.

A ſuivre vos leçons s'eſt-elle réſolue ?

LA MARQUISE.

Je m'en flatte.

LE MARQUIS.

Ainſi donc notre affaire eſt concluë;
Cher Comte : Vous ſerez mon unique héritier.
Ma fille, avec Monſieur je vais vous marier ;
Songez à mériter un homme de ſa ſorte :
C'eſt principalement à quoi je vous exhorte :
Il eſt de notre ſang, il eſt de nos amis.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Vous ſerez ſatisfait, je me le ſuis promis.

LE MARQUIS *à Julie.*

Pour vous dire en deux mots tout ce que je ſouhaite;
Imitez votre mere, & vous ſerez parfaite.

LA MARQUISE *en ſouriant.*

Parfaite !

LE MARQUIS

Oui, Madame, & je vous le ſoutiens.

LA MARQUISE.

Ah! Que vos ſentimens ſont différens des miens !

LE MARQUIS.

Vous avez tort. Depuis vingt ans de mariage,

Mon cœur à vos vertus rend un ſecret hommage;
Avec beaucoup d'eſprit vous n'avez point d'humeur;
Rien ne ſçauroit aigrir votre extrême douceur.
De mes égaremens bien loin d'être en colere,
Vous n'avez point ceſſé de chercher à me plaire.
Par les plus tendres ſoins toujours me prévenir,
Toujours vers la vertu me faire revenir.
Sans me rien reprocher, ſans uſer d'autres armes,
Que du plus tendre accueil, & toujours plein de charmes;
Voilà vos procédés à l'égard d'un Epoux
Qui ne doit déſormais reſpirer que pour vous.
Puis-je vous en marquer trop de reconnoiſſance?

LA MARQUISE *lui prenant la main d'un air attendri.*

Eh, Monſieur!

LE MARQUIS.

Vainement vous m'impoſez ſilence;
Je dois parler de vous comme j'ai fait ici.
Bel exemple, ma fille! En agiſſant ainſi
Vous deviendrez aimable, & vous ſerez heureuſe.
Car ce n'eſt pas aſſez que d'être vertueuſe,
La vertu la plus rare a beſoin d'ornement,
Et la douceur ſur-tout, la pare infiniment.
M'entendez-vous, ma fille?

JULIE.

Ah! mon Pere, à merveille.

LE MARQUIS.

Fort bien; mais ferez-vous ce que je vous conſeille?

JULIE *d'un air impatienté.*

Oui.

LA MARQUISE.

Je vous le promets.

LE MARQUIS *à Julie.*

Prennez-y garde au moins.

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte & moi nous mettons tous nos ſoins
A purger ſon eſprit de ce qu'il a de rude.
N'ayez plus ſur cela la moindre inquiétude.

LE MARQUIS.

Sans adieu donc. Je ſors & reviens à l'inſtant.
[*à Julie.*]
Ecoutez, profitez, & je ſerai content.

SCENE VII.

LA MARQUISE, JULIE, LE COMTE.

LA MARQUISE *à Julie.*

POur vous, vous le voyez, je me ſuis obligée ;
Ma promeſſe par vous doit être dégagée.

LE COMTE *à la Marquiſe.*

Vous venez toutes deux d'avoir un entretien,
Madame, eſperez-vous ? . . . . .

LA MARQUISE.

Oui, j'en augure bien.

Je l'ai déterminée à changer de langage,
D'humeur, & de façons. Elle est encore d'un âge
A perfectionner son esprit, sa raison.
Je viens de lui donner une utile leçon;
Elle va vous prouver ainsi que je l'espere,
Qu'elle veut se former un nouveau caractere.
Comte, votre intérêt est d'appuyer mes soins.
Je veux que vous puissiez lui parler sans témoins.
Expliquez-vous tous deux; je pourrois la contraindre,
Vous étes prudent, sage, & je n'ai rien à craindre.

SCENE VIII.

JULIE, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous voilà donc changée?

JULIE.

Oh! mon dieu, tout-à-fait.

LE COMTE.

Tout de bon?

JULIE *souriant.*

Tout de bon.

LE COMTE.

Il faut en voir l'effet.

JULIE.

Voyez, voyez.

LE COMTE.

LE COMTE.

Je sai que vous êtes sincére.

JULIE.

Quelquefois un peu trop, & jusqu'à vous déplaire.

LE COMTE.

Il est vrai : Car souvent cette sincérité
Est beaucoup plus humeur qu'exacte vérité.

JULIE.

Cette distinction me paroît rafinée.

LE COMTE.

Elle est juste. Passons. Vous m'êtes destinée.

JULIE.

Oui.

LE COMTE.

Mais qu'en pensez-vous ?

JULIE.

Ce que j'en pense ? Rien.

LE COMTE.

Belle explication ! Est-ce là le moyen
De nous entendre ? Eh quoi, toujours fiére & farouche ?

JULIE.

Voilà déja, Monsieur qui va prendre la mouche,

LE COMTE *en riant.*

Cette phrase est fort noble.

JULIE *brusquement.*

Eh bien, tournez-la mieux.

LE COMTE.

Ce ton n'est pas d'accord avec de si beaux yeux.

Vos traits figurent mal avec votre génie.
Il effarouchera la bonne compagnie.

JULIE *avec un ſouris amer.*

La bonne Compagnie ! Eh qui ſont ces gens-là ?

LE COMTE *levant les épaules.*

Plaiſante queſtion ! Vous ignorez cela ?
Des gens du meilleur air, c'eſt l'élixir, l'élite,
Bien-tôt vous en ſerez l'aimable proſélite.

JULIE.

J'en doute fort.

LE COMTE.

Pourquoi ?

JULIE.

Dans peu vous le ſaurez.

LE COMTE.

Ecoutez mes avis, & vous y primerez.

JULIE.

En êtes-vous ?

LE COMTE.

Mais oui ; pour moi délicieuſe ....

JULIE.

La bonne Compagnie eſt donc bien ennuyeuſe.

LE COMTE *lui faiſant la révérence.*

Je ne m'attendois pas à ce doux compliment.
Vous pouriez me parler un peu plus poliment.

JULIE.

Je vous l'ai dit cent fois je ſuis naïve & franche :
En tout cas, vous pouvez prendre votre revanche.

LE COMTE.

Vous le mériteriez ; mais il faut respecter
Votre sexe.

JULIE.

Eh non, non, vous pouvez m'imiter.
Point de façons, Monsieur, tout compliment me blesse.

LE COMTE.

Appellez-vous façons, la simple politesse,
Le bon ton, le bon air ?

JULIE.

Mérite peu réel.
Il faut se présenter dans tout son naturel.
Pour moi, je ne sçaurois résister à sa force,
Il m'entraîne toujours.

LE COMTE.

On doit faire divorce
Avec le naturel, s'il n'est pas gracieux.

JULIE.

Le mien vous déplaît donc ?

LE COMTE.

Certainement.

JULIE.

Tant mieux.
Choisir, peser ses mots, toujours être arrangée,
Quelle fadeur !

LE COMTE.

Vraiment vous voilà bien changée ;
Madame votre Mere a fort bien operé.

JULIE.

Vous voyez.

LE COMTE.

Oui, je vois. Je ſuis déſeſperé.

JULIE.

Et dequoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

De votre répugnance
A ſoutenir l'éclat d'une haute naiſſance.
Que dira-t'on de vous ?

JULIE.

Tout ce que l'on voudra.

LE COMTE.

Si vous ne changez point, le monde vous fuira,
Je vous en avertis.

JULIE.

Moi, je fuirai le monde.

LE COMTE *à part.*

Quel eſprit intraitable ! Eh quoi, plus je le ſonde,
Moins je vois d'apparence à pouvoir l'adoucir.
Voyons ſi les douceurs y pourront réuſſir.

JULIE.

Vous rêvez !

LE COMTE.

Il eſt vrai. Votre humeur m'épouvante.
Ne pourrai-je vous rendre un peu plus attrayante ?
Eh, pour l'amour de moi, faites-vous un effort.
Faudra-t'il qu'avec vous j'eſſuye un triſte ſort,
Vous qui m'inſpireriez la plus ardente flamme

Si vous vouliez ? Songez que vous serez ma femme;
Que mon bonheur dépend de vos façons d'agir;
Qu'à toute heure pour vous il me faudra rougir.

JULIE *fiérement.*

Vous ne rougirez point, Monsieur, je vous assure;
Et je vous sauverai cette triste aventure.

LE COMTE *d'un air joyeux.*

Vous réformerez donc vos maniéres, vos tons?
Et vous profiterez de mes tendres leçons?

JULIE.

Point du tout.

LE COMTE.

Point du tout? Faites-moi donc comprendre
Par quel autre moyen......

JULIE.

Non, je veux vous surprendre,
Vous & mes chers Parens.

LE COMTE.

Ah que vous me charmez!
Mais dites-moi du moins.......

JULIE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Si vous m'aimez?

JULIE.

Ah! ne me pressez pas sur cette circonstance.

LE COMTE.

Pourquoi non, je vous prie? Etes-vous en balance?

JULIE.

Non; mais vous me jettez dans un grand embarras:
Je voudrois vous aimer; & je ne le puis pas.

LE COMTE.

Et vous m'épouserez?

JULIE.

On prétend m'y contraindre

LE COMTE.

Mais encore une fois répondez-moi sans feindre.

JULIE.

Oh, je ne feins jamais, vous le voyez.

LE COMTE.

Pourquoi
Vous sentez-vous un fond d'aversion pour moi?

JULIE.

Parce que vous osez me reprendre sans cesse.
Je ne puis supporter votre délicatesse,
Ni vos rafinemens, ni vos tons absolus.

LE COMTE.

Si je vous aimois moins.....

JULIE.

Et bien ne m'aimez plus.

LE COMTE.

Peut-on à cet excès être dure, impolie!
On veut faire de vous une fille accomplie.....

JULIE.

Oui, selon votre goût. Pour moi, selon le mien;
Je suis assez parfaite, il ne me manque rien.

LE COMTE.

Pour la figure, on peut vous donner des louanges
Mais vos tons, vos façons me ſemblent bien étranges ;
Et vous avez grand tort de vous en applaudir.

JULIE.

Encor ? De vos ſermons vous venez m'étourdir ?
Il faut donc achever de me faire connoître.
Telle je ſuis, Monſieur, & telle je veux être,
Et telle je ſerai quand je vivrois mille ans.
Ainſi ne prêchez plus, vous perdez votre temps :
Bon jour, bon ſoir, adieu.

(Elle ſort.)

SCENE IX.

LE COMTE *ſeul.*

L'Aimable Créature !
L'épouſer c'eſt vouloir ſe mettre à la torture,
A de pareils tourmens s'expoſe qui voudra ;
Si le Marquis m'eſtime il m'en diſpenſera.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GUE'RAULT *seul.*

L'Indiſcrette Jūlie, incapable de feindre,
Avec ſon prétendu n'a donc pu ſe contraindre.
Ne pouvant plus ſouffrir ſes hauteurs, ſes mépris,
Le Comte alloit s'en plaindre à Monſieur le Marquis :
Quel bonheur que Madame ait ſu, par ſa prudence,
Suſpendre le dépit d'un Amant qu'on offenſe !
Morbleu que diroit-il s'il étoit informé
Que c'eſt moi qui l'efface, & que je ſuis aimé !
J'en triomphe en tremblant; enfin j'aime en Julie
Ce caractére franc qui la rend impolie.
Avec les beaux dehors un bon cœur va de pair,
Et les grands ſentimens valent bien le bon air.
Son goût eſt ſingulier puiſqu'elle me préfere
A l'Amant qu'on lui donne, & qui devroit lui plaire.
A-t-elle ſi grand tort ? Eſt-ce la qualité
Qui rend un homme aimable ? Et, tout ſupputé,
Je crois qu'on peut m'aimer comme ſi j'étois Comte.
Nous ſommes immolés à la mauvaiſe honte
Nous autres gens de rien : mais un cœur généreux
Se donne au vrai mérite, & non pas aux ayeux.

J'éprouve dans Julie un cœur de cette ſorte ;
Sur ſes réfléxions ſa paſſion l'emporte.
Elle me rend juſtice ; & pour la délivrer
D'un état qu'elle hait, je vais tout préparer,
M'y voilà réſolu : mais ma reconnoiſſance,
Toute vive qu'elle eſt, exige la prudence ;
Et pour ne point agir ni trop tard ni trop tôt.....
Chut ! Voici le Patron.

SCENE II.

LE MARQUIS, GUERAULT.

LE MARQUIS.

AH, ah ! C'eſt vous, Guérault ;
Que voulez-vous ?

GUE'RAULT.

Monſieur, je venois pour vous dire
Que nous avons des fonds qui pourront vous ſuffire
Pour les frais de la nôce : ils ſont chez moi tout prêts ;
Et de plus, nous allons toucher de l'argent frais,
Dix mille francs comptant.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GUE'RAULT.

Nouvelle preuve
De mes ſoins.....

LE MARQUIS.

D'où nous vient cet argent?

GUE'RAULT.

De la veuve
Du Fermier d'Oronville ; elle vient d'arriver
Avec Babet sa fille, & je vais les trouver.

LE MARQUIS *s'arrêtant.*

Qu'elles viennent ici : je veux voir cette fille,
On me l'a tant vantée .....

GUE'RAULT.

Elle est vraiment gentille.
Oh la jolie enfant!

LE MARQUIS.

Vous vous passionnez.
En parlant d'elle!

GUE'RAULT.

Ah! Oui.

LE MARQUIS.

Comment! Vous m'étonnez.

GUE'RAULT

Ce sont les plus beaux yeux ! C'est la plus belle bouche .....

LE MARQUIS.

A ce que je puis voir son mérite vous touche.
Eh qu'est donc devenu ce goût si délicat ?
Car, soit dit entre nous, vous êtes un peu fat.

GUE'RAULT.

Monsieur .....

LE MARQUIS.

Vous vous croyez un homme incomparable;
N'eſt-il pas vrai ?

GUE'RAULT.

Ma foi, je ſuis aſſez paſſable.

LE MARQUIS.

Sans doute, & vous ſerez adoré de Babet.

GUE'RAULT.

Qu'elle m'adore ou non, je crois que c'eſt mon fait.

LE MARQUIS.

Vous voulez devenir gendre d'une Fermiere?

GUE'RAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous qui vous piquez d'avoir l'ame ſi fiere;
Vous? Une Payſanne allume vos ardeurs?

GUE'RAULT.

J'en rougis; mais, Monſieur, elle a du bien d'ailleurs;

LE MARQUIS.

Ah! Pour un Intendant cette raiſon eſt forte,
Et c'eſt là proprement l'objet qui vous tranſporte;
Avouez-le.

GUE'RAULT.

Monſieur, cela ne gâte rien....
L'amour ne nourrit pas. Une femme ſans b[ien]
Eſt un beau corps ſans ame.

LE MARQUIS.

Excellente maxime;
Et très-digne de vous. La tendreſſe, l'eſtime

Emeuvent votre cœur ſans pouvoir l'entraîner,
Et ce n'eſt que l'argent qui le peut enchainer.
Statuer que ſans bien nul objet n'eſt ſortable,
C'eſt faire de l'Amour un Dieu très-raiſonnable.

GUE'RAULT.

Mon cœur vous paroît bas ; mais il n'eſt que'trop haut.

SCENE III.

UN LAQUAIS, LE MARQUIS, GUE'RAULT.

LE MARQUIS *au Laquais.*

QU'eſt-ce?

LE LAQUAIS.

Monſieur, je viens dire à Monſieur Guérault
Qu'on le demande.

LE MARQUIS.

Et qui ?

LE LAQUAIS.

C'eſt, je crois, la Fermiere
D'Oronville,

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'elle entre.

GUÉRAULT.

Elle eſt bien familiere,
Et même impertinente : un pareil entretien.....

LE MARQUIS.

Je connois ſes façons, cela ne me fait rien.

Et je sçais m'amuser d'une humeur naturelle.
(*Au Laquais.*)
Est-elle seule ?

LE LAQUAIS.

Non, sa fille est avec elle.

LE MARQUIS.

Et bien, fais-les entrer.

LE LAQUAIS *allant à la porte.*

Avancez toutes deux.

GUÉRAULT *à part.*

Que diantre leur veut-il ? Il est bien curieux.

SCENE IV.

MATHURINE, BABET, LE MARQUIS, GUÉRAULT.

MATHURINE *au Marquis en lui faisant une courte révérence*

C'Est vous, mon bon Seigneur ! Je suis votre servante.
Allons, venez Babet.

BABET.

Je n'ose.

LE MARQUIS *à Guérault.*

Elle est charmante.

MATHURINE *à Babet.*

Faites la révérence à Monseigneur.

LE MARQUIS.

Comment

Elle la fait très-bien, & très modeſtement.

Oh, qu'elle a l'air décent! Quelle figure aimable!

MATHURINE.

Dame, je n'ons rien plaînt pour la rendre agriable,
Je l'ons miſe au Couvent pendant ſept ans entiers;
Et comme j'ons perdus deux petits héritiers,
Il ne me reſte plus que cette criature.
J'en veux faire une Dame.

LE MARQUIS.

Elle eſt d'une figure
A pouvoir y prétendre.

MATHURINE.

Oui; c'eſt ce qu'au Couvent
Des Meſſieurs tout dorés l'y diſoient fort ſouvent.
Ça n'eſt pas étonnant, alle étoit bien plus belle,
Car je l'acoutrions comme une Demoiſelle:
Je l'y faiſions apprendre à chanter, à danſer;
Mais comme à la parfin je n'ai pû me paſſer
Plus long-tems de l'avoir, je l'en ons retirée;
Et ſelon notre état je l'avons racoutrée.
Oh, queu chagrin pour elle! Alle a penſé mourir.
Les garçons de cheux nous ne pouvoient pas ſouffrir
Qu'alle fût au Village habillée à la mode;
Et défunt mon Mari, qui n'étoit pas quemode,
Parce qu'ils s'en gauſſiont, nous en gauſſoit auſſi,
Car.....

LE MARQUIS.

Vous voilà donc veuve?

MATHURINE *faisant une courte révérence en souriant.*

Oui, Monsieur, Dieu merci.

LE MARQUIS.

Dieu merci ! Vous aviez un bon mari, me semble,

MATHURINE.

Oui ; mais j'avions toujours quelque castille ensemble;
Il étoit si hargneux, si brutal, si jaloux !

LE MARQUIS.

De son côté, souvent il se plaignoit de vous.
Vous aviez, disoit-il, l'humeur accariâtre,
Il vous trouvoit toujours rétive, opiniâtre,
Brusque, contrariante, & mutine surtout.

MATHURINE.

Pargué je l'y disois son fait de bout en bout.
Il se fâchoit par fois de ce que j'étois franche ;
Mais, quand il me gourmoit, je prenois ma revanche;
(*En faisant la révérence.*)
Ne faisois-je pas bien, Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Ah, très-bien;

MATHURINE.

J'aurois plûtôt crevé que de l'y passer rien.
Moi, gâter un Mari ! Je ne suis pas si bête.

LE MARQUIS.

Et Babet promet-elle une aussi bonne tête ?
Elle n'en a pas l'air.

MATHURINE.

C'est un pauvre mouton,

Je crois que de sa vie, elle ne dira non.
A force de douceur alle est comme une sotte.
D'abòrd on la croiroit une franche idiotte,
Car a rougit d'un rien, quoi qu'alle ait de l'esprit
Quand alle est en himeur de jaser un petit:
Mais ça n'est pas souvent. Les garçons du Village
Se plaignons tous à moi de ce qu'alle est trop sage;
Alle les chasse tous, & ne peut les souffrir.
Quand quelqu'un d'eux la suit, a se met à courir
Faut voir. Comme a n'est pas d'une himeur villageoise,
Il faut qu'a se résoude à devenir Bourgeoise.

LE MARQUIS.

Mon Intendant m'a dit que vous la lui donniez.

MATHURINE.

Mais, oui; ça se feroit si vous y consentiez.

LE MARQUIS.

Babet y paroît-elle incliner?

MATHURINE.

Que je meure
Si j'en puis rien sçavoir; quand j'en parle alle pleure;
Et ne me répond rien.

LE MARQUIS.

Je vais sonder son cœur:
Babet, aimez-vous bien Guérault?

BABET *faisant la révérence.*

Non, Monseigneur.

LE MARQUIS *en riant.*

La réponse est sans fard.

GUÉRAULT.

La Babet est bien bête !

MATHURINE *à Babet.*

Je veux que vous l'aimiez, je l'ai mis dans ma tête.

BABET.

Votre tête & la mienne ont ſi peu de rapport ;
Qu'il n'eſt pas fort aiſé de les mettre d'accord.
Je ſçais que le reſpect m'oblige à vous complaire :
Mais je ſens à vos loix mon cœur un peu contraire.
J'ignore s'il ne doit qu'à l'éducation
Les mouvemens ſecrets d'un peu d'ambition,
Ou s'il les a reçûs de la ſeule nature ;
Mais il préfereroit une retraite obſcure
A tout autre parti qui ne rempliroit pas
Les ſouhaits que ce cœur oſe former tout bas.
Voilà ſincérement le fond de ma penſée.

GUERAULT.

Ma belle, un peu trop haut votre ame s'eſt placée ;
C'eſt bien aſſez pour elle, ou du moins, je le croi,
Qu'on vous faſſe épouſer un homme tel que moi.

BABET.

Je ne le croyois pas.

GUERAULT.

Vous aviez tort, ma bonne.

MATHURINE.

Eh, qu'âlle ait tort ou non, ſuffit que je l'ordonne.

BABET *à Mathurine.*

Eh ! Laiſſez-moi le temps d'obtenir de mon cœur
Ce que vous m'ordonnez,

GUÉRAULT *au Marquis.*

La plaisante hauteur!

Elle est folle.

LE MARQUIS.

Elle est sage & répond à merveille.

GUÉRAULT.

Monsieur, conseillez-lui.....

LE MARQUIS.

Moi, que je lui conseille

De vous épouser? Non. Dès qu'elle le voudra,
J'y donnerai les mains autant qu'il vous plaira;

(*à Babet.*)

Il faut qu'elle décide. Ah ça, soyez sincere;
Voulez-vous l'épouser?

BABET.

Obéïr à ma Mere;

C'est tout ce que je puis; c'est ce que je ferai;
Mais, qu'il m'en coutera! Je crois que j'en mourrai.

GUÉRAULT.

Oh que non.

LE MARQUIS.

Sa douleur, ses pleurs me percent l'ame.

MATHURINE *à Babet.*

Ce Monsieur vous déplaît?

BABET.

Oui, ma mere.

MATHURINE.

Tredame!

GUÉRAULT *se donnant des airs.*

Elle est dégoutée.

MATHURINE.

Oui ; mais, je veux moi....

LE MARQUIS.

Tout doux.

Ce Mariage-ci ne dépend plus de vous.

MATHURINE.

Et de qui donc ?

LE MARQUIS.

De moi ; car j'en fais mon affaire ;

Et prétends en ceci lui tenir lieu de Pere.

BABET *au Marquis.*

J'implore à vos genoux votre protection.

LE MARQUIS.

Ah! je vous la promets. Mon inclination,

La pitié ; tout m'y porte.

BABET *se levant avec transport.*

Ah que je suis ravie !

Vos bontés, Monseigneur, vont me sauver la vie.

LE MARQUIS *lui prenant les mains d'un air attendri.*

Pauvre enfant !

GUÉRAULT *à part.*

Le vieux fou.

BABET *au Marquis*

Daignez-vous approuver

Que je baise la main qui veut bien me sauver ?

LE MARQUIS.

Non, ma chere Babet, souffrez que je vous baise.

BABET *lui tendant les bras.*

Hélas de tout mon cœur.

GUÉRAULT.

La poulette eſt bien aiſe.

Ah, Monſieur, j'attendois plus de bonté de vous.
Votre pauvre Intendant va devenir jaloux.

LE MARQUIS.

Tantôt nous traiterons à fond cette matiere.
Comptez, & recevez l'argent de ma Fermiere;
Donnez-lui ſa quittance, & venez promptement
Me rejoindre tous trois à mon appartement.
Ne pleurez plus, Babet; vous n'avez rien à craindre;
Et perſonne céans n'oſeroit vous contraindre;

(*En ſe retirant.*)

Quel ſeroit mon bonheur ſi le ſort moins cruel,
Eût placé dans ma fille un ſi beau naturel.

SCENE V.

MATHURINE, BABET, GUERAULT.

MATHURINE *à Guérault.*

IL n'eſt donc pas content de Julie?

GUÉRAULT.

Oh vraiment,

Si nous voulons l'en croire, elle fait ſon tourment;
Madame, je le ſai, n'en eſt pas plus contente.

Elle, de ſon côté, ſe plaint qu'on la tourmente,
Et pour la conſoler je fais tous mes efforts;
Elle me fait pitié!

MATHURINE.

Moi, je crois qu'alle a tort;
Je connois ſon himeur, a ne peut ſe contraindre;
Monſeigneur & Madame ont raiſon de s'en plaindre;
Et je ſom'eux & moi but à but ſur cela,
Car j'ai bien à ſouffrir de cette idole là;
Alle eſt ſi délicatte, & ſi grande liſeuſe,
Qu'alle ne veut rien faire, & que j'en ſuis honteuſe.
Vous m'en délivriez, & voilà Monſeigneur
Qui met empêchement: ça me bleſſe le cœur.
Comment ferons-je donc?

GUERAULT.

C'eſt ce qui m'embaraſſe;
Si j'épouſe Babet, il m'ôtera ma place,
Et je ſerai chaſſé ſans délai ni répit.

MATHURINE *ſe carrant.*

Morguenne, épouſez-moi pour lui faire dépit.

GUERAULT.

Moy, vous épouſer?

MATHURINE.

Oui. Je ſuis encor jolie,
Laiſſez cette morveuſe.

BABET *à Guérault.*

Eh, je vous en ſupplie:
Ma mere, en verité, vous convient mieux que moi,

GUERAULT.

Mieux que vous ?

MATHURINE.

Cent fois mieux.

GUERAULT.

Vous badinez, je croi;
N'avez-vous que seize ans ?

MATHURINE.

Et quand j'en aurois trente;
Qu'est-ce que ça vous fait ?

GUERAULT.

Oh rien.

MATHURINE.

Alle est charmante
A ce que chacun dit, mais bon, ça ne fait rien,
Moi, je suis propre à tout.

BABET *à Mathurine.*

Donnez-lui votre bien;
Et le mien par dessus; moi je serai ravie
De passer au Couvent le reste de ma vie :
Assurez-moi ma dot, c'est tout ce que je veux.

GUERAULT.

Mais ce n'est qu'avec vous que je puis être heureux.

BABET *d'un ton fier.*

Vous ne le seriez pas, Monsieur, je vous l'assure.

GUERAULT.

Vous n'avez donc pas bien remarqué ma figure ?
Je suis bien fait au moins. L'air noble, de beaux traits;
Encor de la jeunesse, & le teint vif & frais,

Telle qui vous vaut bien, & tout au moins, ma belle,
Ne me dédaigne pas.

BABET.

Laiſſez-moi donc pour elle;
Votre mérite encor n'a pas frappé mes yeux.

GUERAULT.

Diable, vous le prenez d'un ton bien précieux!
Voyez la Païſanne! Elle fait la Princeſſe.

MATHURINE.

Voilà ce que chacun lui reproche ſans ceſſe.
Alle a le cœur ſi haut que c'eſt une piquié.
Moi, je ne ſuis pas fiére, & j'ai de l'amiquié,
De l'eſtime pour vous.

GUÉRAULT *d'un air mépriſant.*

Ah! trop d'honneur, Madame;

MATHURINE.

Vous ne trouverez pas une meilleure femme.
Je ſuis d'une douceur!

GUERAULT.

Oui, défunt votre époux
Me l'a dit mille fois en ſe louant de vous.

MATHURINE.

Touchez là.

GUERAULT.

Ventrebleu, laiſſons les fariboles,
Nous perdons notre temps en de vaines paroles.

MATHURINE.

Qu'eſt-ce que ça veut dire?

GUERAULT.

En deux mots, terminez,
M'accordez-vous Babet?

MATHURINE.

Oui, c'eſt pour votre nez.
Monſeigneur ne veut pas.

GUERAULT.

Je ſais par quelle voye
J'aurai ſon agrément.

MATHURINE.

J'en ai bien de la joye.
On vous en donnera des filles de ſeize ans,
Et qui, ſi vous ſaviez......

GUERAULT.

Quoi?

MATHURINE.

Suffit, je m'entends.

GUERAULT.

Expliquez-vous du moins.

MATHURINE.

Je m'entends bien, vous dis-je,
Et je ſens queuque fois que tout mon ſang ſe fige
Quand je ſonge......

GUERAULT *vivement.*

Songez autant qu'il vous plaira,
Mais Babet m'eſt promiſe, elle m'épouſera.

MATHURINE *encore plus vivement.*

Pu tôt que ça ſe fit, je me tuerois moi-même;
(*à Babet*

[*à Babet en l'embrassant.*]

Voyez l'homme important! Au fond, Babet, je t'aime,
Et tu me fais piquié .... Je ne sai qui me tient ....

GUERAULT *à Mathurine.*

Paix, paix, contraignez-vous, Monsieur le Comte vient.

BABET *à Guérault.*

Quel est ce beau Monsieur ?

GUERAULT.

C'est l'amant de Julie.

SCENE VI.

LE COMTE, BABET, MATHURINE, GUERAULT.

LE COMTE *au fond du Théatre regardant Babet. Il parle à Guérault.*

EST-ce là cette enfant qu'on trouve si jolie ?
Le Marquis m'en a dit tant de bien, que j'accours
Pour savoir si l'effet répond à son discours.
C'est elle assurément, Guérault ?

GUERAULT.

C'est elle-même.

LE COMTE *s'approchant peu à peu.*

Je vois qu'on m'a dit vrai, Babet.

BABET.

Quoi ?

LE COMTE.

Qu'on vous aime
Auſſitôt qu'on vous voit.

BABET *faiſant une révérence gracieuſe.*

Ah! Monſieur!

LE COMTE.

Que d'appas!
Que de graces!

BABET.

Monſieur.....

LE COMTE.

Non je ne comprends pas
Qu'un objet ſi touchant ſoit ſorti du Village.

GUE'RAULT

Elle n'en a, Monſieur, ni l'air, ni le langage.

LE COMTE *à Babet.*

Eſt-ce vous que j'ai vûe autrefois au couvent
Où ma ſœur demeuroit?

BABET.

Vous y veniez ſouvent.

LE COMTE.

C'eſt vous que j'admirois, que je trouvois charmante,
Quel habit à mes yeux aujourd'hui vous préſente?

BABET.

C'eſt l'habit que mon ſort m'oblige de porter,

LE COMTE.

Le ſort à cet excès peut-il vous maltraiter?

BABET.

Je me borne à l'état où le Ciel m'a fait naître.

LE COMTE.

En cet état mon cœur ne peut vous méconnoître.

GUE'RAULT.

Vous pouvez l'admirer, mais tenez-vous-en là ;
S'il vous plaît, & pour cause.

LE COMTE.

Et pourquoi donc cela ?

GUE'RAULT.

Vous voyez ma future.

LE COMTE.

Elle ?

GUE'RAULT.

Elle : Je m'en flatte.

LE COMTE.

A ces traits, je lui crois l'ame trop délicate
Pour se donner à vous.

GUE'RAULT

Cependant peu s'en faut.

BABET *bas à Mathurine.*

Ah ! Que ce Monsieur-là n'est-il Monsieur Guérault ;
Maman !

MATHURINE *bas à Babet.*

Tu le voudrois ?

BABET *à part.*

Que je suis malheureuse !

MATHURINE *bas à Babet.*

Comment donc ! Tout d'un coup t'en deviens amoureuse ?

LE COMTE.

Que vous dit-elle?

MATHURINE.

Ah! rien.

LE COMTE.

Mais encor?

BABET *vivement.*

Rien du tout.

MATHURINE.

(*Babet lui fait des signes.*)

A me dit seulement.... Si j'allois jusqu'au bout

(*à part.*)

Vous ririez. La friponne! A n'est pas dégoûtée.

BABET *bas à Mathurine.*

Paix donc!

MATHURINE.

Chut!

GUE'RAULT *au Comte.*

Des grandeurs la belle est entêtée

A ce qu'il me paroît. Eh, de grace, sortez.

LE COMTE *fierement.*

Pourquoi?

GUERAULT.

Je la mitonne, & vous me la gâtez.

Epargnez un futur,

LE COMTE.

L'affaire est donc conclue?

A l'épouser, Babet, étes-vous résolue?

GUERAULT.

En pouvez-vous douter?

LE COMTE.

Oui j'en doute, & bien fort.
Adorable Babet, dites-moi ſi j'ai tort?

BABET.

Monſieur, voici ma mere, elle eſt ſage & prudente;
Elle penſe pour moi: je ſuis obéïſſante;
Ou du moins je dois l'être, & ne dois décider
Que ſur ce qu'il lui plaît de me perſuader.

LE COMTE.

Mais vous avez un cœur; il vous parle ſans doute?

BABET.

A mon âge, Monſieur, ſied-il bien qu'on l'écoute?
Je dois me défier de tout ce qu'il me dit.

LE COMTE.

O Ciel! Que de beauté, de ſageſſe, & d'eſprit!

[Il veut baiſer la main de Babet, & Guérault l'en empêche.]

Ah divine Babet!

GUERAULT.

Tout doux, je vous ſupplie.
Vous oubliez ici que vous aimez Julie.

LE COMTE.

Que je l'oublie ou non, c'eſt mon affaire.

GUERAULT.

Oui;
Mais de ces attraits-là je vous vois ébloüi;
Quoiqu'ils me ſoient promis.

MATHURINE *à Guerault.*

Bon, promis, je m'en moque.

GUERAULT *à Mathurine.*

Oui, j'ai votre parole.

MATHURINE.

Eh bien je la révoque.

LE COMTE *à Mathurine.*

Je vous en sai bon gré.

GUERAULT.

Nous verrons.

LE COMTE.

Taisez-vous.

[*à Mathurine.*]

Il faut que de ma main Babet prenne un époux.
Reposez-vous sur moi du soin de cette affaire.
Le Marquis veut, dit-il, lui tenir lieu de Pere;
Moi, comme votre ami, je le seconderai,

[*à Babet.*]

Et j'ose me flatter que vous m'en saurez gré.

BABET.

De grace, moderez ces bontés prévenantes.....

GUERAULT.

[*la contrefaisant.*]

Que la belle déja trouve un peu séduisantes.

BABET.

Non; elles ne pourroient assurer mon bonheur;
Si l'on donnoit ma main sans consulter mon cœur.

LE COMTE.

Vous l'écouteriez donc?

BABET.

S'il étoit téméraire
Je saurois le soumettre à la raison févere;
Pour ne point l'exposer à cette extrémité,
Il vaut mieux le laisser dans sa tranquillité.

LE COMTE.

J'aurai peine à souffrir qu'il demeure tranquille.

BABET.

Moi, je veux lui sauver un tourment inutile.

LE COMTE

Inutile! Est-il biens, est-il condition?.....

BABET.

Un Couvent est l'objet de son ambition.
Il s'y borne.

GUERAULT *appercevant Julie.*

Voici votre future Epouse:
Si vous continuez, vous la rendrez jalouse
Comme moi: Que Babet aura l'air triomphant!

SCENE VII.

JULIE, MATHURINE, BABET, LE COMTE, GUERAULT.

JULIE *accourant les bras ouverts.*

Eh, bonjour, ma nourrice.

MATHURINE.

Eh, bonjour, mon enfant.

Embrassez-moi donc bien. Comme la voilà brave!

JULIE *tristement.*

Sous des habits pompeux vous voyez une esclave:
Mon sort seroit plus doux chez un bon roturier.
Mais, qu'est donc devenu mon pere nourricier?

MATHURINE *d'un air guai.*

Il est mort.

JULIE *d'un air affligé.*

Il est mort! Ah que j'en suis fachée!
Mais vous n'en étes pas extrêmement touchée,
Je pense.

MATHURINE.

Mon Dieu non.

JULIE.

Non, nourrice! Eh, pourquoi?
C'étoit un si bon homme, il m'aimoit tant!

MATHURINE.

Pour moi
Je ne l'aimois pas trop.

JULIE.

Vous aviez tort, ma chere;
Il vous aimoit aussi.

MATHURINE.

Je n'y saurois que faire.
Il étoit devenu si foible, si dolent....

JULIE.

Il avoit du bon sens, & le cœur excellent.

MATHURINE.

Quelquefois.

JULIE.

Il ne m'a jamais abandonnée;

MATHURINE.

Qu'eſt-ce que ça me fait?

JULIE.

Cinq ou ſix fois l'année

Ce pauvre homme venoit au Couvent où j'étois,
Pour apprendre de moi comment je me portois.
Il me donnoit toujours des conſeils ſalutaires.

MATHURINE *d'un air impatienté.*

Il auroit bien mieux fait de ſoigner ſes affaires.

JULIE.

Je vois qu'on vous déplaît en vous parlant de lui;
Depuis quand êtes-vous à Paris?

MATHURINE.

D'aujourd'hui;

Je ſuis avec Babet.

JULIE *d'un air dédaigneux.*

Ah! Te voilà, ma bonne?

MATHURINE.

Monſeigneur le Marquis la trouve bien mignonne.

JULIE *conſidérant Babet.*

Elle n'eſt pas trop mal. Cela ſait-il parler?

LE COMTE.

Oui madame, & ſe taire.

JULIE.

Elle veut s'en aller;

Je crois. Reſte, ma bonne, & dis-moi, je te prie;

(Babet prend un air fier & indigné.)

Deux ou trois mots. Oh, oh! Tu fais la rencherie

MATHURINE.

Morguenne, a n'a pas tort.

JULIE.

Pourquoi ?

MATHURINE.

Je le ſai bien ;

Quand on l'y parle mal, alle ne répond rien.

JULIE *bruſquement.*

Faut-il tant de façons avec des Villageoiſes ?

MATHURINE.

Tout doux, mon petit cœur, a vaut bien vos Bour-geoiſes.

JULIE *d'un ton rude.*

Nourrice, vous prenez un ton bien échauffé.

MATHURINE.

C'eſt que j'aime Babet.

JULIE *en ſouriant.*

Guérault s'en eſt coëffé

Il l'épouſe, dit-on, j'en apprends la nouvelle

Qui m'a bien divertie.

MATHURINE.

Eſt-il trop bon pour elle ?

JULIE.

Aſſurément trop bon.

MATHURINE.

A n'en veut point pourtant;

JULIE *d'un ton fier.*

Elle n'en veut point ?

MATHURINE.

Non.

JULIE *à Babet fiérement.*

Qu'a-t-il de rebutant?

BABET.

Rien. Je ne l'aime pas.

JULIE *dédaigneusement.*

Vous êtes délicate.

Il vous fait trop d'honneur. Qui peut vous rendre ingrate?

N'est-il pas bien aimable?

(*Guérault s'étale & se donne des airs.*)

BABET.

Il peut l'être en effet.

Je voudrois comme vous penser sur son sujet;

Mais de nos sentimens c'est le cœur qui dispose,

Et non la volonté.

JULIE.

Ho, ho! Comme elle cause!

Vous avez de l'esprit. Je pense comme vous.

Nous devrions trancher sur le choix d'un époux;

Et non pas nos parens, dont l'ordre tyrannique

Selon leur bon plaisir veut toujours qu'on s'explique;

(*Elle regarde dédaigneusement le Comte.*)

On ne doit, en effet, consulter que son cœur.

S'engager malgré lui, c'est un très-grand malheur.

GUÉRAULT *à Julie.*

Vous plaidez contre moi?

JULIE.

Non, vous devez lui plaire;

LE COMTE *à Julie.*

Madame, je m'en vais chez Monsieur votre pere.
Voulez-vous y venir?

(*Il veut lui donner la main.*)

JULIE.

Non pas pour aujourd'hui.

LE COMTE.

Babet, il m'a prié de vous mener chez lui;
Suivez-moi toutes deux, je vais vous y conduire.

SCENE VIII.

JULIE, GUE'RAULT.

JULIE *après avoir regardé si l'on n'écoute point.*

Profitons de l'instant, j'ai deux mots à te dire.
Sais-tu que j'ai promis de lui donner la main?

GUE'RAULT.

Au Comte?

JULIE.

Oui vraiment, & cela dès demain.

GUERAULT.

Morbleu! Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Tout ce qu'il falloit faire:
Si j'avois balancé, ce soir même ma mere

M'eût pour long-temps encor remenée au Couvent.
J'étois perdue.

GUE'RAULT.

O ciel !

JULIE.

Allons donc en avant.
Fuyons.

GUE'RAULT.

C'eſt fort bien dit ; mais où, je vous ſupplie ?

JULIE.

J'ai ma Nourrice ici qui m'aime à la folie ;
Quoique prompte & brutale, elle a l'eſprit diſcret ;
Il faudra l'informer de notre Hymen ſecret,
Afin qu'elle conſente à nous cacher chez elle
Juſqu'à notre départ.

GUE'RAULT.

Pour peu qu'elle chancelle ....

JULIE.

Son cœur eſt tout à moi, n'ayez aucun ſouci.

GUE'RAULT.

Mais devant tant de gens comment ſortir d'ici ?

JULIE.

Je me déguiſerai, comptez ſur mon adreſſe.

GUERAULT.

Nous en avons beſoin comme de hardieſſe.
Au reſte j'ai des fonds qui nous meneront loin.

JULIE.

Et moi des diamans pour fournir au beſoin.

GUE'RAULT.

D'ailleurs, en tout Pays mes talens à mon âge
Qui n'est pas avancé, soutiendront le ménage.
Courez, préparez-vous pour notre prompt départ.
Mais hâtons-nous pourtant sans rien mettre au hazard,
Nous devons redouter la moindre étourderie.
Tantôt sous le berceau rendez-vous, je vous prie,
Là, nous acheverons de nous bien concerter.
Il faut prendre son temps quand on veut déserter.
Songez que......

JULIE.

Je n'ai pas besoin que l'on m'instruise;
Nous sortirons ce soir.

GUE'RAULT.

Que l'Amour nous conduise.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Quoi, férieufement, il en eft amoureux ?

LISETTE.

Il dit qu'à l'époufer il borne tous fes vœux.

LA MARQUISE.

Tu m'étonnes. Guérault qui fe croit adorable,
Et pour une Princeffe un parti très-fortable,
Car il eft vain & fat au fuprême degré,
Peut trouver en Babet une époufe à fon gré ?

LISETTE.

Oui vraiment. Ma furprife eft égale à la vôtre ;
Car je le foupçonnois d'être amoureux d'une autre ;
Et d'écouter fon cœur moins que fa vanité :
Mais il eft de Babet, tellement entêté,
Qu'il l'avoit demandée à fa folle de Mere,
Qui, par un fot orgueil confentoit à l'affaire,
Car elle eft vaine auffi. Babet, à fon avis,
Parce qu'elle eft très-riche, eft digne d'un Marquis ;
A peine un Intendant peut-il être fon gendre.
Jufqu'à lui, néanmoins, elle daignoit defcendre,

Et tout étoit conclu : mais, Monſieur votre époux
A rompu le marché.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Entre-nous
Je crois qu'il eſt épris de la petite fille.

LA MARQUISE.

Voilà de tes ſoupçons.

LISETTE.

On dit qu'elle eſt gentille.
Et Monſieur le Marquis eſt un franc libertin,
Qui lance encore ſouvent un regard bien mutin.

LA MARQUISE.

Il eſt ſage à préſent.

LISETTE.

Bien folle qui s'y fie !
Ce n'eſt pas moi du moins, je vous le certifie.

LA MARQUISE *en riant.*

» T'en auroit-il conté ?

LISETTE.

Point du tout ; en tout cas
» J'oſe bien vous jurer qu'il y perdroit ſes pas.

LA MARQUISE.

» Ah ! je n'en doute point.

LISETTE.

Je ſuis un peu coquette,
» Car toute femme l'eſt.

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Oh, doucement, Lisette.

LISETTE.

» Exceptez vous, s'entend, dont l'austere vertu;
» Contre les mœurs du temps a si bien combatu.
» Mais quoique je sois vive, & par fois un peu folle;
» Dès que l'on m'en dit trop, je coupe la parole,
» Et sçais prendre d'abord un air si sérieux,
» Qu'au plus hardi mortel je fais baisser les yeux.
» Si Monsieur le Marquis m'avoit mise à l'épreuve;
» De ce que je vous dis, il auroit vû la preuve,
» Tout mon maître qu'il est, je l'aurois relancé.....
» Mais à sonder mon cœur il n'a jamais pensé.

LA MARQUISE.

» Crois qu'il en est de même à l'égard de toute autre.

LISETTE.

» Sur cela, mon avis est différent du vôtre.

LA MARQUISE.

» Et ce n'est qu'un effet de ta méchanceté.

LISETTE.

» On ne m'accuse pas d'avoir trop de bonté;
» J'en demeure d'accord: mais, si je suis maligne;
» C'est que j'ai l'œil perçant, & qu'un rien lui désigne
» Ce qu'on veut lui cacher avec le plus grand soin.
» Il me feroit passer pour sorciere au besoin.
» Car je devine un fait dès que je l'étudie.

LA MARQUISE.

» Quel fruit en tires-tu?

LISETTE.

Quel fruit? La Comédie.
» Car il n'est point pour moi de passe-temps plus doux
» Que de pouvoir souvent rire aux dépens des foux.

LA MARQUISE.

„ Loin d'en rire, Lisette, il faut pleurer leurs fautes.

LISETTE.

„ Oh, je n'aspire pas à des vertus si hautes;
„ Je vole terre à terre & vais mon petit train.

LA MARQUISE.

» Notre pauvre Intendant s'est mis en bonne main;
„ S'il t'a porté sa plainte.

LISETTE.

Oui, son ame dolente
„ Vient de faire de moi sa chere confidente.

LA MARQUISE.

„ Dieu sait comme sa peine excite ta pitié!

LISETTE.

„ J'aime à voir, je l'avoue, un fat humilié.
„ J'en rirois de bon cœur; mais son triste martire
„ Vous touche de trop près pour que j'en puisse rire;
Et pour votre intérêt je vous prie instamment
D'empêcher que Monsieur ne mette empêchement
Au bonheur de Guérault, sa plainte m'a touchée,
Parce que je vous suis tellement attachée,
Ce que je n'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui,
Que pour l'amour de vous, & nullement de lui,
Je voudrois vous sauver l'aventure cruelle,
D'essuyer, céans même, une scéne nouvelle.

Le cas feroit pour vous doublement outrageant.
Vous favez que Monfieur a le cœur voltigeant.

LA MARQUISE.

Après quelques écarts, il s'eft fixé, Lifette.

LISETTE.

Bon, bon!

LA MARQUISE *en fouriant.*

Si je l'en crois, il me trouve parfaite ;
Et prétend déformais ne vivre que pour moi.

LISETTE.

Comptez fur fa parole.

LA MARQUISE.

Il eft de bonne foi;
Son cœur eft tout ouvert.

LISETTE.

Toutes tant que nous fommes ;
Nous devons peu vanter la bonne foi des hommes.
Je n'en ai jamais vû que de faux, que d'ingrats.
Pardon fi je m'emporte.

LA MARQUISE.

Oh, tant que tu voudras
Tu peux pefter contr'eux.

LISETTE.

Pour en dire la rage
J'ai de bonne raifons, & cela me foulage.

LA MARQUISE.

A la bonne heure ; mais refpecte mon mari.
Quoique toujours mon cœur l'ait tendrement chéri ;
A fes égaremens j'étois accoutumée,
Et loin que contre lui je fuffe gendarmée,

J'ai toujours ſans murmure attendu ſon retour,
Et l'amitié, l'eſtime, ont payé mon amour.

LISETTE.

Oui, chacun vous admire; & moi je vous condamne!
Aurez-vous des égards pour une Païſanne,
Qu'il aime ſous vos yeux, & devant ſes valets?
Eh, régalez-la-moi de quelques bons ſoufflets.

LA MARQUISE.

Je dois le reſpecter juſques dans ce qu'il aime.

LISETTE.

Oh! Quand j'entens cela, je ſuis hors de moi-même:
Peut-on penſer ainſi?

LA MARQUISE.

Je penſe comme il faut.

LISETTE.

Vous ne voulez donc point ſervir Monſieur Guérault?

LA MARQUISE.

Qui m'en empêcheroit?

LISETTE.

La crainte de déplaire
A Monſieur le Marquis. Vous craignez ſa colere.

LA MARQUISE.

Non, je ne la crains point: Je ſuis sûre de lui;
Et s'il paroît encor s'égarer aujourd'hui,
Ce n'eſt que par bonté, par un motif honnête.

LISETTE.

A votre place, moi, j'aurois martel en tête.
Les plaintes de Guérault me tourmenteroient fort.

LA MARQUISE.

Quand il auroit raiſon, j'aurois toujours grand tort.

LISETTE.

Comment, vous auriez tort, ſi l'on vous déshonore;
De faire du fracas ?

LA MARQUISE.

Oui; j'aurois tort encore.

LISETTE.

Oh! Je perds patience. Et ſi, par grand haſard,
Vous alliez l'imiter ?

LA MARQUISE *en riant.*

Ce ſeroit un peu tard.

LISETTE.

Croyez-vous que Monſieur auroit la complaiſance
De reſpecter vos goûts ?

LA MARQUISE.

Grande eſt la différence.
Graces à nos maris, nous avons le malheur,
Si nous nous égarons, de bleſſer leur honneur :
Leurs infidélités, à ce qu'ils nous font croire,
Sans nous déshonorer, ne tournent qu'à leur gloire;
Si bien que violer de reciproques nœuds,
C'eſt un crime pour nous, c'eſt un honneur pour eux.

LISETTE.

» Comme ils ſont les plus forts, les loix ſont leur ouvrage,
» Et tiennent notre ſexe en un dur eſclavage.
» Si nous avions du cœur, ſi nous nous entendions;
» Ma foi, ce ſeroit nous qui les gouvernerions.

Comment, vous souffrirez, sans dire une parole,
Qu'on s'amourache ici d'une petite idole!

LA MARQUISE.

Je n'en suis point jalouse.

LISETTE.

Oh, je le suis pour vous;
Et si j'osois...

LA MARQUISE.

Tais-toi, le Marquis vient à nous;

LISETTE.

Voyons ce qu'il dira, j'en suis très-curieuse.

LA MARQUISE.

Ecoute sans rien dire, & sois respectueuse.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Madame, savez-vous ce qui se passe ici!

LISETTE *à part.*

Que trop!

LE MARQUIS.

Je suis charmé; vous le serez aussi.

LA MARQUISE.

Et de quoi donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

D'une jeune perſonne
Dont le premier aſpect plaît autant qu'il étonne.
Plus on la voit, l'entend, plus on en eſt touché.
Sans pouvoir s'en défendre, on s'y ſent attaché.
Ses graces, ſon eſprit, ſa beauté, tout enchante;
Et par ſa modeſtie encor plus attrayante,
Elle ſe fait du moins auſſi fort eſtimer,
Que ſes traits ſéduiſans engagent à l'aimer.
La nature ſouvent a des jeux bien biſarres!
Un villageois produit tous les dons les plus rares;
Moi, vivant à la Cour, & dans un très-beau rang,
Je produis une fille indigne de mon ſang,
Belle ſans agrémens, arrogante, groſſiere;
Et la pauvre Babet, fille d'une fermiere,
Avec l'air le plus noble, a l'eſprit ſi poli,
Qu'elle offre en ſa perſonne un objet accompli.

LA MARQUISE.

A vous dire le vrai, la peinture eſt charmante;
Cette fille, en effet, doit être ſéduiſante,
Car vous exagérez vivement ſes appas.

LE MARQUIS.

Madame, croyez-moi, je n'exagere pas;
Tout ce que je vous dis, eſt la vérité même!
Vous aimerez Babet tout autant que je l'aime.

LA MARQUISE *avec un ſouris gracieux.*

Vous l'aimez donc, Monſieur?

LE MARQUIS.

Elle me fait pitié;

Et je me ſens pour elle une tendre amitié.

LISETTE *bas à la Marquiſe.*

Une tendre amitié ! Cette phraſe eſt touchante.

LA MARQUISE *bas à Liſette.*

Tais-toi donc.

LISETTE *à part.*

De ſa femme il fait ſa confidente.

LA MARQUISE.

Elle vous fait pitié, dites-vous ? Eh, pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'eſt que la pauvre enfant s'eſt adreſſée à moi,
Pour rompre le projet qu'avoit formé ſa mere,
Qui vouloit la donner à mon homme-d'affaire.

LA MARQUISE.

Il me ſemble, pour moi, qu'il lui faiſoit honneur.

LE MARQUIS.

Mais pour ce mariage elle avoit tant d'horreur,
Que j'en ai ſur le champ détourné cette femme.

LISETTE *bas à la Marquiſe.*

Oui, pour garder Babet... Bon pied, bon œil, Madame.

LA MARQUISE.

Guérault m'a fait prier de vous parler pour lui ;
Souffrez qu'auprès de vous je lui ſerve d'appui.
Rendez-vous favorable à ma vive priere.
Raccommodez cet homme avec votre fermiere.

LE MARQUIS.

Mais cela ne ſe peut.

LA MARQUISE.

Et pourquoi, s'il vous plaît,
Monſieur ?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'à Babet je prens tant d'intérêt,
Que je veux lui ſauver une douleur mortelle.
Oui, de ſon déſeſpoir je ſouffrirois plus qu'elle.
Loin d'avoir pour Guérault la moindre paſſion,
Je ſai qu'il eſt l'objet de ſon averſion.

LA MARQUISE.

Et d'où le ſavez-vous ?

LE MARQUIS.

D'elle-même.

LA MARQUISE.

J'admire
Que ſur vos ſentimens elle ait pris tant d'empire.

LE MARQUIS.

Je ne m'en cache point, elle a touché mon cœur.

LISETTE *faiſant quelque pas pour ſortir, dit bas à la Marquiſe.*

Je vais jurer pour vous, car je ſuis en fureur.

LE MARQUIS.

Vous souriez, Madame, & gardez le ſilence !

LISETTE *à demi-voix.*

Nous pouvions nous paſſer de cette confidence.

LE MARQUIS.

Que dit-elle ?

LISETTE.

Moi? Rien. Je médite tout bas.

LE MARQUIS *à Lisette.*

Non; méditez tout haut, ne vous contraignez pas.

LISETTE.

Mes méditations vous déplairoient.

LE MARQUIS.

Lisette,
Votre petit esprit quelquefois interprette
Les sentimens d'autrui selon vos visions:
Mais tréve, s'il vous plaît, de méditations,
Ou renfermez-les bien; c'est moi qui vous en prie,
Et qui n'entendrois pas aisément raillerie.

LA MARQUISE.

Eh, Riez, comme moi, de son zéle imprudent;
Qu'il ne soit question que de votre intendant.
Que lui dirai-je enfin? Car il attend réponse.
Prononcez, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, je prononce.
Dûssai-je de Lisette exciter le caquet,
Je défens à Guérault de songer à Babet.

LA MARQUISE.

Cela suffit, Monsieur.

LE MARQUIS.

De plus, je vous conjure
De vouloir la garder près de vous. Soyez sûre
Qu'elle sera soumise à vos commandemens;
Que vous lui trouverez de nobles sentimens;

Et, qu'éprouvant qu'elle eſt auſſi ſage que belle,
Vos yeux & votre cœur vous parleront pour elle.

LA MARQUISE.

Ne la connoiſſant pas, je pourrois en douter;
Mais, ſur vos volontés, rien ne peut m'arrêter.

LE MARQUIS.

Je vais vous envoyer cette charmante fille;
Mais, pour plus de décence, ordonnez qu'on l'habille,
Modeſtement pourtant. Enfin, elle eſt à vous:
Daignez donc l'honorer de l'accueil le plus doux.

LA MARQUISE.

Puiſque vous l'exigez, j'y ferai mon poſſible.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous promets que je ſerai ſenſible
A toutes les bontés que vous lui marquerez;
Elle en eſt vraiment digne, & vous en conviendrez.

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

VOus voyez ſur quel pied votre époux vous regarde;
Il fait une maîtreſſe, & vous la donne en garde.
» Il prétend que tout céde à ſon autorité,
» Et que vous vous prêtiez à ſa commodité.

» De ſon égarement un autre eût fait myſtere,
» Il fait gloire du ſien : encor faut-il ſe taire.
C'eſt vous pouſſer à bout.

LA MARQUISE *en riant.*

Ah ! Que de viſions !

LISETTE.

Condamnez-vous auſſi mes méditations ?
Dût Monſieur m'aſſommer, je ferai du vacarme :
Il remet en nos mains l'idole qui le charme ;
Confiez-m'en le ſoin, je la gouvernerai :
Vous verrez de quel air je vous l'ajuſterai.
Je vais donner le mot à tous vos domeſtiques ;
Et nous ferons agir tant de ſourdes pratiques,
Que, rebutée enfin, ſa douleur la tuera,
Ou que, malgré Monſieur, elle déguerpira.

LA MARQUISE.

Mais, dis-moi, l'as-tu vûe ? Eſt-elle ſi charmante ?

LISETTE.

Tout le monde le dit ; mais, ſans doute, on augmente.
» Et je me marierois après ce que je voi ?
» Qu'il vienne un prétendant, & qu'il ſe joue à moi ;
» Si de me demander il oſe avoir l'audace,
» D'abord, de vingt ſouflets je lui couvre la face.

LA MARQUISE *en riant.*

» Mais tu fais éclater des tranſports furieux.

LISETTE.

» C'eſt que le plus bel homme eſt un monſtre à mes yeux.

LA MARQUISE.

» Quelque monſtre, un beau jour, te tournera la tête.

LISETTE.

» Quand mon cœur fait un pas, auſſi-tôt je l'arrête.
» Tous ces galans polis ſont d'aimables fripons ;
» Qui deviennent tyrans dès que nous épouſons :
» Ils jurent à nos pieds des flammes éternelles.
» Femmes de ces Meſſieurs, nous ceſſons d'être belles ;
» Tout ce qui les charmoit diſparoît à leurs yeux.
» Ils ſont chagrins, bourrus, ennuïés, ennuïeux ;
» La premiere guenon leur paroîtra piquante ;
» Et ce qui n'eſt point nous, les frappe & les enchante.
» Oui, voilà les maris tels qu'ils ſont à préſent ;
» Encore exigent-ils un eſprit complaiſant,
» Qui jamais ne ſe plaigne, & ne les contrarie.
» Non, je n'y puis penſer ſans me mettre en furie.
» Les traîtres de maris, qu'ils font de beaux exploits !

LA MARQUISE.

On vient nous interrompre.

LISETTE.

Ah ! Qu'eſt-ce que je vois !

SCENE IV.

BABET, UN LAQUAIS, LA MARQUISE, LISETTE.

BABET *au laquais.*

Est-ce ici ?

LE LAQUAIS.

Justement, c'est Madame.

[*Il sort.*]

SCENE V.

BABET, LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE *appercevant Babet.*

Je crois...

BABET *à part.*

Le cœur me bat.

LISETTE *à la Marquise.*

Je crois que voici votre belle.

LA MARQUISE *à Lisette.*

Qu'elle approche.

LISETTE *à Babet.*

Venez, avancez, perronelle.

BABET *après avoir avancé deux pas, s'arrête pour considérer la Marquise, & après un peu de silence, elle dit :*

Ah! Quelle aimable Dame! A son premier aspect
Je sens naître en mon cœur le trouble & le respect.
A la considérer, je trouve mille charmes ;
Et je ne sai pourquoi je sens couler mes larmes.
Que je suis attendrie!

LISETTE *la tirant rudement.*

Avancez, vous dit-on.

BABET *à Lisette.*

Eh! De grace, avec moi prenez un autre ton.
Vous m'effrayez. Je viens parce qu'on me l'ordonne.

LISETTE *après l'avoir considéré.*

Madame, regardez la petite friponne ;
On vous en avoit fait de fidéles portraits.
Qu'elle a l'air avenant!

LA MARQUISE *après l'avoir regardé quelque temps.*

O, les aimables traits!
Ah! Lisette, contre elle appaise ta colere.
[*à Babet.*]
Approche, mon enfant.

BABET.

Je crains de vous déplaire.
Je vois que j'importune, & vais me retirer.

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Non ; laissez-moi le temps de vous considérer.

LISETTE *la tournant de son côté.*

Viens, que je te contemple aussi tout à mon aise.
Dans son joli minois, il n'est trait qui ne plaise.
Mais cette belle bouche, & ces grands yeux si doux,
Pourroient bien vous ravir le cœur de votre époux.

BABET *avec transport.*

Me préserve le Ciel de commettre un tel crime!
Il paroît m'honorer de la plus tendre estime;
Du moins il me le dit, & j'aime à le penser:
Mais, si tant de bonté pouvoit vous offenser,
Madame, plus que vous je serois malheureuse.
J'aimerois mieux mourir, que vous être odieuse.
J'ai l'honneur de vous voir pour la premiere fois,
Cependant de mon cœur vous entendez la voix:
Oui, Madame, c'est lui qui parle par ma bouche;
Croyez ce qu'il vous dit.

LA MARQUISE *attendrie.*

Oui, ce qu'il dit me touche.

[*à Lisette.*]

Son air noble & naïf, & ses tendres accens,
Ont un charme secret qui surprend tous mes sens.
Ces traits...ce son de voix..Mais bon, quelle apparence?
Le hasard bien souvent forme une ressemblance.
Lisette, ne dis plus que je dois la haïr;
Mon cœur à cet excès ne pourroit se trahir.

LISETTE *regardant Babet.*

La petite sorciere! Elle a l'art de surprendre.

BABET.

Mais, Madame, selon ce que je viens d'entendre,

On vous a prévenue en parlant contre moi.
De quoi m'accuſe-t-on ?

LISETTE.

Soyez de bonne foi.
On a dit à Madame...

BABET.

Ah ! Qu'oſe-t-on lui dire ?

LISETTE.

Que vous cauſiez ici plus d'un tendre martyre.

BABET.

J'en ſuis fâchée.

LISETTE.

Enfin, que Monſieur ſon époux ;
Puiſqu'il faut dire tout, eſt amoureux de vous.

BABET.

Amoureux de moi ! Ciel ! Madame, je vous jure
Que jamais on n'a dit de plus noire impoſture.
Monſeigneur, il eſt vrai, me parle tendrement ;
Mais, quoique jeune encor, j'avoue ingénument,
Que je ſai diſtinguer d'une innocente eſtime,
Un ſentiment trop vif pour être légitime :
Si je le remarquois dans Monſieur votre époux,
L'honneur ſauroit bien-tôt m'exiler de chez vous.
Je ſuis née, il eſt vrai, dans la plus baſſe ſphere.
Monſeigneur toutesfois me traite comme un pere,
Et n'uſe à mon égard de ſon autorité,
Que pour mettre mon cœur en pleine liberté.

[*prenant un ton un peu fier.*]

Ce cœur penſe, Madame, avec trop de nobleſſe,
Pour qu'on pût le réduire à la moindre baſſeſſe.
Oui, quoique d'un ſang vil, il a trop de hauteur,
Pour ſouffrir ſeulement l'ombre du déshonneur.
Ce n'eſt qu'à cet égard qu'on peut me trouver fiere.
Mais je ſors du reſpect. Fille d'une fermiere,
D'un ton humble & ſoumis je devrois vous parler.
Excuſez ma douleur; laiſſez-la s'exhaler :
Malgré vos préjugés, elle ſe flatte encore
Que vous ne voulez pas que l'on me déshonore ;
Que mes pleurs toucheront votre cœur généreux.
Votre eſtime, Madame, eſt l'objet de mes vœux;
Et, ſi j'oſois plus loin porter la hardieſſe,
J'ambitionnerois toute votre tendreſſe :
Je ne mérite pas que vous m'en honoriez,
Madame; mais ſouffrez que je tombe à vos pieds,
Pour obtenir qu'au moins vous ſoulagiez ma peine,
En m'épargnant l'horreur d'encourir votre haine.
C'eſt le plus grand malheur que je puſſe ſouffrir;
Si vous m'en affligez, il en faudra mourir.

LA MARQUISE.

Pourquoi craignez-vous tant que je ne vous haïſſe?

BABET.

Je ne ſai : mais pour moi ce ſeroit un ſupplice
Que je ſens que mon cœur ne pourroit ſupporter.
[*regardant tendrement la Marquiſe.*]
Je vous aime, Madame.

LA MARQUISE.

On ne peut réſiſter
A ſes tendres regards, ils pénétrent mon ame.
Leve-toi, mon enfant.

BABET.

Ah permettez, Madame;
Qu'avant de me lever je baiſe cette main;
Cette main reſpectable.

LA MARQUISE *lui préſentant la main.*

Ah! Quel cœur inhumain
Ne feroit pas touché d'un mouvement ſi tendre!
Babet, je t'aime auſſi. Qui pourroit s'en deffendre?
Jette-toi dans mes bras, cher enfant, leve-toi.

BABET *l'embraſſant.*

Ah! Que je ſuis heureuſe!

LISETTE *pleurant.*

Et je te battrois? moi?
» Moi te battre! Ah! plûtôt fuſſai-je ſoufflettée
(*à la Marquiſe.*)
» De tes deux belles mains. Vous étes enchantée
» De la petite fille, & vous n'avez pas tort
» Viens, ma chere Babet, embraſſe-moi bien fort.

BABET.

» De vos bontés pour moi je vous ſuis obligée.

LISETTE.

» Et moi je me repens de t'avoir affligée.
(*à la Marquiſe.*)
» Je vois que vous allez l'aimer éperduement;
» Moi, j'en ſuis déja folle, & maudit ſoit qui ment.

Je veux la rendre encor une fois plus jolie.

LA MARQUISE.

Oui, m'ets-lui le plus beau des habits de Julie.
Qu'elle ſoit magnifique.

BABET.

Ah! c'eſt trop de bonté.

LISETTE.

Fiez-vous ſur mon zele & ma dexterité.

BABET.

Non; un de vos habits me ſuffira, Liſette.
Pour un plus haut état le Ciel ne m'a point faite.
C'eſt bien aſſez pour moi de monter juſqu'à vous.

LISETTE.

Tu ne m'impoſes pas par ton petit air doux.
Madame a prononcé, tu ſeras magnifique.

BABET.

Madame, voulez-vous que votre domeſtique
Egale votre fille en ſomptuoſité?
J'aurai ſous ſes habits un air trop emprunté.

LISETTE.

Friponne, tu m'as l'air de les porter mieux qu'elle.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt que trop vrai. Réflexion cruelle!
Ah! Si ma fille avoit tes graces, ta douceur,
Tes nobles ſentimens, quel ſeroit mon bonheur!
Tu me fais voir en tout une fille accomplie.
Que n'eſt-elle Babet, & que n'es-tu Julie!

BABET.

Je ne mérite pas que vous faſſiez ces vœux;

Pour peu que vous m'aimiez, mon ſort eſt trop heureux.

LA MARQUISE.

Va, je ſens que pour toi, je ne ſaurois trop faire.

BABET.

Ni moi, pour mériter le bonheur de vous plaire.

LA MARQUISE.

Avec combien d'eſprit elle orne ſa douceur !
Liſette, emmenne-là.

LISETTE *la prenant ſous le bras.*

Venez mon petit cœur.

SCENE VI.

LA MARQUISE *ſeule.*

AH! Que mal-à-propos on m'auroit allarmée!
D'où vient que tout à coup cette enfant m'a charmée?
Jamais je n'ai ſenti de plus tendre penchant.
Eh! Qui pourroit tenir à ce regard touchant,
A ce doux ſon de voix, à ces graces naïves,
A ces expreſſions ſi tendres & ſi vives?
Je ne m'étonne plus ſi votre cœur touché
A cette aimable enfant s'eſt ſitôt attaché,
Marquis, votre tendreſſe eſt innocente & pure;
Ou du moins de Babet la vertu me l'aſſure.
Dût-elle me ravir votre cœur précieux,
Je vais l'offrir encor plus charmante à vos yeux,

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *entrant d'un air empreſſé.*

Vous avez vû Babet, qu'en penſez-vous, Marquiſe ?

LA MARQUISE.

Ce que vous en penſez. J'en ſuis vraiment épriſe,
Et je crois que je l'aime autant que vous l'aimez.
C'eſt tout dire en deux mots, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vous me charmez.
Quoi, ſérieuſement Babet a ſû vous plaire ?

LA MARQUISE.

Et peut-on s'empêcher d'aimer ſon carractere ?
Sa figure, ſes tons, ſes graces, ſa candeur ?

LE MARQUIS.

Parlez-vous tout de bon ?

LA MARQUISE.

Oui, du fond de mon cœur ;
Et que jamais de vous je ne ſois regardée,
Si jamais on a dit verité moins fardée.
Je garderai Babet par inclination,
Et mon goût eſt conforme à votre intention.

LE MARQUIS.

» Comme elle a l'air très-noble, & qu'elle eſt jeune
« & belle,

» Prennez-la près de vous pour votre Demoiſelle.

LA MARQUISE.

» Mais elle ne l'eſt pas : vous ſavez de quel ſang
» Elle ſort.

LE MARQUIS.

» Le mérite eſt ce qui fait le rang.
» Les nobles ſentimens, la vertu, la ſageſſe,
» Ce ſont là proprement les titres de nobleſſe ;
» Elle n'eſt rien ſans eux : ce ſont ceux de Babet.

LA MARQUISE.

» Je le ſens comme vous ; vous en verrez l'effet ;
Vous n'exigerez rien pour cette fille aimable
Qui ne ſoit pour mon cœur un ſoin très-agréable.

LE MARQUIS *en ſouriant.*

En dépit de Lyſette, ou je me trompe fort.

LA MARQUISE.

Calmez-vous ſur cela ; je ſai bien qu'elle a tort.
Vous allez voir, Monſieur, ſi l'ardeur de vous plaire
Ne ſera pas toujours ma principale affaire.
Adieu.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *la regardant aller.*

Que de vertu, de raiſon, de douceur !
Et que je ſuis heureux de ſentir mon bonheur !

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GUE'RAULT *seul.*

VOilà, graces au Ciel, mes mesures bien prises ;
Elles sauront nous mettre à couvert des surprises ;
D'ailleurs, chacun me croit amoureux de Babet,
Et m'aide en le croyant à cacher mon secret.
Par là, Julie & moi, peut-être dans une heure,
Nous pourrons parvenir à changer de demeure.
Par avance, j'ai sû me nantir de sa dot,
Et l'amour que je sens n'est pas l'amour d'un sot.
L'Amour, quoique son feu nous amuse & nous plaise ;
N'est pas long-temps bien vif, s'il n'est pas à son aise ;
Et les bijoux brillans joints à l'argent comptant,
L'échaufferont sans cesse, & le rendront constant.
Mon cœur est enflammé, mais il songe au solide,
Et languiroit bien-tôt si ma caisse étoit vuide.
L'homme sensé, prudent, ne met rien au hazard.
Mais je veux, pour voiler encor mieux mon départ,
Au sujet de Babet interroger Lisette ;
Demander si Madame en est fort inquiette,

Et

Et si sa jalousie a bien fait du fracas.
Nous nous échapperons pendant tout leur tracas.

SCENE II.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE *d'un air empressé & mystérieux accourant.*

Eh vîte un mot.

GUE'RAULT.

De quoi s'agit-il donc, ma charmante ?

JULIE *lui remettant un écrain.*

Voici des Diamans que l'Amour te présente.
Cette provision au Pays Etranger
Pourra nous mener loin, car tu sais ménager.
Moi, haïssant le faste, aimant la vie obscure,
Bornée à nos moyens, je sçaurai, j'en suis sûre,
Te donner tout sujet de ne point regretter
Le poste lucratif que je te fais quitter.

GUE'RAULT.

Vous, comptez sur mon cœur & sur mon industrie;
De plus j'ai de l'argent.

JULIE.

Mais au moins, je te prie,
N'emportons que celui qui t'appartient.

GUE'RAULT.

Pourquoi ?

L'argent de votre pere est à vous.

JULIE.

Je le croi.

Mais ton honneur m'est cher, & je veux que mon pere
N'ait à te reprocher qu'un amour téméraire,
Que mon enlévement avec moi concerté,
Et rien contre l'honneur & la fidélité.

GUE'RAULT.

Au fond, j'aime à vous voir cette délicatesse.
J'allois être fripon par excès de tendresse.
La crainte de vous voir un jour dans le besoin,
Par dessus le scrupule avoit porté mon soin :
Mais, plus digne de vous, adoptant vos maximes ;
Je ne me chargerai que de fonds légitimes.
Mon Registre arrêté dès ce soir, fera foi
Que mon argent comptant est sûrement à moi.
Je vais remettre en caisse une assez bonne somme,
Et rends grace à l'amour qui me laisse honnête homme....
Mais avec la Fermiere étes-vous bien d'accord ?
Veut-elle nous cacher ?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

Elle est dehors.

GUE'RAULT.

Tant pis.

JULIE.

J'attends l'inſtant propice,
Pour l'engager ſous main à nous rendre ſervice,
Et je compte ſur elle.

GUE'RAULT.

On vient, ſéparons-nous;
Je vais continuer mon Rôle de Jaloux,
Et voici juſtement la femelle maligne
Que j'avois miſe en œuvre. Elle ſourit! Bon ſigne.

SCENE III.

LISETTE, GUE'RAULT.

LISETTE *à part.*

VOici notre Amoureux. Comme il va ſoupirer!
Je veux me délecter à le déſeſpérer.

GUE'RAULT.

Bonjour. Voudriez-vous me mener chez Madame?

LISETTE.

Cela ne ſe peut pas. Qu'y cherchez-vous?

GUE'RAURT.

Ma femme.

LISETTE.

Votre femme! Etes-vous marié?

GUE'RAULT.

Peut s'en faut.
Et Madame, je crois, achevera bien-tôt.

LISETTE.

Elle a parlé pour vous.

GUÉRAULT.

Bon. Je conclus, Lisette,
Que l'affaire est finie.

LISETTE.

Oui, votre affaire est faite.

GUÉRAULT.

Tout de bon?

LISETTE.

Sans retour, on vous défend tout net,
Une fois pour toujours, de songer à Babet.

GUÉRAULT.

Que me dites-vous là?

LISETTE.

La chose la plus sûre
Qu'on ait dite jamais. Voulez-vous que j'en jure?
Vous n'avez qu'à parler.

GUÉRAULT.

Mais, Madame, je croi,
En est au désespoir.

LISETTE.

Elle? Pas plus que moi.
Ai-je l'air affligé?

GUÉRAULT.

Pas beaucoup.

LISETTE.

Ma Maîtresse
Ne l'a pas davantage. Elle chérit, caresse,

Habille richement cet objet gracieux
Que vous avez tâché de lui rendre odieux.

GUÉRAULT.

Ce que je vous ai dit ne la rend pas jalouse ?

LISETTE.

Un esprit de travers assez souvent se blouse :
Or, on vous croit l'esprit de cette trempe-là.
Voyez donc ce qu'on peut conclure de cela.

GUÉRAULT.

Mon esprit est fort droit.

LISETTE.

Nous le croyons très-gauche.

GUÉRAULT.

Je ne vous ai tracé qu'une légere ébauche
De tout ce que j'ai vû. Si vous saviez .....

LISETTE.

Chanson,
Ira-t'on se brouiller sur un petit soupçon ?
Mais un fait très-constant, que je tiens de Madame ;
C'est que jamais Babet ne sera votre femme :
Sur cet article-là, tout le monde est d'accord.
Ayez donc la bonté de vous faire un effort,
Pour éteindre au plûtôt le feu qui vous dévore ;
Car, quoique je vous aime, & que je vous honore,
Je vous dirai trois mots dont il vous souviendra ;
C'est qu'en cas de rechûte, on vous relevera.

GUÉRAULT.

La phrase est équivoque.

LISETTE.

Oh! Vous allez m'entendre.
Par ordre très exprès je viens de vous défendre
De rechercher Babet : mais ſi vous perſiſtez,
Monſieur ſaura les faits que vous m'avez contez,
Afin que vos rapports reçoivent leur ſalaire.
Monſieur m'entend-il mieux ?

GUÉRAULT.

Oui ; cette phraſe eſt claire.
Quand on parle ſi bien, j'entens à demi mot.

LISETTE.

Votre eſprit ſe redreſſe.

GUÉRAULT *à part.*

On me prend pour un ſot ;
Mais ils verront bien-tôt que ſi j'en ai la mine,
Je n'en ai pas le jeu.

LISETTE *à part.*

Le pauvre homme rumine,
Cela me divertit.

GUÉRAULT *à part.*

Je ris de ſon erreur.

LISETTE.

Vous voilà bien fâché.

GUÉRAULT *faignant de pleurer.*

Vous me percez le cœur.

LISETTE *faignant de s'attendrir.*

Hélas ! Me chargez-vous de deux mots de réponſe ?

GUÉRAULT *ſanglottant.*

Dites donc qu'à Babet pour jamais je renonce.

LISETTE *feignant de pleurer encore plus fort.*

Vous me faites pitié.

GUÉRAULT.

Le bon cœur! je m'en vais,
Tâcher de réparer la perte que je fais.

LISETTE.

Cela vous est facile, avec tant de mérite.

GUÉRAULT.

(*à part.*)

Vous pensez juste, au moins. Au fond, l'affront m'irrite.
Allons trouver Julie, & suivons notre plan.

LISETTE *lui faisant une profonde révérence.*

Monsieur, votre servante.

GUÉRAULT *d'un air important.*

Adieu, ma pauvre enfant.

SCENE IV.

LISETTE *seule.*

Le fat! je lui devois cette petite scéne.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine.
Il ne m'a jamais dit un seul mot de douceur,
Et veut être traité comme un petit Seigneur.
Je déteste les gens qui s'en font trop accroire,
Et me fais un plaisir de rabattre leur gloire.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

GUérault, ne ſort-il pas d'avec vous ?

LISETTE.

Juſtement.

Et je viens de lui faire un fâcheux compliment.

LE MARQUIS.

Sur quoi donc ?

LISETTE.

Sur Babet. Madame lui fait dire
Qu'il peut porter ailleurs ſon douloureux martyre;
Que vous mettez obſtacle à ſes prétentions,
Et qu'elle ſe ſoumet à vos intentions.

LE MARQUIS.

En eſt-il bien fâché ?

LISETTE *d'un air guai.*

Cela le déſeſpere,
Il en perdra l'eſprit.

LE MARQUIS.

Je n'y ſçaurois que faire;
Je ne le croyois pas amoureux à ce point.

LISETTE *en riant.*

Le dépit le ſuffoque, il n'en reviendra point.

LE MARQUIS.

Cela vous réjouit?

LISETTE.

Je n'en ſuis pas fâchée,
Et comme je vous ſuis vivement attachée,
J'aime bien mieux vous voir heureux & ſatisfait;
Que ſi vous vous forciez à lui céder Babet.

LE MARQUIS *prenant ſon ſérieux.*

A la lui céder! Moi? Que voulez-vous me dire?

LISETTE.

Madame vous devine, elle n'en fait que rire,
Et moi, j'en ris auſſi, comme vous jugez bien.
Aimez tout à votre aiſe, on ne vous dira rien.
Même en cas de beſoin.... fidelle Confidente....
Je pourrai vous prouver.

LE MARQUIS.

Sortez, impertinente.
Vous voulez me ſonder, & je vous vois venir.
Sur le champ mon courroux devroit vous en punir.
Je veux bien ménager votre bonne Maitreſſe;
Je ſens, je vois pour vous juſqu'où va ſa foibleſſe;
Mais n'y revenez plus, ou vous pourrez ſentir
Qu'on ne ſe joue à moi que pour s'en repentir.

LISETTE *à part.*

Ma pénétration échauffe ſa cervelle
Je vais faire ma paix en lui montrant ſa Belle.

SCENE VI.

LE MARQUIS *seul.*

JE n'ai vû de mes jours un si méchant esprit.
La Marquise le sait, & rien ne la guérit
De sa prévention pour cette créature
Que la paix, l'union mettent à la torture.
Peut-elle lui passer un semblable défaut ?
Mais au fond, j'ai pitié de ce pauvre Guérault
Si contre lui Babet étoit moins prévenue,
Je n'arrêterois plus une affaire conclue.
Ne ferois-je pas mieux de les raccommoder ?
Qu'on appelle Guérault. Oui, je m'en vais l'aider
A devenir heureux si Babet veut m'en croire,
Mais voici mon cousin. Il a l'humeur bien noire,
Ce me semble.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE *à part.*

GRand Dieu que je suis étonné !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous, mon cousin ? Vous êtes consterné !

LE COMTE *à part.*

Je n'ose ni parler, ni garder le silence.
De ses fougueux transports je crains la violence;
(*haut.*)
Promettez-moi, Marquis, & faites-moi serment,
Que vous triompherez du premier mouvement.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce préambule ?

LE COMTE.

Il est trop nécessaire.
Je vais vous réveler une cruelle affaire.

LE MARQUIS *d'un air ému.*

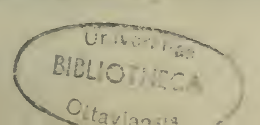
Et de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Je suis désespéré.
Jusques à ce moment vous avez ignoré,
Et que n'est-il permis de vous cacher encore
Un secret qui m'effraye, & qui vous déshonnore ?
Mais il faut y mettre ordre, & vous mettre en état,
De prévenir ici le plus fâcheux éclat.
M'écouter de sang froid, ce seroit un prodige.
Marquis, sur votre honneur, jurez-moi, je l'exige,
Que bien loin d'écouter un violent transport,
Vous ferez sur vous-même un généreux effort,
Afin d'approfondir, sans éclat, un mystere
Qui demande le calme, & la bonté d'un pere.

LE MARQUIS.

D'un pere ! Se peut-il ? ....



LE COMTE.

Déja tant de chaleur?

LE MARQUIS.

Non. Je vous donne ici ma parole d'honneur
Que je ſoumettrai tout aux loix de la prudence.
Qu'allez-vous donc m'apprendre?

LE COMTE.

Un fait ſans vraiſemblance;
Et qui n'eſt que trop vrai.

LE MARQUIS.

Parlez donc au plûtôt.

LE COMTE.

L'indiſcrette Julie idolâtre Guérault.

LE MARQUIS.

Guérault?

LE COMTE.

Et ce qui doit vous étonner encore;
C'eſt qu'il eſt très-certain qu'en ſecret il l'adore,
Et que cet inſolent ne feint d'aimer Babet,
Qu'afin de vous cacher ſon horrible projet.
Il veut déshonorer votre illuſtre famille,
En enlevant d'ici dès ce ſoir votre fille.

LE MARQUIS *furieux.*

Mon Intendant former un ſemblable deſſein!
Le perfide à l'inſtant va périr de ma main.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Eh quoi! Vous oubliez déja votre parole?

LE MARQUIS *d'un ſang froid étouffé.*

J'ai tort. A mon ſerment ma colere s'immole.

Comment est-on instruit de ce complot affreux ?

LE COMTE.

Tantôt, dans le jardin, ils conferoient tous deux ;
La jeune Louison, Suivante de Julie,
Qui déja soupçonnoit leur étrange folie,
Derriere le berceau se glissant en secret,
A, sans en perdre un mot, entendu leur projet ;
Et comme je rentrois, m'a conté cette histoire
Que pendant très-long-temps j'ai refusé de croire ;
Mais elle m'a si bien détaillé son récit,
Qu'elle m'a convaincu de ce qu'elle m'a dit.
Julie est résolue, & Guérault craint & tremble.
Ils attendent la nuit pour s'évader ensemble ;
Lui cousu, chargé d'or, elle de ses bijoux.
Ils vont directement en sortant de chez vous,
Jusqu'auprès d'Oronville, où chez votre Fermiére
Ils se tiendront cachés cette semaine entiere,
Comptant se mettre ensuite à l'abri du danger,
En se sauvant tous deux en Pays étranger.
Voilà ce que j'ai su par cette jeune fille.

LE MARQUIS.

Je m'en vais la trouver. Cachons à ma famille,
Surtout à la Marquise, un complot aussi noir
Qui pourroit lui causer un affreux désespoir.
Comte, reposez-vous sur ma sage conduite ;
Je vais agir sous main pour prévenir leur fuite ;
Après quoi, je prendrai mon Intendant à part,
Pour le féliciter sur son prochain départ,

Le tout ſans nul éclat, je vous le jure encore.
Ami, ne craignez plus que je vous déshonore
En preſſant un Hymen que nous avions conclu.
Vous aurez tous mes biens, c'eſt un point réſolu;
Mais comptez que Julie au Couvent tranſportée,
Y finira ſes jours fille, & déshéritée.

LE COMTE.

Marquis, ſi vous avez pour moi quelque amitié;
De cette infortunée ayez quelque pitié.

LE MARQUIS.

Je calme mes tranſports, c'eſt ce que je puis faire.
Déſormais je ſuis Juge, & je ne ſuis plus Pere.

SCENE VIII.

LISSETTE, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS *à Liſette, d'un ton bruſque.*

QUe voulez-vous?

LISETTE.

Monſieur, je venois pour ſavoir
Si vous étiez ici. Je veux vous faire voir
La charmante Babet dans ſa riche parure.
Vous ſerez enchanté de ſa noble figure.

LE MARQUIS *bruſquement.*

Nous verrons. De ce pas allez dire à Guérault
Que je veux lui parler, & qu'il vienne au plûtôt.

LISETTE.

Monſieur, il eſt ſorti, mais il a dit au Suiſſe

Qu'il alloit revenir.

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'on l'avertiſſe
Dès qu'il ſera rentré, que j'ai beſoin de lui.

LISETTE.

Il n'a fait que ſortir & rentrer aujourd'hui.

LE MARQUIS *regardant le Comte.*

Fort bien.

LISETTE.

Il faut qu'il ait quelque importante affaire.

LE MARQUIS *d'un ton ſévère.*

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle eſt chez Madame ſa mere.

LE MARQUIS *au Comte, à part.*

Je ne veux point la voir. Son aſpect odieux
Exciteroit en moi des tranſports furieux.
A ſon lâche projet mon cœur eſt ſi ſenſible,
Qu'un effort de raiſon me ſeroit impoſſible.
(à Liſette.)
Dites à Louiſon, ſans perdre un ſeul moment,
Qu'elle vienne au plûtôt dans mon appartement,
Que je l'y vais attendre.

LISETTE.

Et Babet ?

LE MARQUIS *bruſquement.*

Partez vîte.
Comte, pour un moment il faut que je vous quitte;

Vous ſavez trop pourquoi.

LE COMTE.

Sans doute, & je vous plains.

SCENE IX.

LE COMTE *ſeul.*

PUiſſe-t-il ſurmonter les tranſports que je crains..
Mais que vois-je ?

SCENE X.

BABET *vétue magnifiquement ;*
LE COMTE.

LE COMTE.

AH, Babet ! Ah que de nouveaux charmes !
Quoi ? Vous étes ſi belle, & vous verſez des larmes !

BABET.

Oui, je pleure de voir qu'on me déguiſe ainſi.
C'eſt ſe moquer de moi.... Mais n'eſt-il pas ici ?

LE COMTE.

Qui ?

BABET.

Monſeigneur. Je viens par ordre de Madame
Me préſenter à lui.

LE COMTE *à part.*

La candeur de ſon ame

Eſt peinte dans ſes tons, dans ſes yeux, dans ſes traits ;
Dans tout ce qu'elle dit. Eſt-il quelques attraits
Qu'on puiſſe comparer à cet air de décence ?
Qu'elle méritoit bien une haute naiſſance !

BABET *d'un air inquiet.*

Liſette ne vient point ! Elle m'avoit promis
De venir avec moi chez Monſieur le Marquis.

LE COMTE.

Elle va revenir ; ceſſez d'être inquiette.

BABET *voulant s'en aller.*

Permettez . . . . .

LE COMTE *la retenant.*

Ne peut-on vous parler ſans Liſette ?

BABET *voulant toujours ſortir.*

Je vais trouver ma Mere.

LE COMTE *la retenant encore.*

Eh ! Vous ſuis-je ſuſpect ?
Comptez que j'ai pour vous le plus profond reſpect,

BABET.

Vous ne m'en devez point, & c'eſt ce qui m'allarme.

LE COMTE.

Votre Pudeur m'impoſe autant qu'elle me charme.

BABET.

Puis-je vous impoſer étant d'un ſi bas rang ?

LE COMTE.

Je vous reſpecte autant que le plus noble ſang.
J'honore, j'aime en vous votre ſeule perſonne.
Vous ne répondez rien !

BABET.

Ce langage m'étonne.

LE COMTE.

Pourquoi?

BABET.

Vous oubliez votre rang & le mien.
De grace, terminons un pareil entretien.

LE COMTE.

Eh quoi, tant de fierté?

BABET.

Non, je ne ſuis pas fiere;
Je ſonge que je ſuis fille d'une Fermiere.
Devez-vous me parler? Dois-je vous écouter?
J'accepte votre eſtime; & pour la mériter,
Monſieur, je dois vous fuir avec un ſoin extrême.

LE COMTE.

Ah, cruelle! Me fuir parce que je vous aime?
Car il faut l'avouer, mon cœur brûle pour vous.

BABET.

Pour moi? Vous m'offenſez.

LE COMTE.

Quel injuſte courroux!
Mon amour vous offenſe!

BABET.

Un cœur tel que le vôtre
Doit-il toucher le mien? Sont-ils faits l'un pour l'autre?
Non. Vous m'outrageriez en oſant préſumer
Que pour gagner mon cœur il ſuffit de m'aimer.

Il est ambitieux; mais il est raisonnable;
Et plus d'égalité vous rendroit plus aimable.

LE COMTE.

Que je hais maintenant le rang où je suis né !

BABET.

Pour une autre que moi vous êtes destiné.
Quoi, Monsieur, vous m'aimez prêt d'épouser Julie ?
Ah ! Laissez-moi sortir.

LE COMTE.

Un mot, je vous supplie :
Sachez que maintenant, je suis maître de moi,
Le pere de Julie a dégagé ma foi.

BABET.

Ah! Que m'apprenez-vous!

LE COMTE.

Des raisons de famille
Font qu'il ne songe plus à me donner sa fille,
Et tous deux de concert & mutuellement
Nous voilà délivrés de notre engagement.
Je puis donc vous aimer sans vous faire une offense.

BABET.

Si votre liberté rehaussoit ma naissance.....

LE COMTE.

Eh bien, m'aimeriez-vous? Répondez-moi, Babet;
Laissez-moi m'en flatter, & je suis satisfait

BABET.

Pourquoi supposerois-je un bonheur impossible?

LE COMTE.

Mais à l'ambition soyez du moins sensible.

Ne ſouhaitez-vous pas un rang plus élevé ?

BABET.

Souvent contre mon ſort mon cœur s'eſt ſoulevé ;
Je l'avoue ; &, s'il faut achever de le dire,
Pour un plus haut état je le ſens qui ſoupire ....
Pour lui plus que jamais .... il auroit des appas.

LE COMTE.

Je vous entends, Babet.

BABET.

Non, ne m'entendez pas.

LE COMTE.

Je vous entends, vous dis-je, & ſuis ravi de croire ...

BABET.

Comte, ne croyez rien ; il y va de ma gloire.

LE COMTE.

Ah ! Loin de l'offenſer .....

BABET.

Ma mere vient, je croi ;
Oui, c'eſt elle.

SCENE XI.

MATHURINE, BABET, LE COMTE.

MATHURINE *conſiderant Babet.*

EH, bon Dieu, mon enfant, eſt-ce toi ?

BABET.

Oui, ma chere Maman, je ſuis toujours la même ;
Toujours ayant pour vous une tendreſſe extrême.

MATHURINE.

Oh je n'en doute point. Que d'enjolivemens !
Or dessus, or dessous. Comment? Des diamans !
Ta tête en est farcie ! Oh, qu'alle a bonne grace !
Mais tu ne me dis mot ! Vien donc que je t'embrasse.
M'aime-tu toujours bien ?

BABET.

Je vous l'ai dit, Maman.

MATHURINE.

Par ma foi, Monseigneur gâtera mon enfant.
Que dira-t-on de nous ? Avec son biau plumage
A va faire enrager tous les coqs du village.
Et puis, à nos dépens, on jasera, Dieu sait.

LE COMTE.

Ne vous allarmez point, on garde ici Babet.

MATHURINE.

Ma pauvre fille Hélas, qu'eu pitié qu'on me l'ôte !
Tu laisses ta Maman ?

BABET.

Mais ce n'est pas ma faute ;
Madame veut m'avoir.

MATHURINE.

Madame t'aime aussi !
Morgué, que j'ai mal fait de t'amener ici !

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

MATHURINE.

Oh ! Pourquoi. Cela me perce l'ame :
Je crains... Voici Julie.

BABET.

Ah ! je cours chez Madame,
Je recevrois ici de mauvais complimens.

(*Elle sort avec le Comte.*).

SCENE XII.

JULIE, MATHURINE.

JULIE.

Je voudrois vous parler pendant quelques momens,
Je viens de m'échapper pour vous joindre Nourrice,
Et pour vous demander un important ſervice.

MATHURINE.

De quoi s'agit-il donc ?

JULIE.

Du repos de mes jours,
Je ne puis l'aſſurer que par votre ſecours.

MATHURINE.

Diantre ! L'affaire eſt donc de grande conſéquence !

JULIE.

Sans doute. Jurez-moi de garder le ſilence.

MATHURINE.

Je le jure.

JULIE.

Un ſeul mot me perdroit ſans retour :

MATHURINE.

Ouais ! N'eſt-ce point ici queuque intrigue d'amour ?

JULIE.

Hélas oui.

MATHURINE.

Comment oui ? Vous êtes amoureuſe ?

JULIE.

Oui, Nourrice, & ſans vous je ſerai malheureuſe.
Mais vous m'aimez toujours.

MATHURINE.

Que trop pour mon repos.
Mais là, contez-moi donc votre affaire en deux mots.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*

On veut me marier ; vous le ſavez, ma chere,
Et même dès demain, ce qui me déſeſpere.

MATHURINE.

Eſt-ce un ſi grand malheur ?

JULIE.

Oui, ç'en eſt un pour moi.
On me donne le Comte & je le hais.

MATHURINE.

Pourquoi
Vous déplaît-il ſi fort ?

JULIE.

C'eſt que j'en aime un autre,
Et je crois que mon choix auroit été le vôtre.
C'eſt un homme d'eſprit, d'une charmante humeur.....
D'un caractere enfin que j'aime à la fureur.

MATHURINE.

Eh qu'en dit votre pere ?

JULIE.

Il n'en ſait rien, ma bonne,
Et je n'ai déclaré mon amour à perſonne.

MATHURINE.

La rusée ! Et cet homme est-il de qualité ?
Est-ce un Marquis ? Un Duc ?

JULIE.

Fi donc.

MATHURINE.

Ma volonté
Est que vous épousiez queuque homme d'importance.

JULIE.

» Moi, je hais tous les gens d'une haute naissance.
» Un homme qui me plaît, est un prince à mes yeux.
» Le mérite tient lieu des plus nobles ayeux.
» Enfin, « Celui que j'aime est un homme ordinaire ;
De qui l'unique titre est le don de me plaire.

MATHURINE.

Vous voulez l'épouser ?

JULIE.

Oui, nourrice, si bien... ;
Vous frémissez !

MATHURINE.

Hélas !

JULIE.

Je ne dirai plus rien.

MATHURINE.

Vous m'en avez trop dit pour finir là l'histoire.
Je veux savoir le reste.

JULIE.

Il n'est pas à ma gloire ;
Mais il est sans remède : &, quoi que vous disiez... ;

MATHURINE.

MATHURINE.

Morgué, je vais gager qu'ils se sont mariés.

JULIE.

Oui, nourrice, en secret.

MATHURINE.

Voilà de bel ouvrage!
Et je ne ferons pas casser ce mariage?
Mordienne, il le sera. Je vais voir Monseigneur.

JULIE *l'arrêtant.*

Vous voulez donc ma mort?

MATHURINE.

Sa mort! A me fait peur.

JULIE.

Si vous me trahissez...

MATHURINE.

Hé bien?

JULIE.

Je suis perdue.

MATHURINE.

La çarvelle me tourne, & je suis confondue.

JULIE.

Ayez pitié de moi, j'embrasse vos genoux;
Et souffrez que ce soir nous nous sauvions chez vous.

MATHURINE.

Cheux moi, bon Dieu!

JULIE.

Comptez sur ma reconnoissance.
Nous avons des bijoux, de l'or en abondance;
Nous vous en donnerons tout ce que vous voudrez.

[*Mathurine tire ſon mouchoir.*]
Nourrice, qu'avez-vous?

MATHURINE.

Leve-toi.

JULIE.

Vous pleurez!

MATHURINE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je ſuis en détreſſe.
J'ai pardu tout le fruit de ma folle tendreſſe.
Mais quel eſt ce mari? Dis-le-moi maintenant.

JULIE *d'un air timide & embarraſſé.*

Vous connoiſſez Guérault.

MATHURINE *d'un ton furieux.*

C'eſt un impertinent.

JULIE *d'un ton fier & ſec.*

Nourrice, parlez mieux; c'eſt un fort galant homme.

MATHURINE.

Comment? Ce biau mari, c'eſt Guérault qu'il ſe nomme?

JULIE.

Lui-même.

MATHURINE.

Ah, le fripon! Il recherchoit Babet.

JULIE.

C'étoit pour mieux cacher l'engagement ſecret
Qui me rend ſon épouſe.

MATHURINE.

Oh, la dévargondée!
Qu'alle a fait un biau tour! Qu'a m'a bian ſecondée!

A quoi ſart la bonté de notre bon Seigneur,
Pour une éçarvellée, & pour un mauvais cœur?

JULIE *fierement.*

Mais... vous vous oubliez.

MATHURINE.

Indigne! Je m'oublie!
Il faut être Babet, quand on n'eſt pas Julie.
Va, Babet tu veux être, & Babet tu ſeras.

JULIE.

Je ne vous entens point.

MATHURINE.

Bientôt tu m'entendras.
Mon maître t'a placée en ſa noble famille,
Mais il ne ſavoit pas... qu'il y plaçoit ma fille.

JULIE.

Moi, votre fille?

MATHURINE.

Oui. Celle qu'il croit Babet,
Eſt ſon enfant.

JULIE *d'un air joïeux.*

Ah, Ciel!

MATHURINE.

Et je meurs de regret
D'avoir trahi pour toi mon maître & ma maîtreſſe,
Et puiſque tu n'as pû mériter leur tendreſſe:
Ton lâche engagement les auroit diffamés.
Mais tu n'es pas leur fille.

JULIE *avec tranſport.*

Ah! Que vous me charmez!

MATHURINE.

Tu veux être la mienne ?

JULIE.

Au plûtôt.

MATHURINE.

Ame basse !

JULIE.

Prouvez que je le suis, & vous me ferez grace.

MATHURINE *parlant vîte.*

Tu vas voir que tu l'es. Pendant que Monseigneur
Dans les païs lointains étoit ambassadeur,
Sa femme l'alli joindre, & me laissi Julie
Qui n'avoit que deux mois. Madame étant partie,
Il me vint dans l'esprit de changer nos enfans.
J'alli porter sa fille à l'un de mes parens,
Pour qu'il la fit nourrir, croyant qu'a fût la mienne.
Madame, à son retour, te reçut pour la sienne,
Prit soin de t'élever, puis te mit au couvent,
Où défunt mon mari t'alloit voir si souvent;
Car il s'apparçut bian que je t'avois changée.
Il voulut me trahir, mais je fis l'enragée,
Et le menaci tant qu'il gardit le secret,
Et que le pauvre sot en est mort de regret.
Hé bien, es-tu contente ?

JULIE.

Enchantée.

MATHURINE.

A parfitè !

Quoi, tu te réjouis quand tu dois être triste ?

JULIE.

Ce qui doit m'affliger, fait ma félicité.

MATHURINE.

Devenir payſanne ! O quelle lâcheté !

JULIE.

Je faiſois chez les Grands une ſotte figure ;
Ma mere. On tâche en vain de changer la nature.
Reprenez votre fille.

MATHURINE.

Ah ! Que propoſes-tu ?

JULIE.

Je n'ai pas le cœur haut, mais j'ai de la vertu.
Je veux rendre Babet à ſon pere, à ſa mere.

MATHURINE.

Mais tu me perdras, moi, ſi tu dis le myſtere.

JULIE.

Ne vous effrayez point ; je m'y prendrai ſi bien,
Que je leur dirai tout ſans que vous riſquiez rien.

MATHURINE.

Hé bien, fais, mon enfant. Au fonds, tu me ſoulages.
Je ſentois dans mon cœur de grands remu-ménages :
Mais tu me fais piquié.

JULIE.

C'eſt ſans nulle raiſon.
J'aime mieux vivre en paix dans ma pauvre maiſon,
Libre, aimant mon mari, ma véritable mere,
Que dans ce riche hôtel où je ſuis étrangere.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE *ſeule en habit de Païſanne.*

ENfin, j'ai pris le nom & l'habit de Babet.
Monſeigneur le Marquis va ſavoir le ſecret,
Et par-là, j'obtiendrai le pardon de ma mere.
Ah! qu'il ſera ravi de n'être plus mon pere!
Mais je veux devant lui me réjouir auſſi,
De n'être plus ſa fille, & de ſortir d'ici.
Fades brimborions, ridicule parure,
Vous n'aurez plus l'honneur de farder ma figure,
Je n'aurai plus beſoin de termes éloquens,
Et mes diſcours naïfs ne ſeront plus choquans;
Dans mon vrai naturel je ſuis déja rentrée,
Et c'eſt de lui tout ſeul que je ſerai parée.
Adieu tous les grands airs, adieu monde poli,
Qui voulois me forcer à prendre un nouveau pli,
D'un Bourgeois tout uni je vais être la femme,
Je renonce à l'honneur d'être une grande Dame,
Perſonnage brillant que mon cœur ingénu,
Et mon goût trop ruſtique auroient mal ſoutenu.
Etre ce que l'on eſt, jamais ne ſe contraindre,
C'eſt la ſeule grandeur où je brûlois d'atteindre;

M'y voilà parvenue. Ah ! pauvre Vérité !
On te prend pour rudesse & pour grossiereté,
Tu me rendois maussade, allons donc au Village;
Où l'on n'a point encore oublié ton langage.
Je ne vois point Guérault ! où puis-je le trouver ?
Il ne sait point encor ce qui vient d'arriver,
Et prépare en tremblant notre fuite secrette.
Mais loin qu'aucun péril trouble notre retraite,
Nous partirons sans crainte & sans témérité,
Criant à haute voix : vive la liberté.

SCENE II.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous cherchois par-tout; Est-ce vous ?

JULIE.

Oui, moi-même.

LISETTE.

Et pourquoi cet habit ?

JULIE.

C'est parce que je l'aime.

LISETTE.

Vous avez le goût noble.

JULIE.

Oui, je l'ai. Viens au fait.
Que veux-tu ?

LISETTE.

Vous ſaurez que l'Oncle de Babet
Demande à vous parler.

JULIE.

J'y cours.

LISETTE.

De quelle affaire
S'agit-il donc ?

JULIE.

Bien-tôt tu ſauras le myſtére.

LISETTE.

Vous ſuivrai-je ?

JULIE.

Non, non, reſte ici.

LISETTE.

Par ma foi ;
Je ne ſais que penſer de tout ce que je voi.

(*Julie ſort.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

PErmettez un moment que je vous entretienne.

LE MARQUIS.

Si Guérault eſt rentré, va lui dire qu'il vienne.

SCENE

SCENE IV.

LE MARQUIS *seul.*

POur calmer mes transports, je fais ce que je puis;
J'ai peine à retenir la fureur où je suis;
Fille indigne de nous! opprobre de ta race!
J'ai perdu mes deux fils, tu combles ma disgrace:
Le Comte, vainement ne s'est point allarmé,
Ton forfait odieux n'est que trop confirmé.
Mais Guérault ne vient point. Eh, de quel front le traître
Osera-t-il encore envisager son maître?
Pourrai-je balancer à lui percer le cœur?
J'y sens mon bras tout prêt. Ciel! retiens ma fureur;
Tu vois jusqu'où m'emporte une douleur extrême;
Daigne en ce triste instant me sauver de moi-même:
Mais quelqu'un vient, je pense. A la fin le voici.

SCENE V.

GUÉRAULT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à Guérault qui se tient à la porte.*

ENtrez.

GUE'RAULT *approchant pas à pas.*
(*à part.*)
Quel ton il prend! J'en ai le cœur transi.
Serions-nous découverts?

LE MARQUIS.

Ah, c'eſt donc vous, beau Sire !

GUE'RAULT *à part.*

Je tremble.

LE MARQUIS.

Approchez donc. J'ai deux mots à vous dire.
Nous avons quelques faits enſemble à diſcuter.

GUE'RAULT.

Mon Regiſtre eſt tout prét, vous plaît-il l'arrêter ?

LE MARQUIS *jettant ſon Regiſtre en furie.*

Il n'eſt point queſtion d'arrêter un Regiſtre.
Et je vais vous parler ſur un autre chapitre :
Chapitre intéreſſant, & qui vous ſurprendra.

GUE'RAULT.

Monſieur, nous traiterons celui qu'il vous plaira.
(il dit pendant que le Marquis ſe promene à grands pas.)
Hélas ! la foudre gronde & va crever la nue !
Fuyons.

LE MARQUIS.

Tout doux, la nuit n'eſt pas encor venue ;
Et vous avez du temps.

GUÉRAULT *à part.*

Ah ! Quels affreux regards !

LE MARQUIS.

Hé bien, vous partez donc ?

GUE'RAULT.

Qui ? Moi, Monſieur, je pars ?

LE MARQUIS.

Selon ce qu'on m'a dit, vous allez en campagne,
Vous menez avec vous une jeune compagne ;

Est-ce assez vous en dire, & m'entendez-vous bien?

GUE'RAULT.

J'entens que vous parlez; mais je n'y comprens rien.

LE MARQUIS.

Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire?

GUE'RAULT.

Monsieur .... à mes dépens, quelqu'un a voulu rire;
Et vous a fait de moi quelque mauvais récit.

LE MARQUIS.

Ce qu'on m'a rapporté, c'est vous qui l'avez dit.

GUE'RAULT.

Où donc?

LE MARQUIS.

Sous le berceau. Louison .....

GUÉRAULT *à part.*

La coquine!

LE MARQUIS.

Entendoit vos discours; elle a l'oreille fine,
Et comme vous voyez, elle a tout entendu.

GUE'RAULT.

Si son rapport est vrai, je veux être pendu.

LE MARQUIS *d'un ton sévere.*

Eh bien vous le serez, si j'ai la patience
D'attendre qu'un Arrêt confirme la Sentence.

GUE'RAULT.

Je nie, & je nierai.

LE MARQUIS.

Ah, tu nieras, fripon!
Avoue, ou tu péris; n'espere aucun pardon.

(Il tire l'épée.)

GUERAULT.

Je ſuis mort ! Au ſecours !

LE MARQUIS.

Si quelque cri t'échape ;
Si tu fais un ſeul pas, ſcélérat, je te frape.
Quoi ! Tu veux te ſauver ?

SCENE VI.

JULIE, LE MARQUIS, GUE'RAULT.

JULIE *accourt & retient le bras du Marquis.*

HÉlas, que faites-vous ?
Voudriez-vous, Monſieur, poignarder mon époux ?

LE MARQUIS.

Ton époux ? M'aborder avec cette impudence !
Dans cet habit !

JULIE *le tenant toujours.*

Il eſt conforme à ma naiſſance.

(*Mathurine paroît à la porte.*)

LE MARQUIS.

Infâme. Il eſt conforme à ton lâche deſſein.
Un ſerment indiſcret veut retenir ma main :
Mais ton ſang va laver l'honneur de ma famille.

[*Il ſe dégage de Julie & veut la frapper*]

GUERAULT *ſe jette à lui, le retient & dit à Julie.*

Fuyez.

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, GUE'RAULT, MATHURINE.

MATHURINE *accourt en criant.*

Eh, Monſeigneur, ne tuez pas ma fille.

LE MARQUIS.

Ta fille!

MATHURINE.

Oui, Monſeigneur, ayez pitié de nous;
Epargnez mon enfant, elle n'eſt plus à vous.

LE MARQUIS.

Se pourroit-il, ô Ciel....

JULIE *ſe jettant à ſes pieds.*

Liſez cette écriture,
Et vous en ſerez ſûr,

LE MARQUIS *après avoir ouvert la lettre que Julie lui préſente.*

Ah!.... C'eſt la ſignature
De défunt mon Fermier, quel myſtere eſt-ce là?

GUÉRAULT *jettant les yeux ſur la lettre.*

En effet, je connois cette écriture-là?

JULIE *au Marquis.*

C'eſt à moi qu'on écrit cette importante lettre,
Mon Oncle, en ce moment, vient de me la remettre;

Je l'ai lûe avec joye, & j'ai couru d'abord
Pour mettre ſous vos yeux ce fidelle rapport.

LE MARQUIS *liſant avec émotion;*

A MADEMOISELLE JULIE D'ORONVILLE.

Votre oncle vous dira que vous êtes ma fille.
Ne ſouffrez plus qu'on trompe une illuſtre famille,
Car Babet eſt Julie, & vous êtes Babet.
Je meurs, & le remords m'arrache ce ſecret.
Vous-même, à Monſeigneur, révélez le myſtere,
Et demandez pardon pour votre pauvre mere.
Dois-je croire, grand Dieu, ce que je lis ici!

JULIE.

Mon pere vous l'atteſte, & vous écrit auſſi,
Les preuves de ce fait ſont jointes à ſa lettre,
Son frere en eſt chargé. Si vous voulez permettre
Qu'il ſe préſente à vous, il vous les remettra.
Ma mere eſt en préſence & vous confirmera.....

MATHURINE *pleurant.*

Oui, oui, voici ma fille, & Babet eſt la vôtre,
Je reprends celle-ci, vous devez garder l'autre.

LE MARQUIS.

O Ciel! Vit-on jamais un tel événement!
Et mon bonheur va-t-il égaler mon tourment?
Quoi, c'eſt vous qui venez vous dégrader vous-même?

JULIE.

En vous rendant heureux, mon bonheur eſt extrême;
Et l'habit que j'ai pris a dû vous préparer
A ce que cet écrit vient de vous déclarer.

LE MARQUIS *à Julie.*

Ta générosité redouble ma surprise.
Se peut-il qu'à ton sort tu sois si tôt soumise ?
Tu te perds de sang froid en faisant mon bonheur !
Je veux par mes bienfaits réparer......

JULIE.

Monseigneur,
Pardonnez à ma mere, & je suis trop heureuse.

LE MARQUIS.

Je ne te croyois pas l'ame si vertueuse;
Tu me fais ma leçon & je t'en dois l'effet.
La grace de ta mere est le moindre bienfait
Que tu doives attendre.

JULIE.

Il me suffit. Ma mere,
Jettez-vous à ses pieds.

LE MARQUIS *à Mathurine.*

Eh, levez-vous.

MATHURINE *à genoux.*

J'espere
Que vous oublierez.

LE MARQUIS.

Oui

MATHURINE.

Hélas ! mon bon Seigneur,
Si je vous ai trompé, c'est que j'ai trop bon cœur.

GUÉRAULT *à Mathurine.*

Votre bon cœur m'a fait une affaire cruelle.

LE MARQUIS.

Excusez les fureurs d'une douleur mortelle

J'en rougis à vos yeux.

GUE'RAULT.

Moi, de plus de ſix mois
Je n'en ſerai remis.

LE MARQUIS.

Vous convenez, je crois,
Que vous faiſiez tous deux une horrible folie.
Venez. Courons chercher ma nouvelle Julie.
A ſon nouvel état je veux la préparer,
Et ſuis impatient de le lui déclarer.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, JULIE, MATHURINE, GUE'RAULT, BABET.

BABET *accourant d'un air effaré.*

AH! Monſeigneur, de grace embraſſez ma déſenſe,
Où je vais eſſuyer la plus cruelle offenſe.

LE MARQUIS.

De qui donc?

BABET *courant à Mathurine.*

Ah, voici ma mere heureuſement.
Maman, emmenez-moi dès ce même moment.

MATHURINE.

Eh pourquoi, mon enfant?

BABET.

Pourquoi ? Monsieur le Comte

Veut me faire mourir de frayeur & de honte.

LE MARQUIS.

Eh, comment, s'il vous plaît ?

BABET.

Il prétend m'épouser ;

Et ne se borne pas à me le proposer ;

Parce que je résiste à son dessein bisare,

Il semble maintenant que son esprit s'égare,

Ses transports vont plus loin qu'on ne peut le penser ;

Et d'un enlévement il m'ose menacer.

LE MARQUIS *en souriant.*

D'un enlévement ?

BABET.

Oui. Ciel ! Je vous vois sourire !

Et vous aussi, je crois.

MATHURINE.

Eh, ce qu'on va te dire

Te fera rire aussi.

BABET

Moi, ma mere ?

MATHURINE.

Oui, mon cœur.

Vien. De toute ta force embrasse Monseigneur.

LE MARQUIS *l'embrassant.*

Chere enfant, qu'en vos bras mon transport se déploie ;

Rendez graces au Ciel, & partagez ma joie.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; LA MARQUISE, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Mon cher Comte, est-il vrai que vous aimez Babet ?

LE COMTE.

Je l'aime éperdument.

LE MARQUIS.

Mon bonheur est parfait.
Malgré vous, vous ferez revivre ma famille;
En épousant Babet, vous épousez ma fille.

LE COMTE.

Sa fille!

LA MARQUISE.

Juste Ciel!

BABET.

Aurois-je ce bonheur?

LE MARQUIS.

Oui, oui, ma chere enfant; il vous faisoit l'honneur
De s'abaisser pour vous. Votre illustre naissance
Vous rend digne à présent d'une illustre alliance.

BABET.

J'ose encore en douter.

LE MARQUIS.

C'est sans aucun sujet;
Car vous étes Julie.

JULIE *d'un air riant, paroissant tout-à-coup.*

Et moi, je suis Babet.

LA MARQUISE.

Vous, Babet! Vous, ma fille! Ah, cela peut-il être!

JULIE.

Madame, à cet habit vous pouvez me connoître:
C'est celui de Babet, par conséquent le mien.
Je vous appartenois, je ne vous suis plus rien.
Vous aurez le bonheur de n'être plus ma mere;
[*en montrant Mathurine.*]
Voici la véritable.

LA MARQUISE.

Eh qui?

JULIE.

Votre Fermiere.

LA MARQUISE.

Quoi, Babet est ma fille! Ah, puis-je le penser!

LE MARQUIS.

Sans doute, & vous voyez que je puis l'embrasser.

MATHURINE *à la Marquise.*

Pour vous dire le fin de ma friponnerie...

LE MARQUIS.

Passons sur son récit. Voici notre Julie,
Que le Ciel équitable a remise en nos mains.
De ce que je vous dis, j'ai des garans certains.
Ainsi n'en doutez point. Elle embrassoit son pere;
Et je vous la remets pour embrasser sa mere.

LE COMTE.

Consentez-vous, Madame, à ma félicité?

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité.

JULIE *à Babet.*

Je vous céde mon rôle, & vais jouer le vôtre;

Le Ciel, pour en changer, nous forma l'une & l'autre;
Avant que le mystere eût été révélé,
Le naturel en nous avoit déja parlé.

LE MARQUIS *à Julie.*

Babet, votre courage aussi rare qu'insigne,
Vous fait perdre un beau rang, mais il vous en rend digne.
A votre procédé je sai ce que je dois;
Et vous serez ma fille une seconde fois.

LA MARQUISE.

Et moi, je veux toujours lui tenir lieu de mere.

JULIE.

Vous me comblez tous deux.

LE MARQUIS *à Julie.*

Guérault a su vous plaire;
Etes-vous mariés? Le fait est-il certain?

GUÉRAULT.

Le mariage est sûr, quoiqu'un peu clandestin.

LA MARQUISE.

Ils se sont mariés?

LE MARQUIS.

Oui. Babet est sa femme.

LA MARQUISE.

Qu'entens-je!

GUERAULT.

Et maintenant Monsieur vaut bien Madame.

LE MARQUIS.

Jouissez avec nous de ce bienheureux jour,
Et laissons triompher la nature & l'amour.

FIN.

L'ORPHELIN
DE
LA CHINE,
TRAGÉDIE,

Par M. DE VOLTAIRE;

Représentée pour la premiére fois à Paris, le 20 Août 1755.

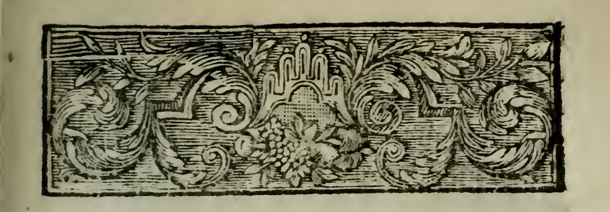
Le prix est de trente sols.



A PARIS;

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françaife, au Parnaffe.

M. DCC. LV.



A MONSEIGNEUR
LE MARECHAL
DUC DE RICHELIEU,
PAIR DE FRANCE,

Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des Quarante de l'Académie.



E voudrais, Monſeigneur, vous préſenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoiſes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne parait pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette piéce qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une République prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne Ang
laiſe avec quatre canons. Je ſens mieux

que perſonne le peu que je vous offre ; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que Philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié; cependant je n'ai conſulté que mon cœur ; il me conduit ſeul ; il a toujours inſpiré mes actions & mes paroles ; il ſe trompe quelquefois, vous le ſavez ; mais ce n'eſt pas après des épreuves ſi longues. Permettez donc que ſi cette faible Tragédie peut durer quelque tems après moi, on ſache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que ſi votre Oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, Tragédie Chinoiſe traduite par le pére *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le pére *du Halde* a donné au public. Cette piéce Chinoiſe fut compoſée au quatorziéme ſiécle, ſous la Dynaſtie même de *Gengis-Kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent

point les mœurs de la Nation vaincue ; ils protegèrent tous les Arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ſes Loix.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donnent la raiſon & le génie ſur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorſqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du ſiécle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus : & les deux peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du monde : évenement frapant, qui a été le prémier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoiſe qui porte le nom de l'*Orphelin*, eſt tirée d'un recueil immenſe des piéces de Théatre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale ; où l'on enſeigne la vertu en action & en dialogues. Le Poëme Dramatique ne fut donc longtems en honneur que dans ce vaſte pays de la Chine, ſéparé & ignoré du reſte du Monde, & dans la ſeule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre

cent années. Si vous le cherchez chez les Perſes, chez les Indiens, qui paſſent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y eſt jamais parvenu. L'Aſie ſe contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la Morale, & qui inſtruiſent en allégories toutes les Nations & tous les ſiécles.

Il ſemble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire ſur la ſcène, pour former l'Art Dramatique : cependant ces Peuples ingénieux ne s'en aviſèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, ſont les ſeuls peuples anciens, qui ayent connu le véritable eſprit de la ſocieté. Rien, en effet, ne rend les hommes plus ſociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raiſon, que de les raſſembler, pour leur faire goûter enſemble les plaiſirs purs de l'eſprit. Auſſi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Ruſſie, & bâti Peterſbourg, que les Théatres s'y ſont établis. Plus l'Allemagne s'eſt perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos ſpectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le ſiécle paſſé. n'étaient pas mis au rang des pays civiliſés.

L'*Orphelin de Tchao* eſt un monument précieux, qui ſert plus à faire connaître l'eſprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaſte Empire. Il eſt vrai que cette pièce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef d'œuvre, ſi on le compare à nos piéces du quatorziéme ſiécle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la ſociété des *Enfans ſans ſouci*, & de la *Mére-ſotte*, n'approchaient pas de l'Auteur Chinois. Il faut encore remarquer, que cette Piéce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaiſes & Eſpagnoles du dix-ſeptiéme ſiécle, qui ne laiſſent pas encore de plaire au-delà des Pirenées & de la Mer. L'action de la piéce Chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpéar* & de *Lope de Véga*, qu'on a nommé Tragédies; c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la Maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le Chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de

l'instinct de découvrir les criminels; comme *Jacques Aimar* parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'Empereur, & envoye à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la Maison de *Tchao*. La Princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la Maison, & qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit envelopé dans la destruction générale.

On croit lire les mille & une nuit en action & en scènes: mais malgré l'incroyable, il y régne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes les Nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il est vrai que la piéce Chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de tems & d'action, dévelopement de senti-

mens, peinture des mœurs, éloquence, raiſon, paſſion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage eſt ſupérieur à tout ce que nous faiſions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorziéme ſiécle, & ſi longtemps auparavant, ſavaient faire de meilleurs Poëmes Dramatiques que tous les Européans *, ſont-ils reſtés toujours dans l'enfance groſſiére de l'Art, tandis qu'à force de ſoins & de tems notre Nation eſt parvenue à produire environ une douzaine de piéces, qui, ſi elles ne ſont pas parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce que le reſte de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Aſiatiques, ſont demeurés aux premiers élémens de la Poëſie, de l'Eloquence, de la Phyſique, de l'Aſtronomie, de la Peinture, connus par eux ſi longtems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plûtôt que les autres Peuples, pour ne faire enſuite aucun progrès. Ils ont reſſemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enſeigné les Grecs,

* Le Pére *du Halde*, tous les Auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'eſt que depuis quelques années qu'on s'eſt aviſé d'imprimer *Européens*.

finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur Histoire des sujets de Tragédie, & ils ignorent si nous avons une Histoire.

Le célèbre Abbé *Métastasio* a pris pour sujet d'un de ses Poëmes Dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un Orphelin échapé au carnage de sa Maison, & il a puisé cette avanture dans une Dynastie qui régnait neuf cens ans avant notre Ere.

La Tragédie Chinoise de l'*Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette pein-

ture, qui eſt un des grands ſecrets de l'Art, n'eſt encore qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire, que depuis la *Henriade* juſqu'à *Zaïre*, & juſqu'à cette piéce Chinoiſe, bonne, ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré, & que dans l'hiſtoire du ſiécle de *Louis XIV.* j'ai célébré mon Roi & ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Eſpagnol par le célébre *Navarette.*

« Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le » montre qu'à tes amis; crains le public, & » tes confrères; car on falſifiera, on empoi» ſonnera ce que tu auras fait, & on t'im» putera ce que tu n'auras pas fait. La ca» lomnie, qui a cent trompettes, les fera » ſonner pour te perdre, tandis que la vé» rité qui eſt muette reſtera auprès de toi. Le » célèbre *Ming* fut accuſé d'avoir mal penſé » du *Tien* & du *Li*, & de l'Empereur *Vang.* » On trouva le vieillard moribond qui ache» vait le panégyrique de *Vang*, & un hymne » au *Tien*, & au *Li*, &c.

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La Scène est dans un Palais des Mandarins qui tient au Palais Impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.



L'ORPHELIN DE LA CHINE, *TRAGEDIE.*

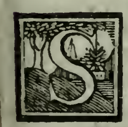


ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAME'.


E peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce Palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'Univers sous ces Peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

A S S E' L I.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les triftes fentimens de fa propre infortune?
Qui de nous vers le Ciel n'élève pas fes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un pére, ou d'un fils?
Dans cette vafte enceinte, au Tartare inconnuë,
Où le Roi dérobait à la publique vuë
Ce peuple défarmé de paifibles mortels,
Interprètes des Loix, Miniftres des Autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide;
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur infolent porte fa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient fraper nos têtes.

I D A M E'.

O fortune! ô pouvoir au-deffus de l'humain!
Chére & trifte Afféli, fais-tu quelle eft la main
Qui du Catai fanglant preffe le vafte Empire,
Et qui s'appefantit fur tout ce qui refpire?

A S S E' L I.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois.
C'eft ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vafte tombeau de la fuperbe Afie.
Octar fon Lieutenant, déja dans fa furie,
Porte au Palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paffe enfin fous des Maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois Souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le fang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en fanglots fuperflus,
Ont appris dans ces lieux à mes fens éperdus.

I D A M E'.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin fe précipite,
Ce deftructeur des Rois, de leur fang abreuvé,
Eft un Scythe, un foldat, dans la poudre élevé,

Un guerrier vagabond de ces deserts sauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du Palais demander un azile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSE'LI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de Rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans!

IDAME'.

C'est lui-même, Asséli: son superbe courage,
Sa future grandeur brillaient sur son visage.
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la Cour il mendiait l'apui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître,
Il m'aimait; & mon cœur s'en applaudit peut-être;
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'Etat, qu'il détruit par la guerre:
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos Peuples jaloux tu connais la fierté,
De nos Arts, de nos Loix l'auguste antiquité,
Une Religion de tout temps épurée,
De cent siécles de gloire une suite averée,
Tout nous interdisait dans nos préventions
Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.

Qui l'eût cru, dans ces temps de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe mépriſé ſerait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'allarme, & qui me déſeſpère ;
J'ai refuſé ſa main ; je ſuis épouſe & mère :
Il ne pardonne pas ; il ſe vit outrager,
Et l'Univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable
Eſt il poſſible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mene au trépas

ASSE'LI.

Les Coréens, dit-on, raſſemblaient une armée ;
Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAME'.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos miſères ;
Si l'Empereur encore au Palais de ſes Pères
A trouvé quelque azile, ou quelque défenſeur ;
Si la Reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur ;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pié téméraire.
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint Miniſtère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conſervé quelque idée ;
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Etre ſuprême, & la Religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun reſpect les touche ;
La crainte eſt dans mon cœur, & l'eſpoir dans ma bouche.
Je me meurs . . .

SCENE II.

IDAME', ZAMTI, ASSÉLI.

IDAME'.

Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre ſort ſans retour eſt-il déterminé ?
Hélas qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eſt au comble; il n'eſt plus, cet Empire,
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu !
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les Légiſlateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos Loix l'Univers fut inſtruit ;
La ſageſſe n'eſt rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée,
Sur les corps entaſſés de nos frères mourans,
Portant partout le glaive, & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendait le trépas ;
La Reine évanouie était entre ſes bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés ſous le fer inhumain.
Il reſtait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faibleſſe & des pleurs pour défenſe.

On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux qu'ils tenaient embrassés,
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des deserts,
A notre auguste Maître osant donner des fers,
Traîner dans son Palais d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.
Le pillage & le meurtre environnaient ces lieux.
Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du Conquérant Tartare & du peuple ignorée;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un Ministre des Cieux,
Ce simbole sacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAME'.

Seigneur, il serait tems encor de le sauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les peux enlever.
Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre promt départ qu'Etan ait la conduite:
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste Univers;
La terre a des deserts & des antres sauvages,

Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles sacrés,
Eloignés des vainqueurs, & peut être ignorés.
Allons, le tems est cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des Rois n'a pas même un azile!
J'attens les Coréens; ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ÉTAN.

ZAMTI.

Etan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAME'.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

E'TAN.

Vous êtes observés, la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus?

IDAME'.

O Cieux!

E' T A N.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image,
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés...
O famille de Dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai je, hélas? Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées;
Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor :
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colére, & venger son injure.
Sa Nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
Il se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos Arts, de nos Loix la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels deserts
Les murs que si long-tems admira l'Univers,

I D A M E'.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance;
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître!

ZAMTI.

Les nôtres ſont tombés : le juſte Ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin ſignaler ſon pouvoir.
Veillons ſur lui ; voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ.

O Ciel, prens ma défenſe

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

ESclaves, écoutez ; que votre obéiſſance
Soit l'unique réponſe aux ordres de ma voix.
Il reſte encore un fils du dernier de vos Rois ;
C'eſt vous qui l'élevez : votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De mettre ſans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont encore en ces lieux ſignaler ſon courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finiſſe ;
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU ſommes-nous réduits? ô monſtres, ô terreur!
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Juſqu'à ce jour de ſang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien; vos ſoupirs élancés
Au Ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie!

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

Ah! Ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours ſacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penſer ſans des torrens de larmes;
Et ſi je n'étais mère, & ſi dans mes allarmes,
Le Ciel me permettait d'abreger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,
Je vous dirais, Mourons; & lorſque tout ſuccombe,
Sur les pas de nos Rois, deſcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne ſort,

Qui pouroit redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au devant d'elle,
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.
IDAME'.
Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens!
Mais que résolvez-vous ?
ZAMTI.
De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.
IDAME'.
Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

E'TAN.
SEigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'Etat que sa mort peut sauver;
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.
ZAMTI.
Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet Empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos Maîtres ?
E'TAN.
Dans nos communs malheurs il est mon seul apui;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ſon nom, par ſa toute-puiſſance,
Que tu conſerveras dans l'éternel ſilence
Le ſecret qu'en ton ſein je dois enſevelir.
Jure-moi que tes mains oſeront accomplir
Ce que les intérêts, & les Loix de l'Empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te preſcrire.

E'TAN.

Je le jure; & je veux, dans ces murs déſolés,
Voir nos malheurs communs ſur moi ſeul aſſemblés,
Si trahiſſant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

E'TAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encore à des larmes nouvelles?

ZAMTI.

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer.

E'TAN.

On preſſe, & cet enfant qui vous eſt étranger...?

ZAMTI.

Etranger! Lui, mon Roi!

E'TAN.

Notre Roi fut ſon père;
Je le ſai, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'azile;
Tu n'es point obſervé; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.

Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon Roi. Je prens ſur moi le reſte.

E T A N.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

Z A M T I.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

E' T A N.

Vous, Seigneur ?

Z A M T I.

O nature ! ô devoir tyrannique

E' T A N.

Eh bien ?

Z A M T I.

Dans ſon berceau ſaiſis mon fils unique.

E' T A N.

Votre fils !

Z A M T I.

Songe au Roi que tu dois conſerver.
Prens mon fils... que ſon ſang... je ne puis achever.

E' T A N.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

Z A M T I.

Reſpecte ma tendreſſe ;
Reſpecte mon malheur, & ſurtout ma faibleſſe.
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré ;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

E' T A N.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire ?
J'admire avec horreur ce deſſein généreux ;
Mais ſi mon amitié....

Z A M T I.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,

S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang ; fais taire l'amitié.
Pars.

E'TAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI seul.

J'Ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux père,
J'entens trop cette voix si fatale, & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur !
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur,
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure !
L'homme est trop faible, hélas, pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achèves, soutiens moi ;
Affermis la vertu prête a tomber sans toi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI ſeul.

ETAN auprès de moi tarde trop à ſe rendre.
Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre,
Je tremble malgré moi de ſon fatal retour.
O mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on conſommé ce fatal ſacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au ſupplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je aſſez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funeſtes ſoins ?
En ai-je encore aſſez pour cacher mes allarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

Viens, ami... je t'entens... je ſçai tout par tes larmes.

E'TAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.
Arrête ; parle-moi
De l'eſpoir de l'Empire, & du fils de mon Roi :
Eſt-il en ſureté ?
E'TAN.
Les tombeaux de ſes Pères
Cachent à nos Tyrans ſa vie & ſes misères.
Il vous devra des jours pour ſouffrir commencés,
Préſent fatal peut-être.
ZAMTI.
Il vit : c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rens ces ſervices fidelles,
O mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles !
E'TAN.
Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté ?
ZAMTI.
Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment deſormais ſoutenir les approches,
Le deſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur !
E'TAN.
On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence :
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance ;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au fatal Orphelin, dont on pourſuit les jours
ZAMTI.
Ah ! du moins, cher Etan, ſi tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire ;
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſureté.
Impoſons quelque tems à ſa crédulité.
Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle,
On l'aime ; & les humains ſont malheureux par elle !
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'ai-je vû? Qu'a-t-on fait? Barbare, eſt-il poſſible?
L'avez-vous commandé, ce ſacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; & le Ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté;
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle eſt notre miſére:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop; mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au ſang de mon malheureux Maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vû nos murs en cendre, & ce Trône abattu;
J'ai pleuré de nos Rois les diſgraces affreuſes;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,

Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces Rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre?
A ces Dieux impuiſſans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils?
Hélas! grands, & petits, & ſujets, & Monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur:
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas préſenté;
Auprès du fils des Rois ſi j'étais demeurée.
La victime aux bourreaux allait être livrée;
Je ceſſais d'être mère; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiéte, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct m'a rapellée;
J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des raviſſeurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle!
J'en ai chargé ſoudain cette eſclave fidelle,
Qui ſoutient de ſon leit ſes miſérables jours,
Ces jours qui périſſaient ſans moi, ſans mon ſecours;
J'ai conſervé le ſang du fils & de la mère,
Et j'oſe dire encor, de ſon malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils eſt vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends graces au Ciel,
Malgré toi vorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des Cieux, pardonnez cette joïe,

Qui ſe mêle un moment aux pleurs où je me noïe !
O ma chére Idamé, ces moments ſeront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le ſang qu'on nous demande,
Nos Tyrans ſoupçonneux ſeront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés
Vont payer de vos ſoins les efforts inutiles ;
De ſoldats entourés, nous n'avons plus d'aziles.
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le pourſuit ne peut plus ſe cacher.
Il faut ſubir ſon ſort.

IDAMÉ.

Ah ! cher Epoux, demeure ;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas !... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, & crains mon déſeſpoir,
Crains ſa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux déteſtables mains d'un Conquérant impie.
C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides,
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Comblez en les horreurs, trahiſſez à la fois
Et le Ciel, & l'Empire, & le ſang de vos Rois.

IDAMÉ

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre.
Va ; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous,
Que ces noms ſi ſacrés & de père & d'époux.
La Nature & l'Hymen, voilà les loix premières,

Les devoirs, les liens des Nations entières :
Ces Loix viennent des Dieux; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des Souverains :
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide :
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achetent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prens pitié de lui; prens pitié de toi même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort à fait ton Maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc :
Et ne résiste point au cri terrible & tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre!

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître!..

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien :
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Aportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

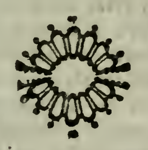
Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAME'

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en aprocher.



SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

GENGIS.

On a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois ſuffit à ma vengeance :
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rébellions
Qu'un fantome de Prince inſpire aux Nations.
Sa famille eſt éteinte, il vit; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Ces prodiges des Arts conſacrés par les tems,
Reſpectez-les : ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renait du ſein des eaux.

A un de ſes ſuivants.

Vous dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite,
Soyez de mes décrets le fidéle interprête;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien ! pouvais-tu croire,
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce Trône ; & je régne en des lieux,
Où mon front avili n'oſa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette ſuperbe ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un azile,
J'eſſuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refuſé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Quand le monde à vos pieds ſe proſterne en ſilence,
D'un tel reſſouvenir vous ſeriez occupé !

GENGIS.

Mon eſprit je l'avoue, en fut toujours frapé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faibleſſe & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur.
Il n'eſt point dans l'éclat dont le ſort m'environne ;
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conſerve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût ſon Roi,

Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pû partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux:
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire:
Je rens grace au refus qui nourît ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier: je ne veux point la voir,
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déja rangée.
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & ſuſpend ſon trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous ſurprenant tous par ſes cris forcenés,
Arrêtez, c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez.
C'eſt mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le déſeſpoir affreux, qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant ſon époux devant nous apellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte ;
Frapez ; voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Longtems ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie,

Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pû parler a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères ;
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice,
Et qui m'a pu tromper eſt ſûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le ſang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon Maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la Nature ;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces Lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui trop énorgueillis du faſte de leurs Loix,
Sur leur vain Tribunal oſaient braver cent Rois.
Leur foule eſt innombrable ; ils ſont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des Loix plus ſouveraines.
Zamti, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers ſurtout, à leur poſte fixés,

Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte : on parle de ſurpriſe ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe :
Vers les rives du fleuve on a vû des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

GENGIS, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-T-on de ces captifs éclairci l'impoſture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure?
Ce fantôme de Prince, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens ce Mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquilité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez vous ? Cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jetter.

Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence ;
Puisqu'il est tout-puissant il sera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'est ainsi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

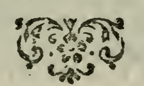
De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(à sa suite.)
Oui, qu'elle vienne ; allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un Conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès longtems s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ! est-il possible ? ô Ciel, ô destinée !
Ne me trompai-je point ; est-ce un songe, une erreur ?
C'est Idamé ; c'est elle, & mes sens . . .



SCENE II.

GENGIS, IDAME', OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAME'.

AH ! Seigneur,
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous; ſortez de cet effroi preſſant...
Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre...
Le deſtin qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les tems ſont bien changés : mais ſi l'ordre des Cieux,
D'un habitant du Nord mépriſable à vos yeux,
A fait un Conquérant, ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuïa Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au deſtin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſûré.
Je le prens ſous ma garde.

IDAME'.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inſtruire.
Quel indigne artifice oſe-t-on m'oppoſer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous ſavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains : ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi ;
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande,
Vous êtes dès longtems inſtruite à m'outrager ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! . . . ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes loix, Madame, a pû vous captiver ?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ? . . . lui ? . . . mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entens, depuis le jour que je fus outragé ;

Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté,*) IDAMÉ, ZAMTI (*de l'autre,*) Gardes.

GENGIS.

PArle ; as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en eſt fait ; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude & l'inſolence ;
Tu ſais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que ſi le fils des Rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé,
Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſuplice.

à ſes Gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on ſaiſiſſe
L'enfant que cet eſclave a remis en vos mains.
Frapez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, Seigneur, eſt-ce ainſi que la pitié vous preſſe ?
Eſt-ce ainſi qu'un vainqueur ſait tenir ſa promeſſe ?

GENGIS.

Eſt-ce ainſi qu'on m'abuſe, & qu'on croit me jouer ?
C'en eſt trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.

Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous ſur l'heure.
Inſtruiſez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAME'

Eh bien, mon fils l'emporte; & ſi dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Eſt encore à vos yeux une offenſe nouvelle;
S'il faut toujours du ſang à votre ame cruelle,
Frapez ce triſte cœur qui céde à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il eſt trop vrai que notre auguſte Maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eut point ceſſé de l'être,
A remis en mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, aſſez d'horreurs ſuivaient votre victoire,
Aſſez de cruautés terniſſaient tant de gloire.
Dans des fleuves de ſang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & ſa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévaſtant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous ſuffire.
Un Barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de Rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, infléxible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, & n'a point héſité.
Il a livré ſon fils. La Nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſevère.
Je devais l'imiter; mais enfin je ſuis mère.
Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort.
Je n'ai pû de mon fils conſentir à la mort.
Hélas! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,

Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence,
Et l'autre eſt reſpectable, alors qu'il vous offenſe.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, & le ſang de mes Rois.
Digne époux, digne objet de toute ma tendreſſe!
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe;
Mon ſort ſuivra le tien, je meurs ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
Pour le ſang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre,
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traitre, ils ne le ſont pas;
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes Maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étais ton ſujet, je te ſerais fidéle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zéle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pû te l'immoler;
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils, & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avais prévû ; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé, ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle & prenait ſa défenſe ?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore ;
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler,
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,
Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe,
Précipitez ſa perte ; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire apui du Trône d'un vainqueur,
Frape ſans intervalle un coup ſûr & rapide.

C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide.
Le tems raméne l'ordre & la tranquilité ;
Le peuple ſe façonne à la docilité :
De ſes premiers malheurs l'image eſt affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte à goutte on fait couler le ſang,
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramènent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi! c'eſt cette Idamé! quoi! c'eſt-là cette eſclave!
Quoi! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère, & le tems,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni ; je le dois, je le veux :
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi, laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte Ciel! à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux!

Moi rival d'un esclave, & d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire, & cependant on l'aime;
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même:
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? Est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? A-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos loix.
Mes chars & mes coursiers, mes fléches, mon carquois,
Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance!
Je puis, je le sai trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder dans sa funeste ardeur
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.
J'en étais indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, & sur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire

Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
Je me rens tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que résoud-elle ? & que m'apprenez-
vous ?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'azile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable ;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! rassurez son ame, & faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son
Maître.
C'en est assez : volez.



SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance,

GENGIS.

Qu'on reſpecte Idamé. Cher Octar, hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.
C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſupplice ;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute.

OCTAR.

Seigneur, avez-vous pu penſer
Qu'à de tels ſentimens il puiſſe s'abaiſſer ?
Voulez-vous enhardir ſon audace funeſte ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reſte.
Allons.

OCTAR.

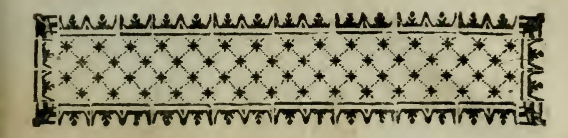
Qu'allez-vous faire ? & quel eſt votre eſpoir

GENGIS.

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir ; tu vois ma faiblesse nouvelle.
Empòrté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

Ainsi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(*A sa suite.*)
Allez; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux :
Et sa tête à la main je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse;
J'ai trop de cet enfant differé le supplice.
(*Il reste seul.*)
Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés
Gènent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs a conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire,
Que tout pése à mon cœur en secret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, avez vous vû ce Mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répéte les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un Tirbunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la Terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maitrise?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignotions encore, & ne soupçonnions pas ?
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure,
L'autre pour son époux est prête à s'immoler;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.

Je vois que ses travaux ont instruit l'Univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis heureux Législateurs,
Gouvernant sans conquête, & regnant par les mœurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos Arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire ;
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des Arts enfans de la molesse,
Qui n'ont pû les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout céde sur la Terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage ;
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sai quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent.
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat.
Excusez un Tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnois & dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire a vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis.

De ton zéle hardi reprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCENE III.

GENGIS seul.

A Mon sort à la fin je ne puis résister :
Le Ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le Trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour la Cour ;
Je les prens en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite,
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'est elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez joüir encor de mon effroi ?
Ah, Seigneur, épargnez une femme, une mère;
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déja suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des Cieux,
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un Maître;
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.
Vous m'entendez; je régne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes;
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,
Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée,
Par un rival indigne elle fut usurpée,

Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt ſceptres dans les mains.
Vous baiſſez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Peſez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, ſi je le peux, reprendre mes eſprits;
Et quand je répondrai, vous ſerez plus ſurpris.
Il vous ſouvient du tems, & de la vie obſcure,
Où le Ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'était que Témugin;
L'Univers n'était pas, Seigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut préſentée.
Aprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô Ciel! vous m'aime-
riez?
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me préſentiez,
N'auraient point révolté mon ame aſſujettie,
Si les ſages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir:
Du Dieu que nous ſervons, ils ſont la vive image;
Nous leur obéïſſons en tout tems, à tout âge.
Cet Empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, était fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens; & s'il faut qu'il périſſe,
Si le ſort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'eſprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deſtins ſont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi ! vous m'auriez aimé !

IDAMÉ.

C'eſt à vous de connaître,
Que ce ſerait encore une raiſon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eſt un nœud formé par le Ciel même ;
Mon époux m'eſt ſacré ; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfére à vous, au Trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais reſpectez nos mœurs.
Ne penſez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter ſur vous cette illuſtre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juſtes refus qui ne m'ont point couté.
Je remplis mon devoir, & je me rens juſtice ;
Je ne fais point valoir un pareil ſacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me propoſez,
Détachez vous d'un cœur qui les a mépriſés ;
Et puiſqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ſerait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il ſait mes ſentimens ; Madame, il faut les ſuivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en eſt incapable ; & ſi dans les tourmens
La douleur égarait ſes nobles ſentimens,
Si ſon ame vaincue avait quelque moleſſe,
Mon devoir & ma foi ſoutiendraient ſa faibleſſe.
De ſon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteſtant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, eſt-il croyable ?
Quoi ! lorſqu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable,

Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;
Il penſait en Héros, je n'agiſſais qu'en mère.
Et ſi j'étais injuſte aſſez pour le haïr,
Je me reſpecte aſſez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous ; mais auſſi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus, quand vous me réſiſtez.
Vous ſubjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi ; ſachez que malgré ma faibleſſe,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendreſſe.

IDAMÉ.

Je ſai qu'ici tout tremble, ou périt ſous vos coups.
Les Loix vivent encore, & l'emportent ſur vous.

GENGIS.

Les Loix ! il n'en eſt plus : quelle erreur obſtinée
Oſe les alléguer contre ma deſtinée ?
Il n'eſt ici de Loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les Loix que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainſi malgré vos cruautés)
Quand tout nous uniſſait, vos Loix, que je déteſte,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeſte.
Je les anéantis ; je parle, c'eſt aſſez ;
Imitez l'Univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés ; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.

Penſez

Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengeance ;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un Maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAME', ASSÉLI.

IDAME'.

IL me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes Rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSE'LI.

Ah reprenez plûtôt cet empire ſuprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le Ciel même ;
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux ;
Un ſeul mot quelquefois déſarme la colère.
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire ?

IDAME'.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSE'LI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le Ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce Tyran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé ;

A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé ;
On vous reſpecte en lui ; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire ;
Enfin ſouvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête ; il ne l'eſt plus ; y penſer eſt un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

AH ! dans ton infortune, & dans mon déſeſpoir,
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut : du Tyran tel eſt l'ordre funeſte ;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours & ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune :
Il ſe doit oublier. Idamé, ſouviens-toi
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon Roi ;
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſon Maître ;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aziles ſombres,
Où des Rois ſes ayeux on révère les ombres ;

La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan de ſon ſalut ce miniſtre fidèle,
Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'Univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.
Rempliſſons de nos Rois les ordres abſolus.
Je leur donnai mon fils; je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare.
Paſſe ſur mon tombeau dans les bras du Barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet Uſurpateur.
Mais mon Roi le demande; il le faut, & j'expie
Par mon juſte trépas ce ſacrifice impie.
Epouſe le Tyran ſous cet auſpice affreux;
Tu ſerviras de mère à ton Roi malheureux.
Régne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.
Régne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux...

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel, & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils & plus envers moi même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi: le juſte Ciel daigne mieux m'inſpirer;
Je puis ſauver mon Roi ſans nous déshonorer.
Soit amour, ſoit mépris, le Tyran, qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumants & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.

Le Chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſai tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un Dieu qui combat avec eux.
Tu mourras, je le ſai; mais tout couverts de gloire,
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands
noms,
Et juges ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand Dieu; que ton bras la ſoutienne,
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les Cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton Prince & ton païs.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSE'LI.

QUoi! rien n'a réſiſté! tout a fui ſans retour!
Quoi, je vous vois deux fois ſa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce Conquérant ſauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu!
Que pouviez vous hélas?

IDAME'

J'ai fait ce que j'ai dû;
J'ai lutté vainement contre ma deſtinée;
Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée;
C'en eſt fait.

ASSE'LI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains; & meurt preſque en naiſſant.
Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAME'.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure dernière.

Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contre eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître,
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeller
Pour jouïr de mon trouble & pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes Rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jettée au-devant d'eux.
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée,
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

A S S E' L I.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'Orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grace & tout eſt pardonné.

I D A M E'.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avais vû redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

A S S E' L I.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs?
Ce lion ſubjugué, qui rugit dans ſa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

I D A M E'.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt tems d'achever
Des jours que ſans horreur je ne puis conſerver.

A S S E' L I.

Ah! que réſolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le Ciel en colère
De ceux qu'il perſécute a comblé la miſère,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je ſuis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon ſort eſt dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendreſſe,
L'abandonnerez-vous ?

IDAMÉ.

Tu me rens ma faibleſſe,
Tu me perces le cœur. Ah ! ſacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans ſa grandeur altière,
Environné de Rois couchés dans la pouſſière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins ſévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend:
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée ?
Pourſuivra-t-il mon fils ?



SCENE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

IDamé, demeurés :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(A sa suite.)
Veillez sur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
(A Asséli.)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir.
J'obéis, il le faut, je céde à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un Maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître ;
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hazarde une prière vaine.
La victoire est chez vous implacable, inhumaine.
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand mon Maître a parlé, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques Rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs Loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici régnent les armes ;
Nous ne ne connaissons point les prières, les larmes.

On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCENE III.

IDAMÉ ſeule.

DIeu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage.
Verſez du haut des Cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAMÉ.

OCTAR, GARDES.

GENGIS.

NOn, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dûs haïr;
Vous qui me trahiſſiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grace dernière
Que j'oſe demander à la main meurtrière
Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.

Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle :
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle :
Les miens ſont plus affreux : je les veux terminer.
Je viens pour vous punir; je puis tout pardonner.
Moi pardonner ? ... à vous ! ... non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le vôtre en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle;
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traitre eſt épargné.
Mais je ne prétens plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné :
Il n'eſt plus votre époux puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous; votre chaine odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez; & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un Barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen; & dans le même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,

Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déja mon courroux reproche à ma tendreſſe ;
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoûtumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet Empire :
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAME'.

L'une & l'autre aujourd'hui ſerait rrop condamnable ;
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi ;
Vous me devez juſtice ; & ſi vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême ;
Je la rappelle en vous lorſque vous l'oubliez :
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez ; & déja je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus ; & mon juſte courous
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en en fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAME'.

Barbare !

GENGIS.

Je le ſuis ; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un Maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAME'.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce Maître ſévère.
Le Ciel l'a fait mon Roi : Seigneur, je le revère ;
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je ſuis prêt encore à vous entendre.
Pourrai je me flatter d'un ſentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAME'.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAME'.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien ſera ma reſſource dernière.
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter :
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue,
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon Prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grace eſt encore accordée ;
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive ſon ſort :
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort.
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.

Vous ; ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte !
Faut-il encore aimer ? eſt-ce là mon deſtin ?
(*Il ſort.*)

IDAME' ſeule.
Je renais, & je ſens s'affermir dans mon ſein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAME'.

IDAME'.
O Toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable, & plus grand à mes yeux
Que tous ces Conquérans dont l'homme a fait des Dieux :
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue ;
La meſure eſt comblée, & notre heure eſt venue.

ZAMTI.
Je le ſai.

IDAME'.
C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.
Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai conſolé.

IDAME'.
Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris :
Pardonne à ces ſoupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos Rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à reſpirer encor le Ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute: & j'attendais les ordres du Barbare.
Ils ont tardé longtems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi!
Les taureaux aux Autels tombent en Sacrifice;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.
Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance.
De la Nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur ſuffit pour ſortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil
Un Deſpote inſolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enſeigné ces braves Inſulaires:
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve; & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des Loix.
J'avais déja conçu tes deſſeins magnanimes;
Mais ſeuls & déſarmés, eſclaves & victimes,
Courbés ſous nos Tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard*)

Tiens, ſois libre avec moi; frape & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce ſein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât ſur moi-même un coup mal aſſuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouſe fidelle ;
Tout couvert de mon ſang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embraſſe mon époux ;
Que le Tyran le voye, & qu'il en ſoit jaloux.

ZAMTI.

Grace au Ciel juſqu'au bout ta vertu perſévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouſe, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi : tu le dois, tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenſes.
Frape, & tourne ſur toi tes bras enſanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite moi.

IDAMÉ (*lui ſaiſiſſant le bras.*)

Frape, dis-je...

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAME', ZAMTI, GARDES.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmant Zamti.*

ARrêtez.
Arrêtez, malheureux ! O Ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAME'.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS.

Oui... Dieu, Maître des Rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits !
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur qui m'aima, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous aprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAME'.

Que prétens-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel est-ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez juſtice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis ſur le Trône où m'a mis la victoire
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai ſû me ſignaler:
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût ſe dompter lui-même:
Je l'apprens; je vous dois cette gloire ſuprême.
Jouïſſez de l'honneur d'avoir pû me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, ſur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais diſpoſer:
Je vous remets ce droit dont j'allais abuſer.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans ſa misère,
Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(*à Zamti.*)

Soyez ici des Loix l'interprête ſuprême;
Rendez leur Miniſtère auſſi ſaint que vous-même;
Enſeignez la raiſon, la juſtice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la ſageſſe régne & préſide au courage.
Triomphez de la force; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se ſoumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LETTRE

A M. J. J. R C. D. G.

J'Ai reçu, Monſieur, votre nouveau livre contre le Genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la Société humaine, dont nôtre ignorance & nôtre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit vôtre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre: & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris: ſecondement, parce que la guerre

eſt portée dans ces pays-là, & que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages preſque auſſi méchants que nous. Je me borne à être un Sauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie auprès de vôtre patrie, où vous êtes tant deſiré.

Je conviens avec vous que les Belles-Lettres & les Sciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Taſſe* firent de ſa vie un tiſſu de malheurs, ceux de *Galilée* le firent gémir dans les priſons à ſoixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la Terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter. Vous ſavez quelles traverſes vos amis eſſuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage auſſi utile qu'immenſe de l'Enciclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'oſais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la Tragédie d'*Œdipe*; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi; un homme qui m'avait des obligations aſſez connues, me payant de mon ſervice par vingt libelles; un autre beaucoup plus coupable encore, faiſant imprimer mon propre ouvrage du *Siécle de Louis XIV.* avec des notes dans leſ-

quelles la plus craſſe ignorance vomit les plus infâmes impoſtures : un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Hiſtoire univerſelle* ſous mon nom, le Libraire aſſez avide pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dattes, de faits & de noms eſtropiés ; & enfin des hommes aſſez injuſtes pour m'imputer la publication de cette rapſodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font Courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaiſanterie faite il y a près de trente ans, ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de ſotiſe que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuſcrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des

matériaux que j'avais raſſemblés dans les Archives publiques, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741. lorſque j'étais Hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien, comme ſi j'étais déja mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impoſture & la rapine me pourſuivant depuis quarante ans juſqu'au pied des Alpes, & juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope, Deſcartes, Bayle, le Camouens*, & cent autres, ont eſſuyé les mêmes injuſtices & de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle de preſque tous ceux que l'amour des Lettres a trop ſéduits.

Avouez, en effet, Monſieur, que ce ſont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la Société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reſte du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues ſur la vie humaine, ce ſont-là les moins funeſtes. Les épines attachées à la Littérature, & à un

peu de réputation, ne ſont que des fleurs en comparaiſon des autres maux qui de tout tems ont inondé la Terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proſcriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, liſaient peu *Platon* & *Sophocle*; & pour ce Tyran ſans courage, *Octave Cépias*, ſurnommé ſi lâchement *Auguſte*, il ne fut un déteſtable aſſaſſin, que dans le tems où il fut privé de la Société des gens de Lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi*, & que la Tragédie du *Cid* ne cauſa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne ſçavait pas lire, juſqu'à un Commis de la Douane qui ne ſait que chiffrer. Les Lettres nourriſſent l'ame, la rectifient, la conſolent; elles vous ſervent, Monſieur, dans le tems que vous écrivez contre elles; vous êtes comme *Achilles* qui

s'emporte contre la gloire, & comme le Père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des Lettres, c'est moi, puisque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la Société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû, par Ordre de Monseigneur le Chancelier, la Tragédie de *l'Orphelin de la Chine*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 19 Septembre 1755.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

